



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



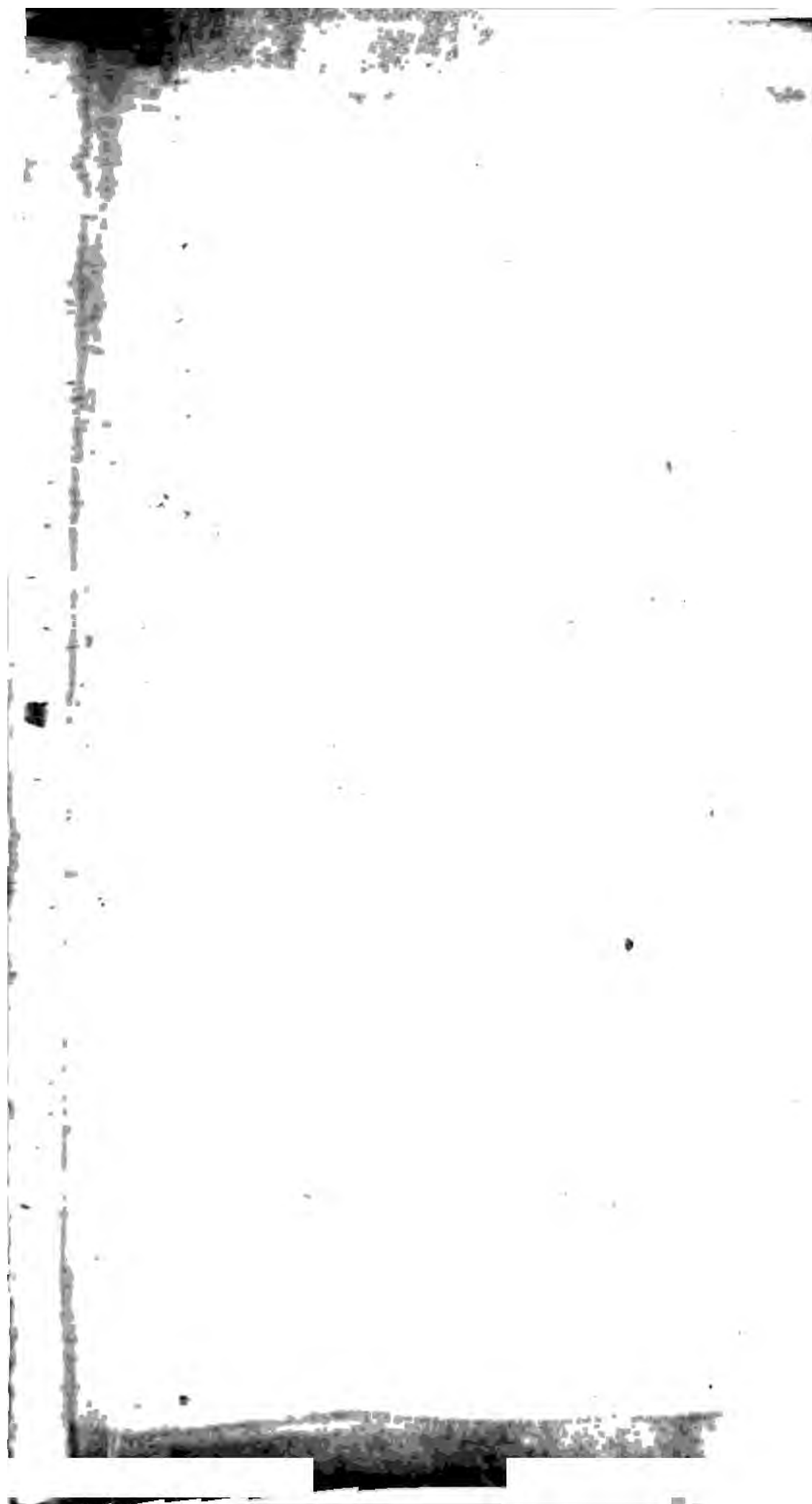
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



80.

B. S.

g-19



JOURNAL RITANNIQUE

P A R

M. M A T T,

Docteur en Philosophie & en Mé-
decine, & Membre de la So-
ciété Royale de Londres.

Pour les Mois de Sept. & d'Oct. 1754.

TOME QUINZIEME.



A L A H A T E,

de l'Imprimerie

DE H. SCHEURLEER, F Z.

M D C C L I V.

8° B S Y 19.

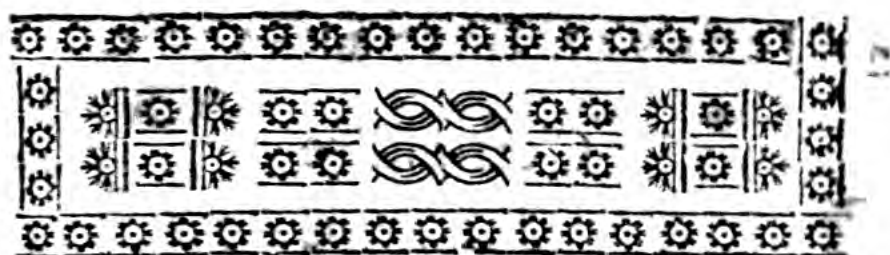
T A B L E

D E S

A R T I C L E S

de ce Journal.

ARTICLE I. A Letter from a Russian Sea-Of- ficer containing his remarks &c. with some observations on that Letter by A. DOBBS &c.	
ART. II. Description abrégée de la ville de Phi- ladelphie.	Pag. 1 16
ART. III. PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS &c. Vol. XLVIII. Part. I.	23
ART. IV. The Works of the late Right Hble. HENRY ST. JOHN Lord Viscount BOLING- BROKE.	65
ART. V. ESSAIS ET OBSERVATIONS PHYSIQUES ET LITTÉRAIRES, lues devant une Société d'Edimbourg &c. 1 Vol.	92
ART. VI. Mémoires des dernières années du regne d'ELISABETH &c. Second Extrait, 121	
ART. VII. Lettre de Mr. de MISSY à l'Auteur du Journal sur l'Article suivant,	148
ART. VIII. Traduction libre de la lettre du Chevr. NEWTON sur le passage des trois Temôus célef- tes.	151
ART. IX. A Treatise on the BATH WATERS: &c. by RICE CHARLETON,	190
ART. X. Cases in Surgery, with remarks: &c. by JOS. WARNER,	206
ART. XI. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	222



JOURNAL BRITANNIQUE

Pour les Mois de Septembre & d'Octobre 1754.

ARTICLE I.

A Letter from a Russian Sea Officer to a person of distinction at the Court of St. Petersburg; containing his remarks &c. together with some observations on that Letter by ARTHUR DOBBS Esqr. Governor of North-Carolina; to which is added Mr. DE L'ISLE's explanatory Memoir on his Chart &c.

Tome XV.

A

C'est-

C'est-à-dire

Lettre d'un Officier Moscovite à une personne de distinction à St. Petersbourg; &c. à laquelle on a ajouté quelques observations de Mr. DOBBS sur cette Lettre, & le Mémoire de Mr. DE L'ISLE sur sa nouvelle Carte. A Londres chez A. Linde & J. Robinson 1754. In 8. p. 83. pr. 18 sous.

✻✻✻✻ Es divers Ecrits, que ren-
 ✻ D ✻ ferme ce recueil, il y en
 ✻ ✻ a trois qui sont suffisam-
 ✻✻✻✻ ment connus. Tous ceux
 qui s'intéressent aux nouvelles dé-
 couvertes, qu'on a faites dans les
 mers, qui séparent vers le Nord l'A-
 mérique de l'Asie, ont lu, non seu-
 lement le Mémoire de Mr. De L'Isle,
 & la lettre d'un Officier Moscovite,
 mais encore la Relation attribuée à
 l'Amiral De Fonte ou De Fuente.
 Ce n'est donc que des observations de
 Mr.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 3

Mr. Dobbs qu'il peut être question dans cet extrait. Le principal but qu'il s'y propose, & celui auquel j'ai dessein de me borner, c'est de répondre aux raisons, par lesquelles le Moscovite a combattu l'autenticité de la lettre de De Fonte. (a) Mr. Dobbs a dû prendre quelque intérêt dans cette discussion. Avocat déclaré du passage au Nord-Ouest, il saisit avidement cette relation, qui depuis trente ans étoit oubliée, & la fit paroître de nouveau dans un ouvrage qu'il publia pour soutenir son opinion. Malgré le peu de succès qu'ont eu les expéditions entreprises pour trouver ce passage il persiste dans ses idées. Il croit qu'il n'est pas tems encore de se livrer au découragement, & indique l'endroit où selon lui ce passage pourroit être cherché, savoir entre la terre découverte par le Capitaine Beerings & celle que reconnut le Capitaine Tchirikow, ou entre

(a) On la trouve à la suite du Mémoire de Mr. Delisle & dans divers Journaux.

4 JOURNAL BRITANNIQUE.

tre cette dernière & le Cap blanc. Tant qu'il ne sera pas absolument décidé que ces différens points appartiennent à une même Côte continue, on sera maître d'y supposer des Isles, des golphes, & des détroits.

Ce qui à la rigueur peut être, la relation de De Fonte nous le fait envisager comme étant en effet. Par une suite de rivières & de lacs elle établit une communication actuelle entre la mer pacifique & le fond de la baye de Hudson. Cette pièce est donc d'une grande importance; mais aussi elle ne peut manquer d'être regardée comme réelle ou supposée, suivant qu'on admet ou qu'on rejette le passage si souvent & si inutilement cherché.

Ce point de vue ne doit point être négligé dans cette controverse. D'un côté l'Officier Moscovite, qui donnant le nom de Nouvelle Russie aux Terres découvertes par ses compatriotes semble vouloir en écarter toute autre Nation, pourroit avoir un peu trop appuyé sur ce que la Relation de De Fonte offre de suspect; & de l'autre il se pourroit que notre
Gou-

Mois de Sept. & d'Octob. 1745. 5

Gouverneur Anglois en auroit jugé moins favorablement si le vaisseau rencontré par De Fonte n'avoit pas été un vaisseau de Boston.

Notre extrait pourra être lu par d'autres que par des Russes ou par des Anglois. C'est donc un coup d'œil purement philosophique qu'il convient de jeter sur ce sujet. Mr. Dobbs lui-même m'en avoueroit. Il ne prétend pas absolument décider que la relation soit authentique. Il convient qu'il s'y trouve des erreurs & des fautes, qui empêchent qu'on ne puisse s'en servir pour changer nos cartes & en remplir les vuides. Tout ce qu'il se propose c'est de distinguer les fautes apparentes des fautes réelles, de rejeter ces dernières sur les copistes & sur les traducteurs, d'offrir enfin quelques présomptions favorables pour balancer les préjugés désavantageux à la relation. Telle est la marche de l'Auteur, & c'est aussi celle que je vais suivre.

On auroit souhaité d'abord de savoir comment cette relation inconnue aux Espagnols est venue aux Anglois, ou plutôt sur quel fondement

6. JOURNAL BRITANNIQUE.

une pièce insérée dans un Journal Anglois en 1708 sans qu'on sache qui l'y fit mettre peut être regardée comme une traduction réelle d'un Original, dont les Espagnols n'auroient ce semble jamais dû permettre la communication.

Pour satisfaire à cette demande, notre Auteur nous rappelle que l'expédition de De Fonte & apparemment sa relation furent faites en 1640. Ce fut dans cette année que le Portugal se sépara de l'Espagne. Comme, avant cette défection, les galions avoient accoutumé d'aborder à Lisbonne, il se peut que le vaisseau chargé du Mémoire de De Fonte, ignorant la révolution qui venoit d'arriver, se soit rendu dans ce port & y ait été saisi par les Portugais. Ceux-ci uniquement occupés du soin de se soutenir contre leurs voisins, auront fait peu de cas d'un Manuscript, qui pour eux n'avoit rien d'intéressant. Le Mémoire aura été négligé; peut-être jetté parmi des papiers inutiles, ou tout au plus conservé par quelques curieux, dont les copies auront augmenté les fautes de l'original.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 7

mal. C'est d'un de ces particuliers, que Mr. Petiver, savant Naturaliste Anglois, qui avoit des correspondances à Lisbonne vers le commencement de ce siècle, aura tiré cette pièce. Elle lui aura paru curieuse; il l'aura fait traduire en Anglois, & insérer dans un ouvrage périodique. Mais le traducteur & l'imprimeur ont apparemment défiguré davantage un écrit déjà defectueux. C'est ce qui a causé les fautes dans les chiffres & dans les noms des lieux.

Qu'il me soit permis de le dire, si cette suite de suppositions n'offre rien d'absolument impossible, il n'y en a aucune qui soit vraisemblable, & que penser de leur réunion? Est-il croyable qu'il n'y ait eu qu'une copie authentique de l'original de De Fonte, que la mémoire de son expédition se soit perdue en Espagne, & qu'on ait négligé de retirer du Portugal après l'accommodement entre les deux Etats une pièce importante au premier autant qu'inutile au second? Est-il naturel qu'on ait négligé de conserver ce Mémoire dans le dépôt des registres publics à Lisbonne, &

8. JOURNAL BRITANNIQUE.

qu'on ait permis à des particuliers de le copier ? Comment se persuader qu'avant le commencement de ce siècle aucun étranger n'ait eu connoissance de cette Relation , & que Charles II. qui épousa l'Infante de Portugal & dont la seule vertu fut la passion pour les sciences n'ait pas procuré une communication aussi précieuse à la Société Royale ? Y a-t-il la moindre preuve que ce fut Mr. Petiver qui le premier déterra cette pièce ? Ne fait-on pas injure à son zèle en supposant qu'il négligea de faire paroître ou du moins de déposer en lieu sûr l'original , & à ses connoissances en lui attribuant une publication aussi peu digne de lui ? Tout ceci est peu naturel , & exigeroit des autorités pour être cru.

Mais aussi l'on ne devine guère le but de l'imposture si elle est réelle , & l'on est surpris de voir que personne ne s'avisa dans le tems de se recrier contre un Ecrit dont la supposition étoit plus facile à vérifier qu'elle ne l'est actuellement. Ceci est d'autant plus surprenant qu'ils'y trouvent plusieurs improbabilités , que l'Officier Moscovite relève. On

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 9

On ne comprend pas qu'un Amiral Espagnol se soit servi de dates tirées du règne d'un Roi Anglois. De Fonte parle des expéditions du Capitaine Hudson & du Capitaine James comme faites la 2, 3, & 4. années du Roi Charles I. Cela ne désigne-t-il pas un Anglois déguisé, & même un Anglois ignorant? On fait en effet que Hudson mourut quinze ans avant que Charles I montât sur le trône, & que James ne fit son voyage que la sixième année du règne de ce Prince. Ces objections, répond Mr. Dobbs, sont encore plus fortes contre ceux qui attribuent cette relation à quelque habitant de notre Isle. Un imposteur de cette nation n'auroit point fait un anacronisme qui n'est excusable que dans un habitant du nouveau monde. On conçoit que les avis envoyés à Lima d'une nouvelle expédition entreprise la 14. année de Charles I. à l'imitation de celles de Hudson & de James, purent faire croire, que celles-ci avoient été faites dans le commencement du même règne; & quoiqu'il en soit cet écart doit être

mis sur le compte d'un navigateur mal instruit, ou d'un copiste inexact.

L'Officier Ruffien a fait quelques railleries sur le bitume ou le goudron verd, qui jaillit de terre à St. Hélène, & est également propre à guérir quelques maladies, & à radouber les vaisseaux. Notre Moscovite a trouvé dans ceci je ne fais quel rapport avec le spécifique de l'Evêque de Cloyne, je veux dire l'*Eau de goudron*. On penseroit, dit-il, que cette particularité n'a été insérée dans la relation de De Fonte, que pour convaincre les incrédules de la vertu de ce spécifique. La raillerie est déplacée, & l'Officier de mer fait ici un anacronisme plus grossier que celui qu'il reproche à l'Auteur de la relation. Cette pièce parut pour la première fois en Anglois en 1708, & le Traité de l'Evêque en 1735. Le bitume ou le goudron fossile est très connu. On en trouve suffisamment aux Barbades, & il porte le nom de cette Isle. On s'en sert dans plusieurs maladies, s'il étoit plus commun il auroit pour les vaisseaux
le

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. II
le même usage que la poix.

La petite méprise du Cap d'Abel, nommé en un autre endroit un port, est de peu d'importance, & il en faut dire autant de l'erreur dans le chiffre, qui marque la latitude de cette pointe. C'est ce que dit Mr. Dobbs, des gens moins prévenus pourront ne pas regarder comme des minuties des fautes si grossières.

Il en faut dire autant des aveux qu'il fait au sujet de l'épisode du Capitaine Bernardo. Il convient que cette partie de la relation est intelligible, & qu'il doit y avoir eu beaucoup de confusion dans la tête de ce Capitaine, ou de grandes distractions dans le copiste, qui a transcrit cette partie de la relation. Un imposteur, ajoute-t-il, n'auroit eu garde de laisser dans une pièce supposée des incidents si fabuleux.

Sans nous embarasser de les concilier, ni entr'eux ni avec le bon sens, observons à l'honneur de la relation, que les latitudes, depuis Lima jusqu'à la côte de Rio-leja, & depuis ce lieu jusqu'à Salagua & aux Isles de Chamilli, ne s'écartent guè-

12 JOURNAL BRITANNIQUE.

res des meilleures observations. Il faut même remarquer, que les noms Espagnols des deux derniers lieux ne se trouvoient point dans les Cartes Angloises, Hollandoises, & Françoises, avant la prise que firent les Armateurs Anglois en 1710 d'un vaisseau d'Acapulco. Si donc la relation avoit eu un Anglois pour Auteur, on n'y auroit point trouvé les noms que le livre du pilote de ce vaisseau fit connoître & a depuis rendus communs.

Mais qu'est-ce que ce vaisseau de Boston, dont on ne trouve aucun vestige, dans les grands recueils des voyages des Anglois? Pourquoi l'Amiral De Fonte au lieu de retenir ce vaisseau sur le pié de sa commission, veut-il bien ne le regarder que comme un navire marchand uniquement employé au trafic des fourures? Pourquoi Shapley ne suit-il pas la route qu'il voit tenir à l'Amiral, & n'achève-t-il pas la découverte pour laquelle il avoit été équipé, sachant par le rapport des Espagnols qu'ils sont venus de la Californie? Qu'est ce qui engage enfin le Capitaine Anglois

Mois de Sept. & d'Octob. 1745. 13

glois à remettre à De Fonte ses belles cartes & ses journaux? Voilà les questions qu'on peut faire, & voici ce que Mr. Dobbs y répond.

On peut aisément supposer que le vaisseau de Shapley périt en voulant regagner Boston, & qu'ainsi aucun Anglois n'a pu donner de nouvelles de son expédition. Comme il ne s'y trouvoit que dix hommes d'équipage, l'Amiral put ou voulut bien supposer qu'il ne venoit que pour trafiquer sur les côtes, & non pour entreprendre un passage aussi difficile. Le Capitaine Anglois n'eut garde de poursuivre sa tentative, à la vue d'ennemis, qui n'auroient pas manqué de s'en emparer. Les avoir rencontrés c'étoit en effet avoir achevé sa découverte. Il lui suffisoit de pouvoir rapporter la nouvelle d'un passage, sans essayer alors de le franchir. Il ne faut pas être surpris que Shapley ait cédé ses Cartes & ses Journaux à De Fonte; car, outre qu'on ne dispute guère avec ceux qui sont les plus forts, une bague de mille écus étoit un présent assez considérable, pour engager notre Capitaine à se défaire

14 JOURNAL BRITANNIQUE.

d'une carte & d'un journal, qu'il pouvoit aisément remplacer par le registre des routes.

Ce qui donne du poids à la relation, malgré les fautes & les erreurs qui s'y trouvent, c'est que par les dernières informations qu'on a faites, on a découvert diverses particularités, qui la confirment. On s'est assuré, qu'il y a eu à Boston une famille du nom de Shapley, & une autre de celui de Gibbon. Une personne de cette dernière famille occupoit une place dans le Conseil de la Nouvelle Angleterre. L'endroit où l'on dit, que le vaisseau Anglois fut rencontré, ne peut être loin de celui où nos dernières expéditions permettent encore d'espérer un passage. Parmi les ouvertures & les ances qu'on a reconnues, celle de Chesterfield semble devoir offrir le passage tant cherché. La relation du Pilote Grec de Fuca qui vivoit du tems de la Reine Elisabeth, la traduction sur le détroit d'Anian, le postscript de la Lettre du Chevalier Lancaster qui assure que le passage de la mer du Sud se trouva au 62 degré & demi, con-

cou-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 15
courent à fixer à peu près le même lieu. D'ailleurs les relations des gens du païs, qui marchent souvent d'une mer à l'autre, prouvent que le Continent ne sauroit s'approcher autant de l'Asie, que les Moscovites l'ont cru, & que les terres qu'ils ont découvertes sont des Îles, & ne tiennent point à la terre ferme. Enfin les derniers avis, qu'on a reçus de l'Espagne font foi, qu'il y a eu une famille du nom de Fuentes ou de De Fonte, employée autrefois à la découverte des mers Américaines; qu'un Seigneur nommé Merlo de Fuente a été Président du Chili, & qu'il y a actuellement au Collège des Jesuites de S. Pablo à Lima un petit neveu ou un petit fils de ce Président qui se nomme Xavier de Merlo, & est dit-on très-savant.

Voilà ce que j'ai cru devoir extraire de l'Ecrit de Mr. Dobbs. Si ses réponses aux objections du Moscovite ne sont pas également satisfaisantes sur tout, s'il néglige de répondre à plusieurs autres difficultés qui ont été faites ou qui pourroient l'être, il faut avouer qu'il autorise
de

16 JOURNAL BRITANNIQUE.

de nouveaux doutes & de nouvelles recherches. L'exemple des habitans de Philadelphie, qui équipèrent l'année passée un vaisseau dans cette vue, devrait être suivi par leurs voisins; & il est à souhaiter que notre Auteur lui-même se prévaille du poste qu'il occupe pour tâcher d'arracher à la nature un arrêt définitif ou pour ou contre ce passage.

Une réflexion toute simple pourra se présenter à ceux qui auront lu cet article; c'est qu'il ne faut point être surpris que parmi les pièces que l'Antiquité nous a transmises il y en ait plusieurs de suspectes. Comment juger du tems ou de la main qui les a fait naître à l'éloignement où l'on en est, & lorsqu'on voit presque sous ses yeux, & dans un exemple aussi frappant, la vérité devenir équivoque ou l'imposture douteuse?

A R T I C L E II.

Description abrégée de la ville de Philadelphie.

Comme

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 17

Comme j'ai eu occasion de faire mention de cette ville dans l'extrait précédent, je crois pouvoir placer ici une description abrégée que j'en fis il y a quelques mois, & que j'envoyai à un ami. Les yeux de l'Europe commencent à se fixer sur le monde Américain, & une Capitale qui paroît destinée à en devenir l'Athènes est digne de curiosité.

La Pensylvanie est située entre le 40 & le 44. degré, & comprend un terrain de cent-dix lieues de long, & de quatre-vingt de large. Son exposition par rapport au soleil est la même que celle du Languedoc & de l'Italie. Mais on fait combien les climats de l'Amérique diffèrent du côté de la température de ceux de l'Europe. Je vois par les observations météorologiques de Mr. Franklin qu'on m'a communiquées, que le thermomètre de Fahrenheit descend quelquefois en hiver au 7 degré, & qu'il monte en été jusqu'au 100.

Le terroir est fertile & produit tout ce qui est nécessaire à la vie; le surplus avec les fourures qu'on tire des

na-

naturels du païs procurent aux habitans les denrées Européennes, qui servent à la commodité. Ils n'ont point eu jusqu'ici de productions ni de manufactures qui leur soient propres, & qui puissent fonder un commerce exclusif.

On fait que Charles II. accorda la propriété de ce païs au Quaker Pen. Cet homme singulier donna à sa province, & des loix & son nom. Les loix furent douces. La Société, dont Pen étoit le Chef, se piqua de montrer l'influence de ses maximes sur le gouvernement. La famille du premier possesseur a conservé le droit de donner des Gouverneurs à la Pensylvanie, & s'est piquée de suivre l'exemple de son Chef.

Pen accorda des terres & des facilités pour les cultiver à tous ceux qui voulurent venir s'y établir. Il leur permit de conserver leur langue, leurs idées, leur police, & leur culte. Il n'exigea d'eux que les vertus sociales; il ne leur interdit que la non-tolérance & les crimes. En perdant le pouvoir de se nuire, chaque Nation, chaque Secte a vu qu'il étoit de

Mois de Sept. 6^e d'Octob. 1754. 19
de son intérêt de se rendre utile aux autres, & de quelque Contrée de l'Europe qu'on aborde sur cette plage, on s'y trouve d'abord parmi des amis & des frères.

C'est pour exprimer ce double titre qu'on donna le nom de *Philadelphie* à la Capitale. Lorsque Boston & la Nouvelle York étoient de grandes villes, Philadelphie n'étoit point encore. Depuis longtems ces deux premières villes sont parvenues au point de maturité, & Philadelphie déjà leur égale & peut-être leur supérieure n'est encore qu'au premier période de l'adolescence & de la vigueur. Elle a plus de grandeur réelle que ses rivales, & leur magnificence ne sauroit longtems lui manquer.

On comptoit 1760 maisons à Boston en 1746, 2050 à la Nouvelle York en 1751, & 2100 à Philadelphie en 1750. Le plan de cette dernière ville n'est cependant point encore rempli, & il y reste plus de nouvelles maisons à construire qu'il n'y en a déjà de bâties.

Philadelphie est un parallelogramme rectangle de deux milles de long,
&

& d'un de large. Elle fait face par ses bouts à deux rivières l'une & l'autre navigables, & dont l'une se décharge dans l'autre un peu au dessous de la ville. Ces rivières sont celles de Delaware & de Schuylkill.

En s'approchant ces deux rivières forment deux coudes parallèles l'un à l'autre, & d'un mille de long. C'est sur ces deux coudes qu'on a bâti les premières rues de la ville, & des rues perpendiculaires à celles-ci, traversent toute l'étendue d'un fleuve à l'autre.

Le nombre des rues longitudinales est de neuf; celui des transversales est de vingt. Chacune d'elles a trente piés de large. La grande rue seule, qui traverse la ville par le milieu dans sa longueur, en a cent. Divers canaux viennent de l'un & de l'autre fleuve se rendre dans la ville, & servent à la fois à l'utilité & à l'agrément.

Chaque habitant, qui possède mille arpens de terre, a le privilège d'avoir sa maison, ou dans l'une des faces le long d'une des rivières, ou
dans

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 212

dans la grande rue. Le possesseur de cinq mille arpens, a devant sa maison un arpent pour son jardin & pour ses cours; les autres habitans n'ont chacun que la moitié de cet espace.

Au centre de la ville se trouve une place quarrée de dix arpens. Elle est bordée d'édifices publics, & en particulier de l'hôtel de ville. Cet hôtel bâti en 1732 a de très beaux appartemens. Le jardin aura 396 piés de long & 255 de large. Les quarrés, que les rues en se coupant laissent entr'elles, font de huit arpens.

Un quai, des chantiers, & des magasins assurent à cette ville toutes les facilités pour le commerce. Les vaisseaux de 500 tonneaux y abordent sans peine.

Parmi les édifices publics on compte la maison de la Cour, deux lieux d'assemblée pour les Quakers, autant pour les Presbytériens, une Eglise Anglicane, une pour les Catholiques, une pour les Anabaptistes, deux Eglises Allemandes, l'une Luthérienne l'autre Calviniste, une Eglise pour les Moraves, les maisons de charité, les hôpitaux, les prisons, & une Académie. Cette

22 JOURNAL BRITANNIQUE.

Cette Académie répond à tout le reste. Elle est dans son enfance plus encore que la ville, & comme elle tend à la perfection & à l'immortalité. On s'est procuré une place & les bâtimens les plus nécessaires. On a des fonds pour commencer, on en attend de plus considérables. Les Ecoles deviendront un Collège ; l'étude des choses ne sera point séparée de celle des mots, & ce qui est plus essentiel, la santé & les mœurs y seront encore plus considérées que les sciences. Ainsi dans ce nouveau portique l'agréable cèdera la place à l'utile, & l'utile au beau s'il est possible qu'ils soient jamais séparés.

Dans l'enfance de la Colonie, mille arpens de terre ne se vendoient pas plus qu'un seul ne coûte à présent. Les Naturels mêmes n'ont aucun lieu de se plaindre. Pen ne s'autorisa pas de la donation de son Souverain, pour leur enlever leurs terres. Il les leur acheta, il leur apprit à les cultiver ; il les traita en hommes, il en fit ses amis, il leur communiqua les arts de l'Europe & l'exemple de ses vertus.

La

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 23

La liberté, la modération, le zèle pour le bien public caractérisent cet heureux païs. Toute l'Europe est sa tributaire, & l'on apprend que l'année dernière l'Allemagne lui a fourni quatre mille nouveaux sujets, & l'Angleterre avec l'Irlande deux mille.

Tel est l'effet de la sagesse & de l'union. Tel est l'exemple que le Ciel donne aux hommes. Il a placé dans un coin de l'Amérique des Troglodites, pour montrer que la vertu peut être jointe à l'industrie, & que le bonheur est toujours inséparable de la vertu.

A R T I C L E III.

PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS
&c. Vol. XLVIII. Part. I
for the year 1753.

C'est-à-dire

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES
pour l'année 1753. Tom. XLVIII.
1. Part.

24 JOURNAL BRITANNIQUE.

I. *Part.* A Londres chez C. Davis
Imprimeur de la Société Royale.
1754. In 4. p. 384. avec
12 planches en taille douce ;
prix de 7. sh.

SI les Sciences font tous les jours
des progrès, ce n'est guère que
dans des recueils du genre de celui-ci
que l'on peut s'en appercevoir. On
y dépose ce qu'on fait, ce qu'on pense
de véritablement nouveau dans le
cours d'une année; on y trouve ce
qu'on a découvert dans les sciences,
ce qu'on a inventé dans les arts. On
voit d'un coup d'œil de quel côté se
portent les efforts des meilleurs gé-
nies, quelle partie de l'édifice phi-
losophique s'avance le plus, quelle
exige de nouveaux secours & de nou-
velles mains.

C'est toujours avec une espèce de
transport qu'on parcourt des volumes
si bien remplis, & c'est avec le mê-
me plaisir qu'on annonce à tous les
Savans ce qu'ils contiennent. Pour
satisfaire leur curiosité, commençons
à notre ordinaire par les titres des
Mé-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 25
 Mémoires, que renferme la classe
 de Physique & d'Histoire Naturelle.
 I. Coup de vent extraordinaire. II. &
 X. Extrait du livre du P. Frisi sur
 la figure de la terre, & lettre de Mr.
 Clairaut sur un passage de ce livre
 qui le regarde. VIII. Secret de Mr.
 Appleby pour dessaler l'eau de mer. XI.
 Effets de la foudre. XII. & XXVIII.
 Observations sur une source d'eau qui
 contient du cuivre. XV. XVI. XLI.
 & XLIX. Observations météorologi-
 ques faites en Sibérie, à la Caroline
 & à Dublin. XVIII. Description d'u-
 ne Coraline singulière. XIX. Fossile
 extraordinaire. XXXI. Extrait des
 nouvelles Lettres sur l'Electricité de
 Mr. l'Abbé Nollet. XXXII. Dénom-
 brement des habitans de Bristol.
 XXXIV & XXXV. Observations
 sur la chaussée des Géans en Irlande.
 XXXVI. Mémoire de Mr. Kerse-
 boom sur les divers moyens d'évaluer
 la durée de la vie. XXXVII. Lettre
 sur divers points relatifs à l'histoire
 naturelle de la Chine. XXXVIII. Let-
 tre de Mr. Melvill sur un moyen de
 s'assurer si la refrangibilité différente
 des rayons est causée par leur différen-
 te vitesse, & observations de Mr.

26 JOURNAL BRITANNIQUE.

Short sur ce sujet. (a). XLII. Lettre de Mr. Dacosta sur une fossile décrit dans les Transactions philosophiques N^o. 496. Art. 14. & 15. (b) XLIII. Lettre sur un théorème de Mr. Euler. XLVI. Lettre de Mr. Ellis sur un nouveau Polype à bouquets. LII. LIII. & LVII. Expériences électriques de Mrs. Wilson, Canton & Mazeas (c).

Je me propose de passer en revue la plupart de ces Mémoires dans ce premier Extrait, & d'en donner une idée nette quoique générale. Je voudrois intéresser par les choses, non par une vaine parure, & par des fleurs plus propres à déguiser la vérité qu'à l'embellir. C'est à la raison
non

(a) Cette lettre, qui roule sur un sujet très-intéressant a donné lieu à quelques remarques de Mr. Clairaut qui ont été lues cette année à la Société Royale, & qui verront le jour dans le volume suivant. Il sera bon de les attendre, avant que de toucher aux pièces de Mr. Melvill & de Mr. Short.

(b) On en a parlé dans ce Journal Tom. VII. p. 200.

(c) Je renvoie ces Mémoires à l'Extrait que je donnerai dans peu des dernières observations de Mr. Franklyn.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 27

non à l'imagination que nos savans Anglois s'adressent. Ils ignorent ou dédaignent cet art ingénieux , qui enseigne à parler des choses qu'on ne veut point apprendre. Ils ne connoissent point de route royale vers la Philosophie , & pour tout dire ils la traitent , comme Aristote veut qu'on se familiarise avec sa femme , *prudemment & sévèrement.*

I. & XI. Le coup de vent arrivé le II. Octobre dans la Province de Tyrone , & décrit par le Dr. Henri mérite d'abord quelque attention. L'air avoit été calme & serein ; il se couvrit un peu à cinq heures du soir. Un bruit subit se fit entendre , le ciel sembla s'ouvrir ; un éclair fendit la nue , mais sans tonnerre , & un torrent de vent succéda qui emporta tout dans son passage. La colonne d'air qui par ses effets , paroît avoir eu 16 pieds de large sur 60 de haut , parcourut en très-peu de tems un espace de trois milles du Sud-Est au Nord-Ouest. Sa course étoit marquée par ses ravages ; amas de tourbes emportés à 150 toises , tas de foin dispersés , toits enlevés , murail-

les percées, hommes même abatus & meurtris; tels furent ses effets. Il est singulier que des deux cotés du courant le calme le plus parfait permit aux gens de la campagne de voir les ravages de ce terrible ouragan, qui au bout de cinq minutes qu'il dura fut suivi d'un déluge. Je ne fais qui de l'air ou de la matière fulminante & électrique eut le plus de part à cet impétueux courant.

Ce qui autorise ce doute, c'est la relation curieuse & circonstanciée que Mr. Borlase nous donne des terribles effets de la foudre observés près de Ludgvan en Cornouailles le 20 Décembre 1753. Des deux éclats qui se succédèrent à un quart d'heure d'intervalle, le premier marqua sa chute en traçant sur les rocs élevés des sillons d'un pié de profondeur. Sa route étoit vermiculaire, & dans la direction du vent. Le second fut plus funeste. Il abatit la cheminée d'une maison élevée & isolée. Il passa le long du tuyau dans la cuisine, où une famille de fermier étoit rassemblée. Le père & la mère assis près du foyer furent subitement frappés,

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 29

pès, sans appercevoir l'éclair ni entendre le bruit. Ils furent renversés par terre sans connoissance & sans parole, & lorsqu'ils les recouvrent, tout étourdis & brisés du coup qui les priva pendant quelques jours, l'un de l'usage de ses bras, l'autre de celui de ses piés, ils eurent la douleur de voir leur fils unique en quelque sorte petrifié sur sa chaise. Son habit & sa veste étoient déchirés en lambeaux; on trouva sur le derrière de sa chemise une fente de deux piés; son dos étoit écorché, le petit doigt du pié avec le soulier arrachés, & cependant quoiqu'il eût perdu la vie d'une maniere aussi violente que subite, il n'y avoit aucune altération sur son visage, non plus que sur l'extérieur d'un chien tué par le même coup à ses piés. Le frère, la sœur & la fille du fermier en furent quittes pour quelques contusions. J'ometts les détails qu'on lira avec plaisir dans ce Mémoire qui est aussi philosophique que précis. Une verge pointue n'auroit-elle point dans ce cas prévenu cette funeste catastrophe?

II. & X. Mr. Clairaut se défend

B 3

avec

avec autant de modestie que de force du reproche que lui a fait le Père Frisi (d) de s'être élevé contre le grand Newton, d'avoir jugé sa théorie incompatible avec les faits. Il prouve par des extraits détaillés de sa *Théorie de la figure de la Terre*, qu'il n'a nullement fait ce dont il se voit accusé. Il croit à la vérité, que la terre n'est point un corps homogène, & qu'elle renferme un noyau d'une matière plus compacte. Cette supposition s'accorde avec le cours de la Nature, qui par tout s'écarte de la parfaite régularité. Ce qui doit empêcher qu'on n'en sache mauvais gré à notre Auteur, ni en Angleterre ni en Italie, c'est que Newton lui-même a eu le même soupçon, comme il paroît dans la seconde & dans la troisième édition de ses Principes. Il est vrai que ce grand homme

(d) Dans son livre intitulé, *P. D. Pauli Frisii Mediolanensis &c. Disquisitio mathematica in causam physicam figuræ & magnitudinis telluris nostræ; Mediolani 1752. In 4.*

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 31

homme croyoit que les Planètes étoient d'autant plus applaties qu'elles étoient plus denses vers le centre. Mais on ne sauroit faire un crime au savant Académicien François d'avoir opposé une démonstration mathématique à cette proposition, qui n'influe nullement sur la question principale. Tant s'en faut encore que Mr. Clairaut ait trop fait valoir contre les calculs les opérations faites au Cercle polaire, qu'au contraire il a montré, que les limites des erreurs inévitables dans les meilleures observations permettoient de regarder celles de la Laponie & de la France comme d'accord & avec les expériences du pendule & avec les résultats de la théorie. Il est enfin vrai qu'il a dit que le rapport de 230 à 231 étoit le plus grand de ceux, que la doctrine de la gravitation permet de donner aux deux axes de la terre, mais ce rapport est celui de Newton. Ne falloit-il donc pas conclure que notre Mathématicien a rendu un service essentiel au Système Newtonien en fournissant des moyens sûrs de reconnoître, que la gravitation

universelle qui s'accorde avec les mouvemens des planètes s'accorde encore avec leurs figures? (e).

Cette

(e) Je finissois cet article lorsque j'ai appris que Mr. de la Caille, nouvellement de retour du Cap de Bonne Espérance y avoit trouvé le degré du Méridien de 57037 toises. Cette mesure plus grande que celle qu'on s'attendoit de trouver & peu différente de celle de 57048 $\frac{1}{2}$ qu'on a trouvée au Sud de la France pour le parallèle de 43 $^{\text{d}}\frac{1}{2}$ (*Mérid. de Paris verif. p. 95.*) m'a donné lieu de faire quelques réflexions, que je place librement ici. Mr. Bouguer a trouvé que les mesures des degrés faites à Torneo, à Paris, à Perpignan, & à Quito décroissoient sensiblement dans la proportion des quatrièmes puissances des Sinus de latitude, & que l'axe de la terre étoit au diamètre de l'Equateur comme 178 à 179 (*Voy. Mem: de l'Ac: des Sc: de 1744. p. 297. & Fig 1. de la Terr: Avert: & p. 303.*) Le nouveau degré ne se plie ni à l'une ni à l'autre de ces déterminations. Si l'on compare ce degré avec ceux de Quito & de Torneo, on verra qu'ils ne s'écartent guère

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 33

Cette réponse également polie &
forte sied bien à cet ami du travail
&

re de la loi des accroissemens proportionnels aux quarrés des Sinus de latitudes, suivant le théorème de Nêwton démontré par Mr. de Maupertuis (*Mem: de l'Ac: de 1735. p. 98.*) & la table de Mr. Bouguer (*Fig. de la terr. p. 298.*) J'ai appliqué à ces trois degrés la formule de Mr. de Maupertuis (*Mesure du degré &c Ch. IX.*) & j'ai trouvé qu'en comparant le premier degré du Méridien, qui suivant la détermination de Mr. Godin rapportée par Dom George Juan (*Obs. Astr. &c. C. v. pag. 295.*) est de 56768 toises, avec celui du Cap de Bonne Espérance, à la latitude de $34^{\circ} 40'$, la proportion des deux axes de la terre se trouve de 205 à 206, que ce même degré comparé avec celui qui coupe le cercle polaire, & qui toute réduction faite est de 57422 toises, rend ce rapport de 220 à 221, & qu'enfin la proportion qu'on tire de la comparaison du degré du cercle polaire avec celui du Cap de Bonne Espérance est de 231 à 232. Ces rapports diffèrent peu de celui de 229 à 230, ou suivant Mrs. Mur-

& du vrai, qui le premier a ramené par les calculs les plus pénibles les irrégularités de l'Astre qui éclaire nos nuits aux loix de la Nature decouvertes par Newton.

VIII. Au lieu d'abrégé ou plutôt de traduire le court Mémoire de feu Mr.

doch & Short de celui de 225 à 226, que donne le système Newtonien. Les degrés de France s'en éloignent au contraire autant qu'ils s'écartent de tous les autres. Celui de 57075 par exemple, qu'on a trouvé pour le parallèle de Paris ou de 49^d 23', comparé avec le premier de latitude donne le rapport des deux axes de 321 à 322, & comparé avec celui du cercle polaire il ne fait trouver ce rapport que de 132 à 133. Si l'on vouloit déduire la figure de la terre, de la comparaison du degré autour de Paris avec celui du Cap de Bonne Espérance, l'applatiffement se réduiroit presque à rien, & les deux axes ne différeroient que d'un $\frac{1}{1140}$. Je ne tirerai aucune conclusion de tous ces faits, & terminera cette note qu'il me seroit très-aisé d'allonger.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 35

Mr. Appleby sur son secret de dessaler l'eau de mer (*f*), & les expériences de Mr. Clark sur cette eau rendue potable, je me propose de réunir dans cet article les faits contenus dans ces deux Ecrits, & les informations que j'ai pu rassembler.

L'avis de l'Amirauté indiquoit un mélange d'os calcinés avec la pierre infernale. Ce dernier ingrédient n'est point cependant le caustique lunaire ou la pierre infernale proprement dite. C'est ce qui paroît & par la poudre même de Mr. Appleby, que j'ai examinée, & par son mémoire que j'ai sous les yeux. *Prenez, dit-il, six onces d'un alkali fixe rendu par le moyen de la chaux vive aussi fort que la pierre infernale.* Ces mots ne sont point équivoques, & la préparation qu'ils indiquent est celle du caustique commun décrit dans la Pharmacopée de Londres. Un mélange de
cen-

(*f*) J'ai annoncé ce secret dans les Nouvelles Littéraires des deux premiers mois de cette année. *Tom. XIII. p. 210.*

cendres gravelées & de chaux vive, ou peut-être la poudre seule des cendres gravelées auroit la vertu, que notre Chymiste a cherchée dans le caustique.

Il nous dit qu'en se servant du plus puissant alkali, il a en vue d'arrêter efficacement au fond de l'alembic les parties bitumineuses, qui donnent l'amertume à l'eau de mer, en même tems que la poudre d'os calcinés retiendrait les salines. J'apprends par les informations que j'ai reçues tant des Médecins que des Apoticaire employés à examiner l'eau dessalée, qu'elle est en effet libre de l'un & de l'autre de ces principes. Quoique cette eau ne soit pas parfaitement agréable au gout par une raison que j'expliquerai bientôt, elle n'a point l'amertume bitumeuse, & la solution d'argent dans l'eau forte n'y découvre pas la moindre quantité de sel marin.

Ceux qui ignorent la Chymie, pourroient craindre qu'un sel aussi mal-faisant, & aussi corrosif que celui du caustique ne s'élevât dans la distillation, & ne rendît cette eau
dan-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 37

dangereuse. Cette crainte cessera, si l'on réfléchit sur la nature des alkalis fixes. Une chaleur beaucoup plus forte que l'eau bouillante ne sauroit les faire élever. Elle les purifie simplement de l'humidité & des autres principes étrangers & volatils qu'ils pourroient contenir. Indépendamment de la théorie, le fait a encore décidé; & les expériences ont prouvé que l'eau deffalée ne contient aucun alkali fixe.

Elle ne paroît pas cependant entièrement pure; & la précipitation qu'y produit le sucre ou le sel de plomb, manifeste un léger mélange d'un alkali volatil & urineux. C'est ce que le gout confirme, & en voici apparemment la raison.

Le vaste bassin de la mer renferme un nombre prodigieux d'animaux de toute espèce. Ils y meurent & s'y corrompent. Les sels produits par la pourriture des substances animales, sont en général volatils. Quoique le gout ne les discerne point dans l'eau de mer, il y a apparence que c'est la proportion plus forte de bitume & de sel, qui les absorbe & les rend in-

sensibles. Ils doivent se manifester, lorsqu'on dépouille cette eau du sel marin & du bitume, & comme ils sont extrêmement volatils, ils ne peuvent que passer avec l'eau distillée dans le récipient.

Ce mélange préviendra peut-être contre notre eau dessalée. Mais qu'on songe qu'il se trouve également dans l'eau des fleuves, dont on se sert le plus ordinairement sur les vaisseaux; que de là vient la corruption si commune à l'eau au bout d'un certain tems; qu'on ne laisse pas d'en boire sans crainte, lorsque l'effet de la corruption est dissipé, c'est-à-dire, lorsque les parties les plus volatiles se sont dispersées dans l'air, & qu'enfin ces sels volatils s'énervent par le mélange de quelque esprit acide.

Il ne laissera pas d'être important de s'assurer, & de la quantité d'esprits volatils que peut contenir notre eau, & du tems qu'elle pourroit se conserver. De la décision de ces questions, qui ne paroissent pas jusqu'ici avoir été faites, résultera le jugement de ce qu'on pourroit se promettre de cette eau dessalée, pour
sup.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 39

suppléer entièrement aux provisions d'eau douce. Peut-être d'ailleurs trouvera-t-on de nouveaux moyens d'obvier à cet inconvénient, & de substituer avantageusement de nouveaux ingrédiens à ceux qu'on a indiqués.

En attendant, nous croyons pouvoir faire assez de fonds sur l'examen & sur le témoignage des Médecins & des Commissaires pour les vivres, pour recommander cet expédient toutes les fois que la provision d'eau douce d'un Equipage viendrait à manquer. C'est pour mettre les Capitaines de vaisseau en état de se pourvoir des instrumens & des ingrédiens nécessaires, qu'on a publié divers avertissemens, dont je vais donner le précis.

Les plus grands alembics, qu'on vende pour cet usage, peuvent tenir vingt galons d'eau de mer. On en tire les trois quarts, ou quinze galons d'eau potable en deux heures & demie, & en réitérant l'opération, soixante ou environ un muid en dix heures. Il ne se brule pendant ces dix heures qu'un boisseau de charbon.

bon. La quantité de poudre qui suffit pour vingt galons, se vend quatre sous d'Angleterre, & on compte qu'en chargeant le charbon au port de Londres, c'est-à-dire à l'endroit où il est le plus cher, le galon de cette eau distillée ne reviendrait qu'à un liard. On voit donc que du côté de la dépense, cette méthode est extrêmement avantageuse. La quantité surnuméraire de charbon, dont on seroit obligé de charger le vaisseau, ne sauroit non plus faire de la peine. Un boisseau de charbon occupe à-peu-près la place de huit galons d'eau, & sert à en préparer soixante. Ainsi, supposé que la méthode parut d'ailleurs assez bonne, pour qu'il ne fût plus nécessaire de se charger d'eau fraîche, la provision de charbon nécessaire pour fournir la même quantité d'eau fraîche à l'équipage, n'excéderoit pas la septième partie de l'espace qu'auroit occupé cette eau.

XII. & XXVIII. Sans entrer dans le détail des expériences & des conjectures que ces Mémoires contiennent, contentons-nous de rapporter les principaux faits qu'on y trouve.

Le

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 41.

Le village de Wicklow est éloigné de treize lieues de Dublin. On trouve dans les environs une mine de cuivre extrêmement riche. Une source d'eau minérale coule à peu de distance. Son gout est acide, sa couleur bleue. On la reçoit dans des réservoirs, où l'on place des barres de fer, qui se consomment au bout de trois mois. On retire alors du fond de ces bassins une quantité de cuivre sous la forme d'un sable grossier. La quantité de ce dernier métal surpasse du tiers celle du fer rongé par l'eau. On a observé que la source donne environ douze onces d'eau par seconde, & que chaque once contient trois grains de cuivre. Il ne faut pas être surpris si le poisson ne peut vivre dans cette eau. Les ouvriers ne laissent pas d'en boire; elle leur sert de vomitif & de purgatif. Le Docteur Bond croit qu'elle pourroit devenir un excellent vermifuge. Il insinue aussi, qu'il seroit praticable d'appliquer aux usages métallurgiques l'opération qu'on vient de voir, & de séparer les parties métalliques par précipitation plutôt que par calcination.

XV,

42 JOURNAL BRITANNIQUE.

XV, XVI, XLI, XLIX. On connoit déjà les froids excessifs de quelques lieux de la Sibérie, dont les deux premiers articles présentent le détail. Les observations du Docteur Lining sur l'eau de pluie tombée à Charles Town dans la Caroline contenues dans le troisième, s'étendent depuis l'année 1738 jusqu'en 1752. La hauteur de l'eau recueillie fut de près de 66 pouces en 1740, & simplement de 36. en 1742. Ces deux années furent marquées par les deux extrêmes. Le milieu peut être fixé à 48 pouces & un quart. Il tombe en général autant d'eau pendant les mois de Juin, Juillet, Août & Septembre que dans tout le reste de l'année. Mais quelquefois dans les saisons les plus chaudes on a des chutes d'eau prodigieuses. Elles donnent en deux heures une hauteur de cinq pouces & de dix en vingt-quatre. Le thermomètre de Fahrenheit descend quelquefois en hiver jusqu'à 10 degrés, & monte en été jusqu'à 100. La quatrième pièce contient le Journal des observations de Mr. Simon faites en 1752 à Dublin sur le baromètre.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 43
tre & sur les vents. Elles ne fauroient
être abrégées, mais leur précision
& leur exactitude les rendra précieu-
ses à ceux qui font ailleurs de pa-
reilles observations.

XVIII. XIX. XLVI. Je réunis dans
un seul article trois différentes pro-
ductions d'histoire naturelle. La pre-
mière est une espèce de Coraline,
qui probablement est originaire de
l'Amérique, mais qui ressemble à
celle que Dillenius a décrite sous le
nom de *Corallina pumila erecta ramo-
sior*. Mr. Ellis, à qui notre fameux
Naturaliste Mr. Collinson a remis plu-
sieurs de ces Coralines tirées de la
mer dans différentes saisons, y a dé-
couvert une structure admirable &
des usages qu'on eût été bien éloigné
de deviner. Elles tiennent, de même
que les productions du même genre
de nos climats, aux rochers, aux co-
quillages & à diverses autres sub-
stances marines, par divers tuyaux
minces, qui en s'unissant forment
une tige commune. Cette tige se
divise en deux rameaux, chacun de
ceux-ci en nouveaux branchages di-
cotomes, & ce progrès se continue
re-

44 JOURNAL BRITANNIQUE.

regulièrement de la même manière jusqu'à l'extrémité de chaque branche. Jusqu'ici il n'y a rien que de commun ; mais voici le merveilleux. Les ramifications sont creuses , & composées d'un double rang de cellules adossées l'une contre l'autre. Leur figure approche de celle d'un œuf, le devant est un peu applati, le haut est défendu par deux pointes angulaires. Quand on examine les Coralines tirées de la mer au printemps, on trouve les petits tuyaux inférieurs remplis d'une matière molle & jaunâtre, qui n'y reste guère, & qui lorsqu'elle en est sortie laisse les tuyaux vuides & transparens. Les cellules contiennent chacune dans ces premiers tems un petit point noir, & comme leur ouverture extérieure est alors couverte d'une toile mince & claire, on peut croire, que ce qui s'y trouve est un jeune embrion, qui a besoin d'être soutenu & garanti du froid & de toute insulte. Peu à peu ces rudimens s'enflent, s'élèvent, se dévelopent. Ils forcent en été la membrane, qui les retenoit dans une espèce de prison, & au lieu de ces
petites

Mois de Sept. & d'Octob. 1745. 45

petites masses informes on voit alors dans les cellules de petits insectes testacées. Ils sont de la classe des limaçons de mer, & ont la figure des nautilus. Ils tiennent encore à leurs cellules par un lien ombilical, qu'ils ne tardent apparemment point à rompre, dès qu'ils sont devenus assez forts. Mr. Ellis, qui dans nos propres Coralines a vu des cellules du même genre remplies de petits embryons, croit que si l'on examinoit avec soin les coraux & les coralines de nos côtes, on trouveroit que plusieurs de nos animaux testacées y sont de même produits & élevés. Je n'ai garde de révoquer en doute la découverte & les soupçons de Mr. Ellis. Il est cependant à souhaiter qu'il s'assure par des expériences non équivoques, que les limaçons sont en effet originaires des cellules, & qu'ils n'y viennent pas en de certains tems chercher leur nourriture & leur habitation.

Les fossiles trouvés dans la terre à peu de distance d'Oxford par Mr. Francombe membre de cette Université, & décrits par Mr. Baker, sont des

des fragmens de corps évidemment osseux. Le mélange de jus & de vapeurs de la terre qui y ont pénétré, les a rendus noirs & friables. Leur surface extérieure est garnie de rangées de mammelons arrondis & relevés d'environ une ligne. Ils sont d'un beau noir lustré, d'une substance plus dure que le reste, & régulièrement cannelés comme les lignes circulaires qui s'élèvent de la base & se joignent au centre. Tout le long de l'un de ces corps, on voit deux rangs de dents pointues & recourbées. Ces deux rangs s'approchent l'un de l'autre & se réunissent vers l'extrémité, qui a été emportée, mais qui probablement finissoit en pointe. Mr. Baker conjecture que ces corps sont les restes du palais & du museau de quelque poisson vorace, mais jusqu'ici peu connu. Les dépouilles marines qu'on trouve abondamment dans la terre, sans qu'on sache à quels Etres ils ont originaiement appartenu, montrent combien l'histoire naturelle & particulièrement celle de la mer est jusqu'ici peu avancée.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 47

Il suffiroit pour nous en convaincre de jeter les yeux sur une production trouvée en mer au 79 degré de latitude septentrionale & à 236. brasses de profondeur. Le Capitaine Adrians maître d'un vaisseau employé à la pêche de la baleine ayant tiré l'année passée deux de ces productions qui s'étoient accrochées à la sonde, les donna à Mr. Dunze de Beme. Des mains de celui-ci l'une passa entre les mains de Mr. Collinson, & l'autre dans celles de Mr. Mylius, jeune Naturaliste Prussien mort depuis peu à Londres. Mr. Collinson remit le présent qu'il avoit reçu à son ami Mr. Ellis, & celui nous en a donné une description & des figures. que j'ai comparées avec celles que Mr. Mylius publia l'hiver passé (g). Une tige quarrée de six piés de haut & d'une substance dure & semblable à l'ivoire paroît avoir été fixée dans la mer. A son autre extrémité tient un bouquet, qu'on n'hésiteroit pas à la première

(g) J'ai fait mention de sa brochure dans mes Nouvelles.

48 JOURNAL BRITANNIQUE.

mière vue de prendre pour un assemblage de fleurs. Ce bouquet a 2 pouces & demi de haut, & $1\frac{1}{4}$ de tour. Il est composé de vingt-trois cloches coniques, dans celui de ces corps que possède Mr. Ellis, & de trente dans celui qu'avoit M. Mylius. Elles sont rassemblées l'une autour de l'autre en cercles concentriques, & s'unissent au bas dans une base commune, qui ressemble au calice d'une fleur, & que soutient la tige. Quand on a tenu quelque tems un de ces bouquets dans de l'eau, on voit que chacune des clochettes peut se mouvoir & s'écarter un peu des autres. La dissection montre qu'elles sont creuses. Leur extrémité se termine en huit fibres languettes garnies de filamens plus fins. Ces fibres s'étendent, forment une étoile, & laissent au centre une ouverture à la cavité de notre cloche. Le dedans consiste en une substance membraneuse, qui forme diverses rides, & qui contient une multitude de petits corps globuleux, qu'on peut prendre pour des graines ou pour des œufs, suivant qu'on traitera ce zoophyte de plante ou d'animal.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 49

mal. C'est pour le second de ces partis que se déclarent nos deux Naturalistes. Mr. Ellis ne voit dans ce prétendu bouquet qu'un assemblage de polypes. Les filamens sont les bras, qui s'étendent à plaisir, saisissent par le moyen de leurs inégalités ou de leurs doigts la proie que la mer leur offre, & la conduisent au centre ou à la bouche de l'animal. Mr. Mylius est plus indécis sur le genre d'animaux au quel celui-ci appartient. Il regarde la longue tige & les œufs comme peu propres aux polypes, & penche à faire de cet insecte une espèce d'étoile marine, à laquelle il donne le nom d'*Asterias Zoophytos composita*. Cette diversité d'opinion jointe à quelques autres différences plus légères dans les descriptions de nos deux Auteurs n'empêchent pas qu'ils ne conviennent en gros, sur la description & sur l'usage des parties de cette singulière production.

XXXI. Je ne détacherai de ce curieux extrait d'un livre extrêmement connu, que quelques passages d'Auteurs Anciens, que notre savant Mr. Watson a rassemblés. Ils prouvent

Tome XV.

C

que

que l'électricité naturelle des cieux a offert de tout tems des phénomènes semblables à ceux, que Mr. Franklyn nous a fait admirer & imiter. La description que Pline en donne dans le XXXVII. livre de son histoire naturelle est extrêmement précise. Il les appelle des étoiles, & ajoute qu'elles se posent non seulement sur les mats & sur les vergues des vaisseaux, mais encore sur les têtes des hommes (b). Senèque dit qu'une pareille lumière fut vue sur la lance de Gylippe, & que les piques des Romains ont paru couvertes de ces célestes

(b) *Existunt stellæ & in mari terrisque. Vidi nocturnis militum vigiliis inherere pilis pro vallo fulgorem effigie ea, & antennis navigantium, aliisque navium partibus; ceu vocaliquodam sono insistant, ut volucres sedem ex sede mutant. . . . gemina autem salutare, & prosperi cursus prævincia, quarum adventu fugari diram illam ac minacem, appellatamque Helenam, ferunt. Et ob id Polluci & Castori id nomen assignant, eosque in mari Deos invocant. Hominum quoque capiti vespertinis horis, magno præagio circumfulgent. H. N. L. XXXVII.*

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 51
célestes feux (i). Avant ces deux
Naturalistes, l'Auteur des Mémoires
sur la guerre d'Afrique avoit fait
mention du même phénomène à la
suite d'un orage (k), & Tite Live
rapporte dans son histoire deux faits
absolument pareils (l). Ils sont sans
doute merveilleux, mais ce qui l'est
peut-être encore plus c'est que ce n'est
que depuis peu qu'on commence à
en rechercher les circonstances & les
causes.

XXXII. & XXXVI. Mr. Brownrigg
ayant vu par les registres mortuaires
de

(i) *Gylippo Syracusas petenti visa est stella
super ipsam lancem constitisse. In Romano-
rum castris visa sunt ardere pila, ignibus
scilicet in illa delapsis. Quæst. Nat. C. 1.*

(k) *Per id tempus fere Cesaris exerci-
tui res accidit incredibilis auditu; nam-
que Vigiliarum signo confecto, circiter vi-
gilia secunda noctis, nimbus cum saxeæ
grandine subito est exorsus ingens.... Ea-
dem nocte V. legionis pilorum cacumina sua
sponte arserunt; HIRT. de Bel. Afric. C. 47.*

(l) *In Sicilia militibus aliquot spicula,
in Sardinia in muro circumeunti vigiliæ
equiti, scipionem quem in manu tenuerat
arsisse, & littora crebris ignibus fulsisse.*

de dix années qu'il meurt par an 1731 personnes à Bristol, multiplie ce nombre par 25 pour déterminer celui des vivans. Il trouve ainsi 43725, & ce nombre ne diffère que de 417 de celui qu'il déduit du nombre des maisons, en supposant qu'il se trouve par un milieu six personnes dans chacune. Mr. de Buffon ayant préféré dans son *Histoire Naturelle* les tables de Mr. Dupré de St. Maur à celles de Mrs. Halley & Kerseboom, ce savant Hollandois a cru devoir défendre son travail & celui de Mr. Halley, dans une pièce qu'on a publiée en François dans le dernier volume de la *Bibliothèque raisonnée*. Il y prouve que les différences ne sont nullement essentielles, & que les tables de Halley ont l'avantage du côté de la précision. Les expressions obligantes, dont il se sert en parlant de mon extrait du livre de Mr. Short, méritent toute ma reconnoissance. Je me féliciterai toujours d'avoir de tels lecteurs, & de mériter leurs suffrages.

XXXIV. & XXXV. Mr. Pococke achève dans ces deux articles la description

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 53

scription qu'il avoit donnée dans un autre volume de ce merveilleux monument (*m*). Il essaye en particulier d'expliquer ce qui a rendu angulaires les colonnes qui le forment, & l'origine de leurs divisions transversales. Il conjecture que chacun des quartiers dont elles sont composées étoit ou cylindrique ou sphérique, lorsque la nature les forma. Leur pression respective dans leur état de mollesse & selon lui produit leur enchassement mutuel, & leur forme prismatique. On ne peut que se rappeler à cette occasion, que c'est à peu près à la même cause qu'un Philosophe moderne rapporte la figure régulière des cellules des mouches à miel si exaltée par des Naturalistes, qui paroissent avoir prêté à ces insectes leurs connoissances & leurs vues.

XXXVII. Les notices de diverses productions d'histoire Naturelle que le P. d'Incarville a envoyées de Pekin à la Société Royale sont trop abrégées.

(*m*) On peut voir l'Extrait de son Mémoire précédent dans ce Journal *Tom. I. Janv. p. 104.*

brégées pour être susceptibles d'ex-
 trait. Mais on sera peut-être curieux
 de trouver ici sa réponse à diverses
 questions, qui lui avoient été faites
 sur les fossiles de la Chine. „ Cet
 „ Empire, dit-il, abonde en mines
 „ de tout ordre, comme d'or, d'ar-
 „ gent, de cuivre, d'étain, de
 „ plomb, de fer, &c. Les provin-
 „ ces, qui en produisent le plus,
 „ sont celles de *Tun nan* & de *See*
 „ *tchouen*. Les deux rivières les plus
 „ considérables de la Chine, savoir
 „ *Kiang*, & *Hoang ho* charient une
 „ grande quantité de sable d'or. La
 „ première a sa source dans la pro-
 „ vince de *See tchouen*, & la der-
 „ nière dans celle de *Coconor*. Les
 „ mines d'or & d'argent se trouvent
 „ dans les provinces de *Tun nan*, *See*
 „ *tchouen*, *Chan si*, *Chan tong*, *Hou*
 „ *kouang*, *Fou kien*, *Kouei tcheou*,
 „ *Pe tche si*. On n'en exploite ce-
 „ pendant que fort peu par des rai-
 „ sons de politique. Je crois que la
 „ principale est la crainte que l'avi-
 „ dité du gain ne produise des émeu-
 „ tes populaires. On les ouvre tan-
 „ tôt dans un endroit, & tantôt dans
 „ un

Mois de Sept. & d'Octob. 1745. 55

„ un autre, mais au moindre signe
„ d'émotion on ne manque pas de les
„ refermer immédiatement. Nous
„ ne saurions donner les détails
„ qu'on nous demande sur le tra-
„ vail des mines. Nous ne som-
„ mes pas à portée de faire les in-
„ formations nécessaires. J'ai tâché
„ depuis plusieurs années de me pro-
„ curer des échantillons des diverses
„ mines, sans en avoir pu obtenir
„ jusqu'ici. Pour ce qui est des corps
„ pétrifiés, je n'ai vu que quelques
„ crabes, des morceaux de bois, &
„ des os que je crois être de buffle.
„ J'ai envoyé en France des échan-
„ tillons des divers simples qui se
„ vendent chez les droguistes de Pe-
„ kin. Il s'y trouve quelques brins
„ de minéraux, d'os pétrifiés, &c.
„ J'attens une réponse l'année pro-
„ chaine, (n) & me verrai mieux
„ en état de savoir ensuite qu'en-
„ voyer. Cette collection est une
„ des choses qui m'a donné le plus
„ de peine. ”

„ L'Ar-

(n) Sa lettre est datée du 15 Novem-
bre 1751.

„ L'article qui regarde le déluge
 „ me fait croire que la liste des cho-
 „ ses qu'on me demande vient du
 „ célèbre Chevalier Hans Sloane.
 „ Je serois charmé d'avoir une oc-
 „ casion de lui faire plaisir , & je
 „ m'y employerois volontiers. Tout
 „ ce que je fais là dessus se réduit à
 „ ceci. Les Chinois n'ont que des
 „ idées fort confuses d'un déluge
 „ universel. Les choses qu'ils vo-
 „ yent sur la surface de la terre les
 „ engagent à conclurre, qu'il doit y
 „ avoir eu autrefois quelque terrible
 „ catastrophe , & que la mer a cou-
 „ vert la terre. Un Mandarin distin-
 „ gué , qui avoit plus de connoissan-
 „ ce que n'en ont communément les
 „ Chinois , ayant été envoyé pour
 „ faire la visite de diverses places
 „ du *Ho-nan* observa sur le sommet
 „ d'une fort haute montagne , une
 „ espèce de bassin , dont la circon-
 „ férence formée par la montagne
 „ étoit remplie de diverses emprun-
 „ tes de poissons , de coquillages , &
 „ de plantes marines gravées sur le
 „ roc. Certainement , dit-il à un au-
 „ tre Mandarin qui l'accompagnoit ,

„ ces

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 57

„ ces poissons , ces coquilles , ces
„ plantes sont originaires de la mer.
„ Le P. Gaubil dit que les livres
„ Chinois marquent qu'on trouve de
„ telles empreintes sur les monta-
„ gnes les plus élevées du *Tibet* &
„ de *See tcbouen*. J'ai eu occasion
„ de visiter les montagnes qui sont
„ aux environs de *Pekin*, & de mon-
„ ter même sur la plus élevée, mais
„ je n'ai vu & l'on m'a dit qu'il ne
„ s'y trouvoit rien de semblable.

„ La plus grande partie du Cina-
„ bre de la Chine vient de la pro-
„ vince de *Tun-nan*; & l'on dit qu'il
„ y en a aussi dans celles de *Kiangsi*,
„ de *Hou kouang*, & de *Koui tcheou*.
„ *Kang bi*, l'ayeul du présent Em-
„ pereur, fit chercher de l'antimoine
„ dans tout l'Empire, mais il
„ ne s'en trouva point dans les mi-
„ nes. ”

XLIII. Newton, ou plutôt la Na-
ture a établi, que la loi de la ré-
fraction d'un milieu à un autre n'est
pas la même pour les divers rayons.
Le foyer des plus refringibles ou des
violets diffère de celui des moins re-
frangibles ou des rouges, & cette

diffusion dont la quantité est connue empêche qu'on ne puisse allonger autant qu'on voudroit les télescopes dioptriques, parceque plus le foyer est éloigné, plus aussi l'espace entre les images que donnent les divers rayons devient étendu.

Mr. Euler a songé à réunir toutes ces images dans une seule, & cette idée digne d'un grand Physicien lui a donné lieu de mettre en œuvre ses rares talens en qualité d'Analyste. On a vu dans les Mémoires de l'Académie de Berlin (o) sa savante Dissertation sur ce sujet. Autant ses calculs paroissent-ils exacts, autant la manière de les mettre en œuvre est-elle ingénieuse. Elle consiste en général à tailler deux verres en forme de menisques, & à les joindre de manière que l'espace qu'ils laissent entr'eux soit rempli d'eau.

Un de nos Artistes aussi distingué par ses connoissances en Optique que par son adresse à en construire les instrumens, a révoqué en doute l'inven-

ven-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 59
 vention de Mr. Euler. Ce qui la
 lui a rendue suspecte c'est qu'elle ne
 s'accorde pas avec ce résultat des ex-
 périences de Newton, que l'effet de
 la refrangibilité est inalterable. Il a
 examiné avec soin tout le Mémoire
 de Mr. Euler ; il n'avoit garde d'y
 soupçonner & n'y a en effet trouvé
 aucun défaut de raisonnement. Il
 n'en est pas de même du principe,
 qui sert de base aux calculs du savant
 Académicien, & qu'on trouve à la
 page 285 du Volume déjà cité. Ce
 principe est que la raison de réfrac-
 tion entre les divers rayons dans dif-
 férens milieux est celle des puissances
 analogues, c'est-à-dire que si l'on
 nomme m & M les quantités dont
 les rayons moyens & les rayons rou-
 ges se brisent en passant de l'air dans
 le verre, m^a & M^a exprimeront
 leur réfraction en pénétrant dans
 quelque autre milieu, par exemple
 de l'air dans l'eau. Mr. Dollond,
 c'est le nom de notre Anglois, re-
 garde cette loi comme nouvelle, &
 différente de celle qu'on a établie sur
 l'expérience. Suivant cette derniè-

re, quels que soient les milieux, il y a un rapport inalterable entre la distance moyenne des foyers, & l'intervalle de la refrangibilité, ou entre $m - 1$ & $m - M$. Mr. Dollond prouve aisément qu'en substituant cette proportion, dans l'équation, où Mr. Euler exprime les rapports des surfaces & des milieux, qui doivent corriger l'aberration des rayons, cette équation donne le rapport d'égalité parfaite, où l'image se confond avec l'objet, & où il ne se fait aucune réfraction.

Cette pièce a été communiquée à celui qui en étoit l'objet. Attaqué avec politesse & avec candeur, il n'est point demeuré en reste dans sa réponse à Mr. Dollond. Il convient d'abord que des verres taillés sur ses principes n'admettent qu'une très petite ouverture, & que lorsqu'on leur donne une ouverture ordinaire l'image devient confuse. Ce défaut, qu'on pourroit corriger en taillant les verres suivant une figure parabolique, nait d'une cause toute différente de la diverse refrangibilité des rayons. A cet égard il croit sa théorie hors
d'at-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 61
 d'atteinte. Il conçoit que la règle
 fixée par l'expérience ne diffère de
 la théorie que presque imperceptible-
 ment, „ car, dit-il, puisque je sou-
 „ tiens que $M = m^a$, & que m dif-
 „ fère ordinairement fort peu de
 „ l'unité (p), soit $m = 1 + \omega$, &
 „ puisque $M = m^a = 1 + a \log m$ à
 „ peu près, & $\log(1 + \omega) = \log m = \omega$,
 „ aussi fort à peu près, j'aurai
 „ $m - M = 1 + \omega - 1 - a \omega =$
 „ $(1 - a) \omega$, & $m - 1 = \omega$, donc
 „ la raison $\frac{m - M}{m - 1}$ sera $= 1 - a$,
 „ ou fort à peu près constante. ”

A peu près, dit notre Savant,
 car il convient que si cette raison é-
 toit juste à la rigueur, il n'y auroit
 pas moyen de remédier au défaut
 en question. Mais comme l'œil of-
 fre

(p) Il est bon de remarquer que cette
 quantité m est pour la réfraction de l'air
 dans le verre de $\frac{3}{2}$, & pour celle de
 l'air dans l'eau de $\frac{4}{3}$.

fre une machine qui ne ressent en aucune manière de la diverse réfrangibilité des rayons , il est possible d'en anéantir l'effet par un juste arrangement de plusieurs milieux transparens , & la formule $\frac{m - M}{m - 1} =$

Const. n'est pas parfaitement conforme à la Nature. (q)

Qu'elle ne le soit pas en effet c'est ce que notre Mathématicien entreprend de prouver directement par un raisonnement, que je rapporterai encore dans ses propres termes. „ Je
 „ conçois, dit-il, divers milieux
 „ transparens A, B, C, D, E, &c.
 „ qui diffèrent entr'eux également
 „ par rapport à leur densité optique :
 „ de sorte que la raison de réfrac-
 „ tion

(q) Cette comparaison, qui se trouvoit déjà dans les Mémoires de Berlin, seroit concluante, si les loix des sensations nous étoient connues, si l'œil voyoit au fond de la rétine comme il voit au dehors, & si nous voyons les objets renversés & doubles comme ils se peignent dans nos yeux.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 63

„ tion de chacun dans le suivant soit
„ la même. Soit donc dans le pas-
„ sage du premier dans le second la
„ raison de réfraction pour les rayons
„ rouges $= r : 1$, & pour les vio-
„ lets $= v : 1$, qui fera la même
„ dans le passage du second dans le
„ troisième, de celui-ci dans le qua-
„ trième, du quatrième dans le cin-
„ quième, & ainsi de suite. De là
„ il est clair que dans le passage du
„ premier dans le troisième ce se-
„ ra $= r^2 : 1$ pour les rayons rou-
„ ges, & $= v^2 : 1$ pour les violets
„ (r): de même dans le passage du
„ premier dans le quatrième les rai-
„ sons seront $r^3 : 1$ & $v^3 : 1$. Donc
„ si dans le passage dans un milieu
„ quelconque la raison de réfraction
„ des rayons rouges est $= r^n : 1$,
„ celle des rayons violets sera $= v^n :$
„ 1 ; tout cela est parfaitement con-
„ for-

(r) N'y a-t-il pas lieu de craindre que ce ne soit ce principe même qu'on ne passera pas à notre Auteur, & qu'on regardera comme celui qu'il eût fallu prouver?

64 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ forme aux principes du grand
 „ Newton. Posons $r^n = R$, &
 „ $v^n = V$, de sorte que $R:1$, &
 „ $V:1$ expriment les raisons de ré-
 „ fraction des rayons rouges & vio-
 „ lets dans un passage quelconque:
 „ & ayant $n l r = l R$ & $n l v = l V$
 „ nous aurons $l R: l r = l V: l v$
 „ ou $\frac{l R}{l V} = \frac{l r}{l v}$. Ou bien mettez
 „ $v = r^a$ & à cause de $l v = a l r$
 „ on aura $\frac{l R}{l V} = \frac{1}{a}$ ou $l V = a l R$,
 „ en partant $V = R^a$.



Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 65

A R T I C L E IV.

The WORKS of the late Right
Honorable HENRY ST. JOHN
Lord Viscount BOLINGBROKE.

C'est-à-dire

Les OEUVRES de Mylord BOLING-
BROKE; en cinq volumes in 4.
Londres en 1754. Prix de trois
livres quinze shelings en blanc.

IRis est fille de Thaumantis. L'ad-
miracion est le fondement de toute
Philosophie; l'inquisition le progrès;
l'ignorance le bout (a). Il semble que
cette succession ait vivement frappé
l'homme célèbre, dont on nous pré-
sente les œuvres. Tel qu'on le vit
dans sa vie, tel paroît-il dans ses
écrits.

(a) *Essais de MONTAIGNE Liv. III.
Ch. II. La devise de notre Auteur étoit,
rien admirer, NIL ADMIRARI.*

écrits. Il s'écarte de la foule, il se joue des partis & des sectes. Point de quartier pour les opinions établies; nul égard pour les grands noms. Ce qu'on admire il le méprise; ce qu'on respecte il le détruit.

Voici un nouveau Sage formé à l'école des Passions, des Cours, & des revers; j'ajoute à celle de la complaisance & de l'amitié, si en effet le grand Poète qui le prit pour son Philosophe & pour son guide, fut celui qui le détermina à tourner du côté de la Philosophie son imagination & son activité. Voici un ennemi qui attaque à face découverte, & qui dédaigne de paroître ce qu'il n'est point. Voici ces volumes destinés à survivre aux débris de nos bibliothèques, & à servir de supplément à Montaigne & à Locke (b).

Ou.

(b) Voyez les *Lettres de Mr. POPE au Doyen SWIFT*. Ceux qui les liront y trouveront plusieurs choses relatives à la nouvelle Philosophie de notre illustre proscrit. Il ne leur sera pas difficile de
juger

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 67

Ouvrons avec attention ces volumes; analysons ce qu'ils contiennent. Défions nous de l'Orateur, mais écoutons le Philosophe. Ne croyons, ni qu'un ennemi ne puisse rien nous apprendre, ni qu'un homme qui secoue le joug de l'opinion ne puisse s'être trompé. Avec cette sage réserve, j'ose espérer que mes extraits pourront n'être pas tout à fait inutiles à ceux, qui, dans quelque parti qu'ils soient, cherchent sincèrement la vérité. Le

juger combien le Poëte avoit goûté les principes de son ami; & ils iront peut-être jusqu'à croire que les *Essais Philosophiques* si exaltés dans les lettres de Pope fournissent un commentaire de *l'Essai sur l'homme*. J'aurois pu transcrire de ce Recueil divers passages extrêmement honorables au Philosophe de Dawley. Mais en voici deux que je rapproche, & dont je laisse à mes lecteurs à démêler le rapport. „ Un de nos amis „ travaille à se guérir de l'ambition, mais „ il travaille dans une terre ingrate..... „ Mylord B... est au dessus de la bagatelle, si jamais il y donne il faut „ que ce soit lorsqu'il deviendra Théologien ”.

Le premier écrit philosophique que je trouve contient le précis de plusieurs lettres écrites originairement en François dans l'année 1720. à Mr. de Pouilly (c). C'est à lui que Mylord Bolingbroke se reconnoit redevable de son gout pour les Sciences abstraites, & c'est à lui qu'il rend compte de l'essai qu'il avoit fait dans une conversation de ses forces philosophiques.

Notre Anglois, après avoir soutenu & prouvé par l'argument tiré des causes finales l'existence de Dieu contre un Antagoniste, qu'il ne nomme point & que je conjecture avoir été Mr. Boindin, avança cette proposition, qui fut généralement traitée de paradoxe, c'est que ce fait, *le monde a commencé d'être*, est fondé sur une tradition, qu'aucun homme raisonnable ne sauroit refuser d'admettre. Les raisons, dont il se servit & celles

(c) Cet Auteur est assez connu par son admirable *Théorie des Sentimens agréables*, qu'il adressa à Mylord Bolingbroke.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 69
les qu'il auroit pu ajouter, font le
sujet de cette lettre.

Deux objets principaux l'occupent ;
l'un que rien n'est plus destitué de
vraisemblance que l'éternité du mon-
de, l'autre que rien n'est moins con-
nu que le tems de son origine. Sui-
vant Plin le jeune & notre Auteur,
la tradition ne peut attester que les
grands faits dénués de leurs circon-
stances. Dès qu'elle descend aux par-
ticularités, elle ne mérite aucune
créance. C'est aux témoignages réu-
nis de tous les peuples sur la création
du monde que Mylord Bolingbroke
en appelle pour confondre le Strato-
nicien, c'est à la diversité aux incon-
sistences & aux fables qui caractéri-
sent chacune de ces traditions qu'il a
recours pour prouver l'insuffisance de
la Cosmogenie Mosaique. Il faut qu'il
y ait eu un tems où le monde n'exi-
stait point, puisque nous trouvons ce
fait admis par toutes les Nations, &
même par les plus sauvages, mais la
relation du Législateur des Juifs, qui
lui donne six mille ans d'antiquité,
n'a aucun avantage sur celle des Prê-
tes Egyptiens qui recule cette époque
dans

dans la nuit des siècles. Il est impossible de concilier les récits de Moïse, de Manethon, de Sanchoniaton, de Berosé, de Strabon, de Brachmanes &c. dans leurs détails sur les premiers événemens; mais puisque tant d'écrivains, si différens d'ailleurs, se sont réunis sur ce fait simple, *le monde n'a pas toujours été*, on ne peut éluder la preuve, qui résulte de leur accord. La certitude d'une relation historique diffère en ceci de celle d'un fait traditionnel, qu'il faut dans le premier cas que toutes les circonstances s'accordent entr'elles, & que dans le second il n'y ait aucune tradition qui soit directement opposée aux autres. Le goût pour le mensonge a été dominant chez tous les peuples; mais que le même mensonge ait été également accredité chez tous les peuples c'est ce qui n'est pas naturel. L'opinion du commencement du monde ne flattoit guère la vanité de plusieurs Nations, chez qui nous ne laissons pas de la trouver établie. Aucun fait, le déluge par exemple, n'a selon notre Auteur été aussi universellement reçu que celui-ci,

(d)

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 71

(d) & il ne sert de rien d'y opposer les systêmes des Philosophes, qui en plusieurs païs ont tâché de renverser par le raisonnement ce que le peuple recevoit sur le témoignage de ses Pères.

Ces raisons, dans lesquelles il règne un singulier mélange de foiblesse & de force, l'Athée contre lequel Mylord Bolingbroke disputoit s'efforça de les éluder. Personne, dit-il, ne pouvant avoir été témoin de la création du monde, la tradition qui l'affirme est celle d'une opinion & non celle d'un fait. Elle ne prouve autre chose si ce n'est que cette opinion a été une espèce de maladie épidémique, que la superstition des Prêtres, les subtilités des Métaphysiciens, & surtout la paresse des Naturalistes aura introduite presque également partout. Si l'idée de la création s'accorde avec nos notions des choses, il est tout

(d) Il me semble cependant que les inondations partiales, dont presque toutes les nations ont conservé la mémoire, ne peuvent s'expliquer que dans la supposition d'un déluge commun à toutes.

tout naturel que les hommes se soient accordés à l'admettre ; si elle les contredit la tradition la plus générale ne sauroit la faire recevoir.

Ce dilemme est subtil, mais, dit Mylord Bolingbroke, il n'est nullement sans reponse. Les trois considérations suivantes suffisent pour l'énerver.

1. L'Athée suppose ce qui est en question. Il affirme qu'aucun homme n'a pu être témoin de la création ; mais en parlant ainsi ne décide-t-il pas lui-même sur la manière dont l'univers doit avoir été tiré du néant ? Son Antagoniste plus modeste n'imité pas sa présomption ; mais comme il ne donne ni la préférence ni l'exclusion à aucun des systèmes possibles, il est maître de tirer avantage de tous ceux qui favorisent sa cause. Combien d'arrangemens ne peut-il point supposer, dans lesquels le monde successivement créé aura eu pour spectateurs ses premiers habitans ? Supposez par exemple que la variation dans l'obliquité de l'Ecliptique ait été destinée à échauffer & à féconder diverses portions du Globe, on aura
pu

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 73

pu voir dans les climats pour la première fois exposés aux rayons directs du soleil de nouveaux hommes, de nouveaux animaux sortir de la terre échauffée. Les effets de l'amour dans les différentes espèces, les ravages de la mortalité dans toutes, auront nécessairement frappé ceux qui les voyant pour la première fois n'auront pu qu'en conclurre que leur naissance fut celle du monde (e). Si à ces suppositions notre illustre Auteur avoit daigné ajouter celle-ci, qui ne me semble pas moins naturelle, c'est que l'Etre qui donna l'existence aux premiers hommes eût certainement le pouvoir & apparemment la volonté de leur révéler ce qu'il avoit fait, je crois qu'à ce premier égard il ne resteroit aucune ressource à l'Athée.

2. Mylord

(e) J'ai regret de ne pouvoir conserver ici quelques uns des tableaux de mon Auteur. Son pinceau est admirable. Mais après tout les récits tout simples de l'Auteur de la Genèse me paroissent porter l'empreinte de la vérité.

Tome XV. D

2. Mylord Bolingbroke prouve en second lieu, que la tradition sur la création du monde atteste un fait & non une opinion. Il distingue pour cet effet les caractères de démonstration, qu'exigent les diverses vérités. Il affirme que l'existence de Dieu n'est recevable qu'autant qu'elle est démontrée, & que le consentement des siècles passés à l'admettre n'ajouteroit ni n'ôteroit rien à la conviction qu'on peut en avoir d'ailleurs, parce que nos ancêtres ne pouvant jamais l'avoir admise que par la force du raisonnement & nullement par celle du témoignage, ils nous ont laissé le même droit d'examen qu'ils ont eu. „ Mais, „ ajoute-t-il, cette proposition *le monde a commencé d'être* contient „ un fait qui s'est passé depuis long- „ tems, & qui par conséquent ne „ peut être reçu comme véritable „ que sur l'autorité de ceux qui vé- „ curent ou dans le période même „ de la création ou dans des tems „ peu éloignés. Je consulte à la vé- „ rité ma raison pour savoir s'il y a „ quelque contradiction dans ce fait, „ mais après que je me suis assuré „ qu'il

Mois de Sept. 6^e d'Octob. 1754. 75

„ qu'il n'y en a aucune , j'en fonde
„ la vérité sur le témoignage hu-
„ main , qui seul peut m'assurer un
„ événement que je n'ai point vu
„ moi-même. Ici je n'ai aucun égard
„ aux idées communes. L'accord
„ supposé avec ces idées n'ajoutera
„ rien à la probabilité du fait ; son
„ opposition avec elles ne sauroit le
„ rendre moins certain. Rien donc
„ de plus frivole que l'objection de
„ l'Athée , que la probabilité d'une
„ tradition doit la faire regarder
„ comme une opinion plutôt qu'un
„ fait. Le principe est absurde , puis-
„ qu'il en résulteroit que plus une
„ chose est vraisemblable , & moins
„ nous avons de raison de la rece-
„ voir sur une autorité historique ou
„ traditionnelle ”.

3. Enfin tant s'en faut que l'opi-
nion de l'éternité du monde fût moins
naturelle que celle de son origine ,
qu'il est vrai au contraire que si le
monde n'avoit pas réellement été
créé toute l'antiquité l'auroit regardé
comme éternel. Il a de tout tems
paru plus difficile de démontrer la
création du monde que l'existence de

Dieu, & plusieurs Philosophes qui admettoient la dernière de ces vérités ne reconnoissoient pas la première. Le progrès étoit plus naturel de l'autre sens, & de ce fait *le monde n'a pas toujours été* est née probablement la première & la plus simple des preuves du dogme, *il y a un Dieu*. La superstition & la politique si intéressées à imprimer dans l'esprit des peuples l'idée & la crainte des Dieux l'étoient peu à leur faire croire que l'Univers fut autrefois un cahos. Ce sont les Philosophes, dites vous, qui donnèrent cours à cette opinion. Mais d'abord n'avancez-vous pas une absurdité, en insinuant que les Philosophes sont aussi anciens que les hommes? Comment d'ailleurs expliquer le concours des nations grossières & sauvages, qui n'ayant jamais eu le secours des maîtres de la sagesse n'ont pas laissé de croire qu'il y a eu un commencement à toutes choses. L'opinion paroît plus naturelle à l'indolence humaine. „ Tous les hommes, „ dit ici fort ingénieusement notre „ élégant écrivain, sont à un égard „ disciples de Protagore. La nature „ peu

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 77

„ peu instruite leur apprend comme
„ à lui que l'homme est la mesure
„ des choses, que nos sensations nous
„ communiquent des connoissances
„ certaines, que chaque chose est ce
„ qu'elle paroît être, & que ce qui
„ ne s'offre pas à nos yeux ne faudroit exister. Celui qui ne découvre aucune inégalité entre deux
„ objets affirme qu'ils sont égaux,
„ & nous jugeons de la réalité des
„ choses par les perceptions qu'elles
„ font naître. Les anciens Astronomes se figuroient les étoiles comme clouées immuablement à la
„ voute céleste; ils n'avoient garde
„ de soupçonner leur inclinaison ou
„ leur déclinaison à l'égard du pôle.
„ On ignoroit les bornes de la mer,
„ elle n'en avoit donc aucune; les
„ cieux sont incorruptibles, car on
„ n'y découvre aucune altération.
„ Les Philosophes raisonnent souvent
„ & le peuple toujours comme les
„ roses de Fontenelle. La comparaison tirée d'une mouche éphémère
„ auroit mieux convenu, mais il
„ étoit plus poli de parler de roses
„ que d'insectes à une Marquise, &

„ un Philosophe tel que Fontenelle
 „ (f) pouvoit relâcher un peu de la
 „ précision en faveur de la galante-
 „ rie. Tel que je l'ai décrit, tel est
 „ le caractère de l'esprit humain.
 „ C'est la source de mille faux juge-
 „ mens en Morale comme en Physi-
 „ que. Il faut l'expérience & une
 „ longue suite de réflexions pour nous
 „ corriger. Les Nations ignorantes
 „ & barbares ne pouvoient avoir ce
 „ double secours, & leur disposition
 „ générale devoit les porter à croire
 „ que les choses avoient toujours été
 „ telles qu'elles leur paroissoient ”.

Revenons cependant aux Sages.
 Ceux d'entr'eux , qui reconnurent
 l'existence d'un premier Principe, ne
 furent pas les moins curieux sur la
 production du plus visible de ses ef-
 fets. S'ils eussent été paresseux il leur
 étoit plus facile de couper le nœud
 Gordien que d'entreprendre de le dé-
 lier, de soutenir que ce monde fut
 de tout tems ce qu'il est & que les
 re-

(f) Y avoit-il eu quelque sujet de
 mécontentement ou quelque dispute entre
 l'Auteur des mondes & notre Philo-
 sophe ? Je l'ignore.

Mois de Sept. 6^e d'Octob. 1754. 79

recherches sur sa constitution actuelle sont inutiles, que d'essayer de rendre raison de cet état, & d'y démêler les marques de la main d'un Etre aussi puissant que sage. Direz-vous que la generation & la corruption successive de quelques substances particulières pouvoient leur donner des lumières sur le passage primitif de toutes choses du néant à l'être? Mais ne voyoit-on pas que ces révolutions passagères ne nuisoient en aucune manière à l'uniformité d'une suite complète de causes & d'effets? L'éternité du monde si conforme aux idées naturelles n'eût-elle pas dû être la tradition dominante, si la mémoire perpétuée de sa première origine ne fut venue à la traverse? Cette supposition seule rend raison de tout ce que nous savons être arrivé. Une tradition plus confuse en quelques lieux mais universelle dans tous d'un monde sorti du cahos, la conclusion qui paroissoit résulter de ce fait que ce monde a eu un Auteur, des disputes sans fin sur la nature & les attributs de cette première cause, ne peuvent qu'en être émanées. „ La tradition du fait

„ que le monde a commencé, celle
 „ de l'opinion qu'il y a un Dieu, ont
 „ l'une & l'autre passé, quoiqu'avec
 „ quelque opposition, des premiers
 „ âges jusqu'aux nôtres. Mais la
 „ manière dont Dieu est, & celle
 „ dont il a créé l'univers & dont il
 „ le gouverne ont causé des disputes
 „ dans tous les siècles, depuis que
 „ des mortels audacieux..... ont
 „ fait le moindre pas vers le pre-
 „ mier objet, & que dans la recher-
 „ che du second ils se sont avancés
 „ au delà de ceci, c'est que l'Etre
 „ existant par soi-même est tout par-
 „ fait, & que sa volonté relative aux
 „ Créatures humaines leur est révélée
 „ dans le système actuel des choses”.

La pièce, qui suit celle dont je viens de rendre compte, peut en être regardée comme la continuation. Mais ce n'est plus l'Athée, c'est le Théologien que Mylord Bolingbroke combat. Le sermon de l'Archevêque Tillotson sur l'Athéisme (g) lui four-
 nit

(g) C'est le premier. Mylord Bolingbroke ne cite que la traduction de Mr. Barbeyrac. Il doit cependant avoir eu l'original sous ses yeux.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 81

nit son texte. Quelques lecteurs chagrins ne manqueront pas peut-être de reprocher à notre illustre Auteur un peu d'ingratitude. Ils diront qu'après les secours qu'il avoit tirés de ce Prélat, & encore plus de Cudworth dans sa précédente lettre, il auroit été plus honnête & peut-être plus prudent de ne pas attaquer l'un & l'autre aussi vivement qu'il l'a fait. Mais le Philosophe qui se pique de liberté ne s'en rapporte aveuglement à aucun guide ; il prend dans chacune des sources ce qui l'accomode, & il rejette dans toutes ce qui lui déplaît.

D'abord il trouve que l'Archevêque confond deux choses fort différentes, lorsqu'il dit que Dieu a imprimé dans l'esprit humain une idée innée de lui-même, *ou ce qui revient à la même chose, que cet esprit est disposé de telle manière, que s'il fait un bon usage de ses facultés, il ne peut que decouvrir la Divinité.* Cette différence n'est peut-être pas fort considérable, & le seroit moins si la première partie du passage avoit été citée aussi exactement que la dernière. Notre Auteur veut prouver ensuite

que le défaut de proportion entre nos facultés & l'idée de Dieu fait que son unité a pu être moins naturelle que l'idée du Polythéisme. Il avoit dit le contraire dans la lettre précédente, mais il se retracte dans celle-ci. Il croit que la diversité des phénomènes de la nature a dû suggérer l'idée d'une multitude de causes, & qu'en effet c'est ce que nous voyons être arrivé. *Le consentement universel des hommes à reconnoître une Divinité*, disent ceux qui la nient, *ne prouve pas plus qu'il y en a une que l'accord général de tant de nations, pendant plusieurs siècles, à adorer plusieurs Dieux ne prouve effectivement qu'il y en a plusieurs.* L'Archevêque avoit répondu, que les Philosophes & les Sages parmi toutes les nations & dans tous les siècles furent d'une autre opinion que le peuple, que les erreurs du polythéisme n'ont jamais eu le consentement général, & que *l'opinion du vulgaire séparée de celle des Sages & des personnes éclairées ne doit pas être réputée de plus grande valeur que plusieurs zeros sans aucun chiffre.* Mylord Bolingbroke s'étonne qu'un
pareil

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 83

pareil raisonnement aît pu sortir de la plume d'un si grand homme. Quoique le dogme orthodoxe se soit conservé dans quelques ames & peut-être chez quelques peuples, le polythéisme & l'idolatrie reçurent la sanction de tous les Législateurs, & furent la doctrine de tous les Philosophes. Doctrine extérieure ou intérieure; qu'importe, puisqu'il résulte de l'une ou de l'autre que le culte de plusieurs Divinités fut jugé le plus naturel & le plus conforme aux premières idées de l'esprit humain.

Je ne fais si cette censure est aussi bien fondée qu'ingénieuse. Pour qu'elle le fût, il auroit fallu renverser ce qu'on a avancé sur la manière dont, si j'ose le dire, se multiplient les Dieux (*b*). On conçoit que le polythéisme & le culte idolâtre une fois établis, il dût être infiniment difficile aux Sages d'inspirer au peuple des idées plus raisonnables. C'est que le simple

(*b*) Lisez Cudworth, ou Le Clerc dans la *Bibliothèque choisie*, Tom. V. p. 51. & suiv.

simple & le vrai, si naturels aux bons esprits, n'entrent qu'avec peine dans les ames remplies de préjugés & de passions. Le suffrage unanime de tous ceux qui pensèrent, quelque petit que le nombre en ait été dans tous les siècles, prouve plus que l'idée de l'existence d'un premier Etre est inséparable du bon usage des facultés humaines que le concours aveugle de la foule en faveur de Dieux complaisans & grossiers n'indique que ces Dieux furent le premier objet du culte des hommes. Enfin, Tillotson lui-même insiste moins sur cette réponse que sur une seconde, qu'il ne falloit point omettre, c'est que *cela même que l'on a imaginé tant de fausses Divinités, prouve plutôt qu'il y en a une véritable, qu'il ne prouve qu'il n'y en a point du tout.*

Ce qu'il y a de plus reprehensible suivant notre Auteur dans le Sermon de l'Archevêque, c'est la manière dont il s'y prend pour prouver, que le monde a commencé d'être. En général, car les détails me font interdits, Mylord Bolingbroke ne convient pas qu'il faille insister sur la
tra-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 85
 tradition particulière de quelque peuple que ce soit. Il traite d'inutiles tous les efforts des Critiques & en particulier de Stillingfleet pour les concilier : On s'engage dans un labyrinthe dont il est impossible de se tirer. Que Lucrèce dise qu'on n'a aucune histoire qui aille au delà de la guerre de Thèbes & de la prise de Troye. Il s'exprime en Poète & en Poète Latin (i). Chaque nation a son ère. Le Grec & le Romain s'en tiennent à celle qu'on vient de voir. Le Juif remonte jusqu'à Moïse, père selon lui de l'histoire. Le Chinois dit que le monde ne commença guère avant son Hoam-ti, qui regnoit environ
 4400

(i) *Si nulla fuit genitalis origo
 Terrarum & cœli, semperque aterna
 fuere;
 Cur supera bellum Thebanum, & funera Troja,
 Non alias alii quoque res cecinere
 Poëta?*

LUCRET. L. V. v. 325.

Remarquez cependant que ce n'est point ici un simple Poète, & qu'il rapporte le sentiment des Philosophes.

86 JOURNAL BRITANNIQUE.

4400 ans avant J. C. suivant les cycles sexagenaires de ses tables. Le Mexicain, qui ne connoit que le monde qu'il habite, conclut de ses Annales hieroglyphiques, & du concours de ses voisins, que la destruction du dernier Soleil & l'origine du nôtre n'ont guère précédé Tenuch son premier Roi. Entre ces traditions orientales & occidentales, dont l'une donne au monde six mille ans & l'autre simplement six cent, quel choix faut-il faire, quel parti embrasser? Si nous nous moquons de la chronologie Américaine, ne peut-on pas également rire de nous? Si le cuisinier d'un Roi de Sidon enseigna aux Grecs l'usage des lettres, s'ils dûrent à Bacchus l'art de cultiver la vigne, 3000 ans avant que Manéa-Capac civilisa les Péruviens, ne peut-il pas y avoir quelque Isle Atlantique ou quelque nation plus ignorée encore, qui ait possédé les mêmes arts 3000 ans avant les Grecs ou même avant les Egyptiens? On jugera combien une telle possibilité a de force contre la preuve qui résulte non d'une seule tradition mais du concours de toutes celles,

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 87
celles qui nous sont connues. L'argument négatif, *il ne reste aucun monument au delà d'un certain période*, prouve ce me semble quelque chose de plus que notre ignorance; l'argument positif, *nous connoissons l'époque des principaux arts en divers pays*, ne me paroît pas une inutilité

Quand on supposeroit que la première histoire est celle de Moïse, en résulteroit-il que le monde n'a pas toujours été? Nullement, dit mon Auteur, à moins que l'Athée n'eût la bonté de convenir que l'éternité du monde emporte nécessairement l'éternité des sciences & des arts. Tillotson entreprend de le forcer à cet aveu, mais suivant Mylord Bolingbroke il ne sauroit y réussir. L'intervalle, qui s'est écoulé chez plusieurs peuples entre l'époque des arts regardés comme les plus nécessaires, le défaut actuel d'industrie de quelques Nations barbares engagent notre Philosophe à présumer, que celles qui se passèrent si longtems de choses qui nous sont familières auroient pu s'en passer toujours. D'ailleurs rien
n'em-

n'empêche que dans l'infinie durée des siècles les arts n'aient pu alternativement se perdre & je recouvrer. Vous voyez que dans ces reponses on met en parallèle quelques centaines de siècles avec une éternité.

Mais Tillotson ne joint-il pas lui-même sans raison l'existence de Dieu avec le commencement du monde, comme si ces deux vérités pouvoient être également prouvées par la tradition? Il suit Maxime de Tyr, dont il cite un passage (k) & dont Mylord Bo-

(k) Εν τοσούτω δὲ πολέμῳ, καὶ στασει, καὶ διαφωνίᾳ, ἵνα ἴδῃς ἂν ἐν πάσῃ γῇ ὁμοφώνον νόμον καὶ λόγον, ὅτι Θεὸς εἰς πάντων βασιλεὺς καὶ πατὴρ, καὶ θεοὶ πολλοὶ Θεὸν παῖδες, συνεχρόντες Θεῷ. Ταῦτα δὲ ὁ Ἕλλην λέγει, καὶ ὁ Βαρβαρος λέγει, καὶ ὁ ἡπειρωτὴς, καὶ ὁ θαλαττῖος, καὶ ὁ σοφός, καὶ ὁ ἀσοφός. ΜΑΧ. ΤΥΡ. Diff. I. Mr. Barbeyrac traduit ces mots νόμον καὶ λόγον par ceux-ci, *une même loi & une même tradition*. Il est suivi par notre savant Auteur. Je n'en suis pas surpris; mais il y a quelque lieu de l'être, qu'il blâme Tillotson d'avoir traduit, *une loi*

&

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 89

Bolingbroke méprise l'autorité. L'existence de Dieu ne peut, suivant les principes de notre Auteur, avoir été transmise que comme une opinion, ou comme une conséquence de ce fait, *le monde a commencé d'être*. Mais seroit-il impossible que les premiers habitans de la terre eussent été avertis par leur Créateur, que c'est lui qui les tira du néant? Ne purent-ils pas transmettre à leurs enfans cette révélation comme un fait? Enfin les fables Payennes sur le commerce, que les Immortels eurent dans les premiers siècles avec les hommes, ne supposent-elles point que Dieu parla dans les tems anciens à nos pères?

Le Théologien donne encore, selon

& un principe, law and principle. Ces mots sont effectivement dans le texte du Prélat, mais uniquement dans le texte Anglois. Des gens plus habiles que moi pourront ne pas approuver la traduction latine, *legem famamque*, que Mylord Bolingbroke substitue à celle de Tillotson.

lon mon Auteur, à l'Athée un avantage que ce dernier ne peut obtenir du Déiste. Celui-ci est modeste. Il croit que ce que Dieu a fait est bien parceque Dieu l'a fait. Le Théologien va plus loin ; il entreprend de rendre compte du tems de la création & des motifs du Créateur : Si cet Etre que vous supposez, réplique l'Athée, a eu des raisons pour créer, elles ont dû influencer de toute éternité, & le monde ne sauroit avoir eu de commencement. Ici le Déiste vient au secours du Théologien, & distinguant entre l'Univers & le Monde, il reconnoit l'éternité de l'un sans convenir de celle de l'autre. Il trouve même qu'une révolution perpétuelle de mondes créés & dissous est digne de Dieu & avantageuse au Système. J'avoue que je ne vois pas, que le Chrétien ne puisse fort bien s'accommoder de cette réponse.

Les preuves historiques, que Tillotson donne de l'existence de Dieu, ne satisfont nullement Mylord Bolingbroke. Le Prélat allègue le témoignage positif de Moïse, il représente son histoire comme la plus ancienne,

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 91
cienne, & la plus digne de foi. S'il
n'insiste pas sur l'autorité Divine de
cet Ecrivain, du moins demande-
t-il qu'on examine son témoignage
comme celui de tout autre historien.
Notre Auteur veut bien le satisfaire,
mais ce n'est qu'après avoir averti les
Théologiens qu'ils ont tort de braver
les Déistes, & que ceux-ci font ra-
rement usage de toutes leurs armes.
On peut dire que Mylord Bolingbro-
ke ne les imite pas. Il ne fait au-
cun quartier à Moïse, soit comme
simple historien soit comme envoyé
de Dieu. Mais le détail de ses atta-
ques ne fauroit avoir place dans
un Extrait nécessairement borné à
des idées générales. Il suffit de dire
en le finissant, que ceux, qui ont lu
les Ecrits de Middleton, de Morgan,
& de Chubb, ne trouveront ici rien
de nouveau, & que tout ce qu'ils
pourront y souhaiter de plus ce sont
les réponses de Pearce, de Chand-
ler, & de Leland.

Je continuerai, dans quelques au-
tres articles, d'analyser les divers
écrits de notre Philosophe Anglois.

ARTICLE V.

ESSAIS ET OBSERVATIONS PHYSIQUES ET LITTÉRAIRES, lues devant une Société d'Edimbourg &c. I. Vol.

J'AI donné dans la partie précédente de ce Journal l'Extrait des deux premiers Mémoires de ce Recueil. Je vais dans celui-ci donner les titres de tous ceux qui suivent, & je m'arrêterai sur ceux que j'ai choisis pour en faire l'Extrait.

ART. III. *Quatrième Proposition du 4^e. Livre des Collections Mathématiques de Pappus Alexandrin rendue plus générale, à quoi on a ajouté quelques autres Propositions qui regardent le même sujet, par Mr. STEWARD Professeur en Mathématique dans l'Académie d'Edimbourg.*

ART. IV. *Sur la cause de la variation de l'obliquité de l'Ecliptique, par Mr. COLIN M^c. LAURIN en son vivant Membre de la Société Royale,*

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 93
& Professeur en Mathématique dans
la Société d'Edimbourg.

Depuis que les Astronomes modernes ont porté leurs Observations à une exactitude inconnue aux anciens, ils ont trouvé du changement dans l'angle sous lequel l'Ecliptique coupe l'Equateur. Il paroît par celles des Astronomes François faites au Pérou, & comparées avec celles de Mr. Bevis & d'autres Astronomes, faites à Londres & ailleurs, que cet angle est à présent à peu près de $23^{\circ} 28'$, $28''\frac{1}{3}$ (a), & Mr. Godin a trouvé, en comparant une Observation de Mr. Cassini le Père avec les siennes, que dans l'espace des années 1655 & 1734, cet angle étoit diminué de $55''$. Si cette diminution étoit constante, & proportionnelle au nombre des années, le dernier Auteur en infère, que dans le période de
1944000

(a) Il y a dans le Memoire, imprimé sur le Manuscrit de l'Auteur, $23^{\circ} 29'$, $28''\frac{1}{3}$. C'est sans doute une erreur de chiffre. Voy. *Gentleman's Magazine* May 1754.

1944000 ans, le plan de l'Ecliptique en coupant celui de l'Equateur, doit faire successivement le tour du cercle. Il y aura donc, pendant le dit période, un tems où l'Equateur se confondra avec l'Ecliptique, & un autre où ces deux cercles se couperont à angles droits. Mais ce calcul est fondé sur une supposition arbitraire. Pour lui donner quelque probabilité, il faudroit avoir des observations exactes faites successivement pendant un grand nombre de siècles, & qui gardassent constamment la même proportion entr'elles. Peut-on donner quelque poids à celles de Pitheas & de ses contemporains, qui n'avoient que des instrumens fort défectueux, & qui ignoient les loix de la réfraction?

Au défaut de telles observations, on pourroit fixer les loix du changement dont il s'agit par le moyen de ses causes, si elles nous étoient connues. Mr. Mac-Laurin en indique une qui paroît fort probable. C'est l'action mutuelle de toutes les Planètes qui composent le Système Solaire. Suivant les principes de Newton,

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 95

ton, le Soleil & toutes les Planètes se meuvent autour d'un centre commun, qui n'est pas celui du Soleil. Lors que Jupiter & Saturne, qui sont les deux plus grandes Planètes, se rencontrent en ligne directe avec cet astre, & du même côté, le centre de celui-ci sera éloigné du centre commun, à peu près de la longueur du diamètre du Soleil. Quand donc la Terre se mouvroit constamment dans le même plan, le Soleil ne laisseroit pas de paroître différemment incliné dans le tems des Solstices, & comme c'est par cette inclinaison que l'on détermine l'obliquité de l'Ecliptique, celle-ci doit paroître varier tant soit peu ; mais non pas assez pour causer un dérangement considérable dans nos saisons. Cette obliquité, renfermée dans des bornes étroites, croitra & diminuera tour à tour. Elle dépendra principalement des différentes positions de Jupiter & de Saturne par rapport au Soleil & à la Terre, & elle retournera à son premier état, quand ces planètes auront repris leur première situation. Jupiter a la plus grande part dans ce chan-

changement, & si l'on trouve qu'il a quelque dépendance de la position de cette planète par rapport au Soleil & à la Terre, on aura sujet de juger que notre Auteur en a indiqué la vraie cause. Si sa conjecture se trouve juste, nous n'aurons guère lieu d'attendre que notre année devienne jamais un Printemps perpétuel, ce qui, après tout, seroit bien loin d'être un avantage pour la Terre en général, & pour nous en particulier (b).

ART.

(b) Divers Mathématiciens ont depuis peu sù concilier les inégalités apparentes du mouvement de la Lune avec les Principes de Newton & les Observations des Astronomes, en combinant les forces que le Soleil, la Terre & la Lune exercent les uns sur les autres. Si l'on faisoit entrer celles de Jupiter & de Saturne dans le même calcul, on pourroit déterminer avec la même précision les changemens que l'Ecliptique doit subir, autant que cela dépend des dites planètes. Mais on ne sauroit se promettre que les faits s'accordent avec cette
théorie

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 97

ART. V. Changemens subits & surprenans que l'on a observés sur la surface de Jupiter ; par le même.

De toutes les Planètes qui composent le Système Solaire il n'y en a aucune sur la surface de laquelle on ait observé des changemens si subits, ni en aussi grand nombre , que celle de Jupiter. Dans une heure de tems Mr. Cassini y a souvent vû paroître diverses bandes. Il y a aussi souvent vû naitre subitement des tâches de différentes figures. Notre Auteur auroit souhaité qu'on eût pris garde à la position des Satellites de cette Planète dans le tems de ces changemens. Elle en a quatre, qui sont autant de Lunes, dont plusieurs en sont plus proches que notre Lune n'est de nous.

théorie pendant plusieurs milliers d'années. Qui sait si dans ce long espace quelque nouvelle Comète ne passera pas plus près de la Terre qu'aucune de celles qui l'ont précédée, & n'en dérangera pas le cours plus que ne pourroient faire Jupiter ni Saturne ?

Tome XV. E

nous. Quand elles sont toutes en conjonction, ou en opposition entr'elles, elles ne sauroient manquer d'exciter des marées considérables dans l'Océan de cette Planète, supposé qu'elle en ait un, & d'y causer de tems en tems de grandes inondations, qui doivent être augmentées par la grandeur de ce corps, & par la vitesse dont il tourne autour de son axe.

Les Satellites de Jupiter souffrent quelque dérangement dans leur cours, ce qui empêche que leurs Eclipses ne répondent exactement aux tables qu'on en a dressées. Depuis 130 ans que Galilée les a découverts, on n'a pas pû appercevoir une seule de leurs Eclipses l'une par l'autre: ce qui seroit cependant d'une grande utilité pour trouver nos longitudes. Il est vrai que le peu de durée de ces Eclipses, & l'irrégularité des mouvemens de ces satellites, rend cette observation fort difficile. Leurs attractions mutuelles, & la figure de la Planète qu'elles accompagnent, augmentent cette irrégularité, & rendent le calcul très-difficile. De toutes les Planètes

Ju-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 99

Jupiter est la plus aplatie. Son axe est moindre que le diamètre de son Equateur de $\frac{1}{10}$, & à cause de cette inégalité la pesanteur des corps sur cette Planète ne suit pas exactement la raison inverse de celle des quarrés des distances. Notre Auteur en a supputé les loix, & les a déterminées par les deux Théorèmes suivans.

THEOR. I. *La gravité vers l'axe prolongé d'un Sphéroïde aplati décroît en une moindre proportion que ne croissent les quarrés des distances au centre, mais celle qui se dirige vers le plan de l'Equateur décroît davantage en la susdite proportion.*

THEOR. II. *Soit b le demi-diamètre de l'Equateur, c la distance du foyer de l'Ellipse génératrice au centre & la distance d'un corps placé dans le plan de l'Equateur au centre du Sphéroïde; je dis que la pesanteur à la distance d sera à la pesanteur à la distance b , comme $\frac{b^2}{d^2} \times 1 + \frac{3c^2}{10d^2} + \frac{9c^4}{56d^4}$ &c. est à $1 + \frac{3c}{10b^2} + \frac{9c^4}{56b^4}$ &c.*

ART. VI. *Observations sur le Ton-*
E 2 *nerre*

100 JOURNAL BRITANNIQUE.
nerre & l'Electricité, par Mr.
FAIT Docteur en Médecine.

Ces expériences, dont je ne ferois donner ici le détail, aussi bien que plusieurs autres que l'on a faites avec succès tant à Londres qu'ailleurs, concourent avec celles de Mr. Franklyn en Pensylvanie à démontrer que le feu électrique est le même que celui du tonnerre. Mr. Franklyn a découvert le premier que les corps qui finissent en pointe sont très propres à attirer le feu des nuées, & à le décharger abondamment. Il a conjecturé que si l'on fixoit une barre de fer pointue par le haut, ou au bout du grand mât d'un vaisseau, ou à la partie la plus élevée de quelque édifice, & qu'à la pointe de cette barre on attachoit un fil d'archal qui allât aboutir à la mer, ou à quelque endroit de la campagne, ce seroit un moyen efficace de préserver ces bâtimens de la foudre. Notre Auteur s'imagine qu'on pourroit produire le même effet par un moyen plus simple. Il n'y auroit qu'à fixer perpendiculairement sur les mêmes extrémités

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 101
mités des mâts ou des édifices une
pièce de bois ronde & plate, d'un
pié ou plus de diamètre.

Comme on est généralement assez
disposé à rapporter à la même cause
des effets qui se ressemblent, notre
Auteur trouve qu'il est extrêmement
probable, que la matière des éclairs
est la même que celle des Aurores
boréales. Mais de tout ce qu'il allè-
gue pour fonder son jugement, je ne
vois qu'une seule chose qui puisse por-
ter le nom de preuve. C'est que ces
jets ou bandes lumineuses, qui com-
posent l'Aurore boréale, ont servi à
prédire le tonnerre pour le jour sui-
vant, & que souvent aussi on les a
vû se dissiper en éclairs (c).

Il dit aussi, mais sans en donner
de raison, que quelques Philosophes
ont placé ces jets de lumière plusieurs
cen-

(c) Il eût été bon de prouver que
tous ces jets lumineux que l'on voit en
l'air dans un tems de tonnerre & d'é-
clairs sont la même chose que ceux
qui composent les Aurores Boréales.

centaines de milles plus haut qu'il ne falloit, & il feroit qu'on fit des expériences en divers climats éloignés, pour mieux s'assurer du fait (d).

ART. VII. *Certains phénomènes que l'on peut observer en tems de brouillard; par le même.*

Dans des brouillards accompagnés de gelée, le Soleil étant à une hauteur
con-

(d) On a fait un grand nombre d'Observations telles que notre Auteur souhaitoit qu'on les fit. Elles ont été communiquées au public par Mr. de Mairan dans un Livre nouvellement réimprimé, qui a pour titre, *Traité physique & historique de l'Aurore Boréale* &c. Ces observations accompagnées de calculs exacts, & de raisonnemens suivis, où le sujet est traité à fond, & toutes les opinions différentes pesées, décident effectivement la question, mais la décident à l'avantage du Système de ces Philosophes, que notre Auteur ne nomme point; puisqu'elles démontrent que la hauteur moyenne de ces Phénomènes lumineux dont il s'agit, est de 175 lieues de 25 au degré au dessus de la surface terrestre.

convenable, notre Auteur a souvent vû s'y former un demi cercle blanc, dont la hauteur souûtenoit un angle égal à celui de l'élevation du Soleil sur l'horizon. Ces sortes de brouillards, qu'un vent foible au Nord-Est amène de l'Océan sur un païs entre-coupé de montagnes & de vallées, tel qu'est celui de notre Auteur, n'y occupe que les entre-deux des montagnes, & en laisse les sommets à découvert. Un homme qui sera monté sur quelqu'un de ces sommets, y respirera un air pur & serein, pendant qu'il verra, non sans une espèce d'horreur, tout le païs autour de lui comme enseveli sous un vaste déluge, qui ne laisse appercevoir que quelques sommets de montagnes par-ci par-là.

Dans quelqu'une de ces situations, notre Auteur a vû un phénomène que les Académiciens François ont aussi eu souvent occasion de voir dans le Pérou. Le Soleil étant à peu près à son niveau, & la projection de son ombre passant par le milieu du brouillard, elle lui a paru environnée d'un double rang de couleurs,

pareilles à celles de l'Arc en ciel. Les couleurs du rang extérieur étoient larges & fort distinctes, à deux piés de distance de l'ombre. Un intervalle obscur séparoit ce rang du rang intérieur, qui touchoit l'ombre, & étoit considérablement rétréci.

ART. VIII. *Mesures d'Ecosse comparées à celles d'Angleterre, par Mr. GRAY.*

ART. IX. *Dissertation sur le Sexe des Plantes, par Mr. ALSTON Docteur en Médecine, Botaniste du Roi en Ecosse, Membre du Collège royal de Médecins, & Professeur en Médecine & en Botanique dans l'Université d'Edimbourg.*

L'Extrait contenu dans un des Articles précédens de ce Journal (e) me dispense d'exposer le Système que Mr. Alston combat dans ce Mémoire, & d'expliquer certaines expressions particulières, dont il faut nécessairement se servir. On indique dans le même Article les principales raisons

(e) *Journal Britann. Janv. & Fév. 1754, art. 4. p. 100.*

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 105
raisons, qui ont engagé presque tous les Botanistes de nos jours dans ce sentiment. Je me contenterai donc de rapporter les principales de celles par où notre Auteur croit le pouvoir renverser, en laissant à part la partie historique de son mémoire, en quoi il a fait paroître son érudition & son exactitude, mais qui ne prouve rien pour ou contre.

Le point décisif de la controverse est une question de fait. La *poussière* que les *étamines* des fleurs, de quel que genre que soient les plantes, jettent par leurs *Sommités*, est-elle nécessaire pour féconder les *pistilles*, ou cette fécondité peut-elle s'opérer sans elle? La première opinion a paru démontrée par une infinité d'expériences. Notre Auteur appuie la seconde sur quelques-unes qu'il a faites, & sur quelques autres faites avant lui. Elles sont en petit nombre au prix de celles du parti opposé, mais chacune lui paroît décisive. Le Lecteur en pourra juger.

Les expériences que notre Auteur a faites lui-même ont eu pour sujets trois espèces de plantes, l'épinard, le

chanvre, & la mercuriale, qui sont de la classe de celles où les étamines & les pistilles croissent sur des piés séparés.

Trois piés d'épinard transplantés à part, avant qu'aucune des plantes de leur espèce fut montée en fleur dans tout l'espace d'où on les avoit pris, séparés de toute autre plante de la même espèce par une distance de plus de 80 verges, & par plusieurs hayes fort hautes & fort touffues, ont tous été des plantes fécondes. Un pié de chanvre & deux de mercuriale, séparés de tout autre pié de leur espèce par des distances beaucoup plus considérables avec des précautions pareilles, ont eu le même succès. Mr. Alston croit ces exemples démonstratifs. Je doute que tout le monde soit de son avis. Outre qu'ils sont en trop petit nombre pour fonder ou pour détruire quelque règle (f), il faudroit que

(f) Quand on n'auroit rien à y objecter, ce ne seroient, au mieux aller, que des exceptions à la règle. Y en a-t-il quel-

que l'on pût déterminer jusqu'à quelle distance le vent peut transporter les poussières féminales, sans qu'elles perdent leur vertu. D'ailleurs quelque haye ou quelque muraille qui sépare une plante des autres de son espèce, je ne vois pas, à moins qu'on ne bouche exactement toute communication avec l'air extérieur, que celui-ci ne puisse entraîner avec lui, non seulement les dites poussières mais des corps beaucoup plus gros, tels que sont des semences mêmes de plantes. Les oiseaux, les papillons & d'autres insectes volans, ne pourroient-ils pas quelque fois aider à ce transport, comme on fait que les oiseaux ont souvent transporté d'un lieu à un autre des semences qui y ont pris racine?

Comme cet effet que l'on attribue aux vents renverse toutes les objections

quelqu'une en Physique dont on soit sûr qu'elle n'en a aucune? Toutes nos expériences ne demontrent que la généralité d'une règle, mais non son universalité absolue.

tions prises de quelques exemples qui paroissent ne pas s'accorder avec la règle, l'Auteur tâche de le leur ôter. Voici sa preuve. Il ne lui paroît pas vraisemblable, que l'Auteur de la nature ait fait dépendre de l'inconstance des vents la fécondité de plusieurs plantes, sur-tout de celles qui nous sont d'une grande utilité (g). Mais si tout le monde ne se rend pas à cette raison, les expériences de ses adversaires lui fournissent un dilemme, à l'aide duquel il les bat par leurs propres principes. Si les vents font l'effet que vous dites, d'où vient qu'ils ne le font pas dans tous les exemples sur lesquels vous bâtissez votre Système? En auriez-vous un seul. S'ils n'eussent pas oublié leur fonction

(g) Pourquoi non? Les vents, les pluies & les sécheresses, les vicissitudes du chaud & du froid, & d'autres causes qui ne sont pas moins inconstantes, ne décident-elles pas pour l'ordinaire de la fertilité ou de la stérilité de la terre, de la santé & de la vie des animaux qu'elle contient?

fonction ? Otez les étamines de toutes les fleurs , qui vous passeront par les mains , il y viendra toujours assez de poussière d'ailleurs (*b*).

Un des plus forts argumens que l'on employe en faveur de l'usage des poussières , est pris des expériences que l'on a faites en grand nombre sur ce genre de plantes , où les étamines & les pistilles naissent ensemble dans chaque fleur. Si l'on coupe toutes les étamines de quelque une de ces fleurs avant qu'elles aient jetté leur poussière , on prétend que les semences avortent. Si quelques unes ne laissent pas de venir à bien , on croit que cela peut venir , ou de ce que l'opération n'a pas été faite avec toute l'exactitude requise , ou de ce que la poussière de quelque autre fleur a fecondé le pistille de celle sur quoi on a opéré. Notre Auteur croit cette expérience équivoque. En coupant les étamines de quelque

(*b*) Si ce ne sont pas là les propres paroles de l'Auteur , c'est la substance d'une de ses réponses (*p. 288.*).

quelque fleur on lui fait des blessures par où une partie du suc s'écoule, & cette perte peut bien suffire pour faire sécher le fruit & les graines, sans que le défaut de poussière contribue à cet effet.

Pour en découvrir la vraie cause, il a fait deux expériences sur des tulipes. „ Dans certaine année (dit-il)
 „ ayant deux tulipes bien saines,
 „ qui croissoient ensemble dans un
 „ enclos bordé d'une haye vive d'au-
 „ bépine, je coupai deux ou trois
 „ autres tulipes qui étoient dans le
 „ voisinage, en sorte qu'il n'y avoit
 „ que les deux premières dans l'en-
 „ clos. Ayant ensuite ouvert déli-
 „ catement les pétales de celles-ci,
 „ j'en arrachai toutes les étamines
 „ avec leurs sommités qui étoient
 „ encore en leur entier. L'effet d'u-
 „ ne opération si rude fut une extra-
 „ vasion considérable de suc, qui
 „ s'épancha au fond de la fleur. L'o-
 „ vaire ou le fruit déchut subite-
 „ ment, il jaunit, se rida, & se
 „ sécha. Je voulus m'éclaircir si
 „ c'étoient les playes, ou le défaut
 „ de poussière, qui avoient causé
 „ cet

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. III

„ cet effet. Je laissai les oignons de
„ ces deux tulipes où ils étoient,
„ & dans la saison suivante, ayant
„ pris les mêmes précautions que
„ j'avois prises d'empêcher qu'aucu-
„ ne autre tulipe ne fleurit dans l'en-
„ clos, j'ouvris les pétales, & j'otai
„ avec soin, non pas les étamines,
„ mais seulement les sommités, ce
„ qui prévint toute évacuation sen-
„ sible de suc. Mes deux tulipes
„ supportèrent fort bien cette opé-
„ ration plus douce que la première;
„ l'ovaire n'en fut point endomma-
„ gé; il crût dans l'une & dans l'au-
„ tre fleur, acquit une parfaite ma-
„ turité, & devint tout chargé de
„ graines (i) ”.

Ou-

(i) La seconde expérience me paroît
aussi équivoque que la première. Quand
on a retranché la sommité de quelque
étamine, le canal en est-il bouché, &
s'il ne l'est pas, ne peut-il pas donner
passage à la poussière? Ne pourroit-il
point se former quelque nouvelle ouver-
ture à côté, par où cette poussière
pourra

Outre les preuves que j'ai indiquées, les partisans du système sexuel
des

pourra s'échaper, surtout si l'on suppose avec notre Auteur qu'elle est nuisible à la plante, & que c'est pour prévenir le mal qu'elle lui pourroit causer, que la nature lui a ménagé une issue. Quand on arrache quelque bourgeon d'une plante, il en naît d'autres à côté. Ne peut-il point arriver ici quelque chose de pareil ?

Quant à la première expérience, ce que l'auteur remarque à ce sujet mérite attention. Elle peut être équivoque. Mais si on la varioit de différentes manières, ne seroit-il pas possible d'en oter l'ambiguïté ? Par exemple, on pourroit prévenir la perte du suc, comme on fait dans les playes des animaux, en y appliquant quelque huile, quelque astringent ou quelque caustique. On pourroit encore essayer, si en laissant une seule étamine dans une fleur qui en a plusieurs, & dont on a retranché toutes les autres, cette opération fera périr la graine, ou causera au pistille ou au fruit quelque sensible déchet. On jugera par une règle de proportion, quel degré
de

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 113

des plantes, s'appuyent sur le concours de diverses circonstances, qui paroissent marquer la destination de leurs différentes parties. Je n'ai pas place ici pour entrer dans ce détail, non plus que dans celui des réponses de notre auteur, qui examine chacune de ces circonstances. Je dirai seulement en gros, que quelques unes ne prouvent rien selon lui. D'autres lui paroissent équivoques, parce que quelques plantes

de dommage cette perte de suc peut causer à la plante ; & quel égard on y doit avoir. Il n'y a guère apparence qu'une seule blessure de plus ou de moins décide du sort de la graine. On pourroit enfin essayer, si quand on a coupé toutes les étamines d'une fleur avec les précautions indiquées, on ne pourroit pas la rendre féconde par l'application d'une autre fleur qui auroit ses étamines. Il seroit bon de faire ces épreuves sur un grand nombre de sujets, avant que de rien décider. Je ne saurois croire qu'elles n'aient pas été faites, ou d'autres plus sûres. En tout cas c'est une ouverture dont on fera l'usage que l'on trouvera à propos.

tes font dans des circonstances contraires. Il croit pouvoir compter pour rien les conséquences générales, qu'on tire de toutes les épreuves qu'on a faites, parcequ'il y a un grand nombre de plantes, sur lesquelles on n'en a fait aucune, & qu'on ne peut établir une thèse générale, que sur une induction générale qui est une chose impossible (k). Enfin plusieurs faits dont on se sert pour prouver le sentiment qu'il veut détruire, confirment le sien selon lui (l).

ART.

(k) Elle l'est effectivement ; mais si la maxime a lieu, il faut renoncer à toute expérience comme à une peine inutile. Pourquoi en fait-on sur plusieurs sujets, si non pour en déduire les propriétés d'un grand nombre d'autres que l'on n'a pas encore éprouvés ? Quel droit aura-t-on de juger, que celles qu'on aura trouvées dans un sujet pendant plusieurs années de suite, s'y trouveront encore l'année suivante ? Si un tel jugement est incertain, si l'induction & l'analogie sont bannies de la Physique, qu'y a-t-il de moralement sûr dans cette science ?

(l) A l'occasion de toutes les réponses.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. II 5

ART. X. *Remarques sur les Solutions & les Precipitations Chymiques, par Mr. PLUMMER, Docteur en Médecine, Membre du Collège Royal de Médecins, & Professeur en Médecine & en Chymie dans l'Université d'Edimbourg.*

Je n'ai pas place pour entrer dans
quel-

ses de notre Auteur aux preuves de ses adversaires, je me suis rappelé une observation que j'ai eu occasion de faire bien souvent sur un grand nombre de disputes, soit de Physique, soit d'Histoire, soit de Théologie. Ceux qui combattent un sentiment, que l'on a fondé sur le concours de plusieurs preuves, croient l'avoir renversé, quand ils ont fait voir que chacune de ces preuves, prise à part, ne peut rien conclure. Mais ils n'ont rien fait du tout, puisque le concours de ces preuves, & non aucune d'elles en particulier, entraîne la conviction de tout homme raisonnable. C'est comme si l'on vouloit montrer qu'un gros cable ne sauroit arrêter un vaisseau, à cause qu'on peut rompre sans effort chacun des petits fils dont le cable est composé.

quelque détail sur cet Article, non plus que sur le suivant. Je me contenterai d'exposer en peu de mots ce que Mr. Plummer nous dit au commencement de celui-ci touchant son plan & ses vues.

Ses remarques sont reduites à quelques Propositions générales, à chacune des quelles il joint les expériences qui y ont conduit ou qui les confirment. La plus grande partie de ces expériences sont connues à tous ceux qui ont fait une étude pratique de la Chymie; mais un recueil des règles suivant les quelles les différens corps agissent les uns sur les autres dans les Opérations Chymiques peut être utile à quelqu'un, qui voudra monter de ces Loix particulières à des Loix plus générales, & découvrir enfin, s'il est possible, la dernière cause physique.

ART. XI. *Expériences sur les sels neutres, composés de diverses liqueurs acides, & de sels alcalis fixes ou volatils; par le même.*

ART. XII. *Expériences sur les sources minérales de Hartsell, faites à Moffat en 1750, avec une relation*
des

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 117
des vertus minerales de ces eaux, que
l'on a decouvertes jusqu'ici, par Mr.
HORSEBURG Docteur en Médecine.

ART. XIII. *Differente force de di-*
verses eaux de chaux, par Mr. WHYTT
Docteur en Médecine, &c.

Dans un *Essai sur les vertus de*
l'eau de chaux pour la guérison de la
pierre, dont on a rendu compte au
Tom. 10. de ce Journal, Mr. Whytt
avoit avancé un fait, que Mr. Hales
lui avoit communiqué, & qu'ils a-
voient l'un & l'autre trouvé apuyé
sur diverses expériences ; c'est que
l'eau de chaux acquéroit beaucoup
plus de force, si l'on y mettoit en
infusion de la chaux nouvellement
sortie du four. Ce sentiment ne fut
pas goûté par un autre habile Chy-
miste, qui ayant trouvé par ses essais,
que la même quantité de chaux, in-
fusée successivement dans différentes
eaux, communiquoit à la dernière
infusion autant de force qu'à la pre-
mière, conclut de là, que de la chaux
nouvellement calcinée, & toute au-
tre chaux qui auroit servi à plusieurs
infusions communiquoient le même
degré de force à l'eau, pourvû qu'on
lui

lui donnât le tems de s'en charger. Cet auteur raisonnoit sur cette supposition, qu'il en est de la chaux comme du sel; l'eau qui a dissous tout ce qu'elle en peut dissoudre, n'en peut rien tirer de plus.

Cette diversité d'opinions à engagé Mr. Whytt à faire de nouvelles expériences, que l'on pourra voir dans le Mémoire dont j'ai donné le titre, & qui tendent toutes à le confirmer dans ses idées. Quant au raisonnement qu'on lui oppose, il y répond facilement. Il est vrai, que la force que l'eau de chaux est capable d'acquérir, ne peut pas aller au delà d'un degré limité. Mais pour le lui faire acquérir, la chaux nouvelle peut être plus propre que la chaux éteinte, & il peut être nécessaire de faire plusieurs infusions réitérées, en employant de la nouvelle chaux dans chaque infusion.

Nonobstant toutes ses expériences, notre Auteur est d'assez bonne foi pour souhaiter que l'on en fasse encore d'autres pour éclaircir entièrement cette question. Il importe beaucoup à ceux qui se veulent servir de l'eau
de

Mois de Sept. & d'Octob. 1745. 119
de chaux pour se guérir de la pierre,
de savoir qu'elle est celle qui est le
plus efficace (m).

ART. XIV. *Vertus antbelmintiques*
de l'Oeillet des Indes, faisant partie
d'une Lettre de Mr. Lining, Méde-
cin de Charles town dans la Caroline à
Mr. WHYTT.

ART. XV. *Histoire d'une guérison*
opérée par de fortes doses d'une mé-
decine mercurielle altérative, commu-
niquée à Mr. Plummer par Mr. Den-
niston, Chirurgien à Falkirk.

ART. XVI. *Description des vais-*
seaux séminaux, par Mr. Alexandre
MONRO, Etudiant en Médecine dans
l'Université d'Edimbourg.

ART.

(m) Il me semble que de toutes les
expériences que l'on pourroit tenter à
cette intention, celles que l'on fera sur
les pierres de la vessie sont les seules dé-
cisives. La force est un terme équivo-
que. Celle d'un agent est relative à
l'effet qu'on veut qu'il produise. Le
plomb se dissoudra plus aisément dans
de l'eau forte affoiblie par une quantité
d'eau, que dans l'eau forte pure. Il
n'en est pas de même de l'argent.

ART. XVII. *Dissection d'une femme enceinte, avec des remarques sur la grossesse, par Mr. Donald MONRO, Medecin à Londres.*

ART. XVIII. *Autres observations sur la grossesse, par Mr. ALEXANDRE MONRO.*

ART. XIX. *Différences dans la respiration & dans le mouvement du cœur, quand on dort ou quand on veille, par Mr. WHYTT.*

ART. XX. *Remarques sur les muscles intercostaux, par Mr. MONRO, membre de la Société Royale, & Professeur en Anatomie dans l'Université d'Edimbourg.*

ART. XXI. *Guérison d'une fracture du tendon d'Achille, par le même.*

ART. XXII. *Nature de la maladie que les ouvriers dans les mines de plomb à Lead-bill appellent Mill-reck, dans une Lettre de Mr. LINING à Mr. Whytt.*

Il y a plusieurs de ces Articles dont je donneroïis volontiers des Extraits, s'il y avoit place dans ce Mémoire.

P. M.

A R T I C L E VI.

Mémoires des dernières années
du règne d'ELISABETH tirés
des papiers de Mr. ANTOINE
BACON. Second Extrait (a).

UN beau génie se récrie dans
une de ses lettres contre un
Auteur moderne, qui a dit que *tous
les siècles se ressemblent par leurs vi-
ces & par leurs vertus.* Cet écri-
vain diffère, selon lui, de tout ce
qu'il y a eu de Poètes, de Philoso-
phes, & de Chrétiens. Peut-être,
ajoute-t-il, y a-t-il en effet toujours
dans le monde à le prendre en son
tout la même quantité de vertu.
Mais la repartition est inégale, &
pendant qu'il s'en trouve un muid
en

(a) Le premier se trouve dans le
Tome XIII de ce Journal p. 345.

122 JOURNAL BRITANNIQUE:
en Asie à peine y en a-t-il en Europe de quoi remplir un dé:

J'avertis ceux, qu'un tel jugement pourroit séduire, que celui dont il vient étoit ambitieux, & qu'il se voyoit pour toujours écarté du pouvoir. Il écrivoit à un Ministre disgracié, qu'il avoit servi dans son élévation, & qu'il avoit suivi dans sa chute. Il détestoit par représailles l'espèce humaine, qui en effet seroit bien haïssable, si elle ressembloit au portrait qu'il en a fait, dirai-je ou au sien propre.

Swift, car après ce que je viens d'en dire, tout le monde l'aura reconnu, se montre peu philosophe, quand il refuse à toute une société ce qu'il accorde à l'assemblage des sociétés, une mesure fixe de vice & de vertu. Toute association d'Êtres semblables doit dans les mêmes circonstances présenter les mêmes combinaisons. Il n'est pas plus ridicule de relever les qualités physiques que les qualités morales d'une partie du genre humain, & j'accorderai aussi volontiers aux sujets d'Auguste ou d'Elisabeth une supériori-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 123
riorité de taille qu'une supériorité de vertu.

Je n'étens pas plus loin ici une réflexion, qui mérite d'être plus poussée, & qui pourra l'être ailleurs. Ce qui l'autorise à la tête de cet extrait, c'est la nécessité où je me trouve de représenter une époque brillante sous un point de vue différent de celui, qu'on s'en forme sur la foi d'Historiens, qui jugent des règnes par les événemens, & des hommes par les succès.

Je me suis borné dans un premier article à détacher du recueil des lettres de Mr. Bacon quelques particularités relatives à la France. On verra dans celui-ci quelques traits qui regardent les expéditions du Comte d'Essex en Espagne, ses fautes en Irlande, ses correspondances en Ecosse, & ses fureurs en Angleterre.

Le projet d'attaquer l'Espagne, dans le tems qu'elle faisoit trembler l'Europe, sembloit dicté par la témérité. La France épuisée d'argent & d'hommes, & trahie par ses Mi-

nistres (b), voyoit ses ennemis s'emparer de ses barrières & pénétrer dans son sein. Les Provinces-Unies n'avoient reculé que d'un peu de tems ou leur esclavage ou leur ruine. L'Angleterre craignoit chaque année un effort pareil à celui, qui sans le secours des vents l'auroit renversée en 1588. L'Espagne au comble de la gloire & à la fin de ses finances (c) n'épargnoit rien pour ache-

(b) Mr. Castol Ministre de l'Eglise de Londres, & chargé de même que son collègue Mr. de la Fontaine des négociations journalières de la France en Angleterre, informoit Mr. Bacon dans une lettre du 16 Mars 1596. que *les principaux Conseillers de Henri IV. étoient pensionnaires de l'Espagne au su de tout le monde, & que les doublons étoient plus communs en France que les escus au soleil.* Ce n'étoit pas seulement dans le Continent que les Espagnols savoient répandre l'or, ils se vantoient que leurs boulets de ce métal passaient facilement de Calais à Douvres.

(c) *Il Ré d'Espagna e fallito*, ce fut le

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 125
achever des conquêtes, qui devoient
la dédommager. Maitresse de Ca-
lais, elle méditoit une descente, &
ses émissaires faisoient des gageures
qu'avant la fin de 1596 l'Angleterre
auroit un Roi Catholique.

Ce fut dans ces circonstances qu'on
fit un armement, d'abord pour dé-
fendre l'Île, & ensuite pour porter
la guerre à l'ennemi. Il paroît par
diverses lettres, que tous les Minis-
tres d'Elisabeth concoururent au pro-
jet de l'expédition de Cadix, quoi-
que

le cri général de l'Italie, lorsque quel-
ques mois après on vit ce Roi refuser
d'acquiescer ses lettres. Les Genoïs eu-
rent beau le presser de leur donner du
moins 55 pour cent sur les millions qu'il
leur devoit. Il refusa d'y consentir, &
ne leur en fit offrir que 45. Cette
banqueroute autorisée, dit-on, par les
Confesseurs, qui décidèrent qu'il étoit
permis de ne pas tenir ses engagemens
dès qu'il s'agissoit de réduire des héré-
tiques, fit manquer tous les banquiers
d'Italie, d'Anvers, de Middelbourg &
d'Amsterdam.

que dans des vues différentes. Le grand Trésorier & son parti se propofoient probablement autant l'éloignement d'Essex que le bien de l'Etat; Essex de son côté songeoit également à fauver la Nation & à s'attacher la flotte & l'armée, à rendre fa Reine l'arbitre de l'Europe & à se rendre le maitre de fa Reine.

Ses vues furent pénétrées; & à peine les préparatifs furent-ils faits, que la Reine & son Conseil s'en repentirent. Les instances de Henri IV & des Provinces-Unies, qui auroient préféré des secours directs à une diversion éloignée, concoururent avec les craintes des Ministres à traverser un projet, qui sans la fermeté d'Essex n'auroit point eu d'effet. Livrée à leurs intrigues, à ses irrésolutions & à son économie, Elisabeth balançoit (*d*). Le Comte fut
la

(*d*) Je rapproche ici deux extraits de lettres dont l'une du Comte d'Essex à son Secrétaire est datée du 10 Mai 1596. „ Je suis sur le point de faire
„ plus

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 127
la déterminer à force d'instances &
de bonnes raisons. Mais après avoir
vaine-

„ plus pour le public & pour nos amis
„ qu'ils n'osent l'espérer. Mais ce sont
„ des gens inquiets, qui ne connoissent
„ pas si bien que moi l'état du Royau-
„ me & de la Reine. Ils l'entretien-
„ nent dans ses irrésolutions; & quoique
„ par ce moyen ils travaillent à me
„ ruiner, ils se ruineront également
„ eux-mêmes. La Reine n'est mécon-
„ tente de notre expédition, que parce
„ qu'elle est entreprise. Si ses forces
„ alloient en France, elle ne tremble-
„ roit pas moins pour le succès qu'elle
„ ne craint celui de notre voyage. Je
„ fais que je ne lui rendrai jamais ser-
„ vice que malgré elle; & puisque je
„ me suis épuisé l'esprit pour me faire
„ donner cette commission, & la bour-
„ se pour avancer ce qu'il faut pour
„ réussir, je veux ou l'exécuter en dé-
„ pit de tout, ou à une heure d'avis
„ de Général devenir Moine". Huit
jours après, le Secrétaire fit part à
son maître alors prêt à s'embarquer,
d'une conversation que le Duc de Bouil-
lon avoit eue avec lui, & qu'il l'avoit

vainement tenté de diminuer le
nombre de troupes dont il avoit be-
soin

chargé de lui communiquer. „ Le Duc,
„ pour donner de plus fortes preuves
„ de l'affection qu'il avoit pour le
„ Comte, dit au Secrétaire, que quoi-
„ qu'il eût reçu des lettres de son Roi
„ pour solliciter sa Majesté de lui ac-
„ corder des secours plus efficaces, &
„ un ordre exprès de la dissuader du
„ voyage projeté, il n'avoit cependant
„ pas insisté sur ce sujet, & s'étoit con-
„ tenté de lui montrer les lettres du Roi
„ pour son rappel, s'en remettant au
„ reste à elle de ce qu'elle voudroit
„ résoudre. Sa Majesté prit occasion
„ là-dessus, d'accuser le Comte *d'opi-*
„ *niatreté*, de suffisance, & de téméri-
„ té. Elle ajouta, qu'elle ne vouloit
„ point être gouvernée par lui, &
„ qu'elle sauroit le brider & l'arrêter.
„ Le Duc répondit qu'à son avis la
„ Reine pourroit aisément gouverner
„ un homme d'autant de vertu & de
„ sagesse, de jugement & de soumis-
„ sion que le Comte, & dont toutes
„ les vues tendoient à son service & au
„ bien de l'Etat; qu'il n'y avoit aucun
„ lieu

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 12,
soin pour son expédition, on l'astreignit à en partager l'honneur avec des émules jaloux (e) ; à se charger avec ses amis d'une grande partie des frais , & à consentir qu'on mît des Commissaires sur la flotte pour tenir compte du butin.

Ce ne fut que par des prodiges de vigilance & de valeur de la part du Comte d'Essex que l'entreprise réussit. Les détails en sont connus. La prise de Cadix rendit & la Reine & le Général l'objet de l'admiration publique. *O che donna se fossa Cbri-*

„ lieu de douter que ce voyage ne
„ réussît sous la conduite d'un si digne
„ Général ; mais qu'après tout S. M.
„ devoit se servir d'une bride d'or plutôt
„ que d'une bride de fer , & se conduire à son égard non seulement en
„ Souveraine mais aussi en Maitresse,
„ mots qu'il dit en sousriant. *Je veux,*
„ repartit la Reine , *& le brider &*
„ *l'arrêter.*

(e) Le principal étoit le fameux Raleigh.

Christiana, disoient les Venitiens en apprenant ce grand coup, qui mit fin à l'Empire de l'Espagne, & l'Europe entière délivrée du joug dont elle étoit menacée faisoit éclater sa joie par ces mots, qui étoient dans toutes les bouches, *omne malum ab Hispania, omne bonum ab Aquilone*.

Cette expédition ne procura cependant point à l'Angleterre tous les avantages qui auroient pu lui en revenir. Les Collègues du Comte s'opposèrent à des desseins, dont il auroit eu le principal honneur. Il auroit voulu pénétrer dans les terres de l'ennemi. Il comptoit sur la consternation de la Cour, & sur le mécontentement des peuples. Ces espérances étoient fondées. Le bruit général à Venise après les premiers succès du Comte, étoit qu'il s'étoit actuellement rendu maître de toute la Côte & des Isles Baléares dans la Méditerranée, & que les Maures de Fez & ceux des Royaumes de Valence & d'Arragon alloient se joindre aux vainqueurs. Ces vaines illusions ne tardèrent pas à se dissiper, lors qu'on apprit qu'au lieu de pousser
jus-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 131

jusqu'à Seville, ou de mettre du moins une forte garnison à Cadix, l'armée s'étoit rembarquée malgré les protestations du Comte d'Essex. Ce fut encore en vain qu'il insista qu'on attendît le retour des Carraques & des vaisseaux des Indes qu'on n'auroit pu manquer, & qui en effet rentrèrent peu de jours après dans leurs ports avec une charge de vingt millions de ducats. Enfin le Comte eut beau proposer que l'armée qui venoit de se signaler fût d'abord employée à son retour au siège de Calais ou de Boulogne, il ne put rien obtenir. On prétextait des raisons d'économie; mais dans le fond les Ministres aimoient mieux voir Calais entre les mains de l'Espagne que de mettre le Comte en état de s'en emparer.

On voit par là que la gloire fut à peu près sa seule récompense. Encore chercha-t-on à la diminuer en déguisant tant qu'on put & la grandeur des avantages remportés à Cadix & la part qu'il y avoit eue. Les relations que les Ministres envoyèrent dans les Cours étrangères fu-

rent des relations *maigres*, & il fallut tout le zèle des amis d'Essex pour suppléer à leur imperfection. On s'en prenoit à lui que les Collecteurs mis sur la flotte ne s'étoient pas acquités comme ils l'auroient dû de leur commission (*f*), on voulut

(*f*) Je donnerai une idée plus claire des reproches qu'on faisoit au Comte, & de la manière dont il les repoussoit, par l'extrait suivant d'une de ses lettres latines à son ami Perez. „ Commissa
 „ vel omissa in istâ ultimâ expeditione
 „ quæ fuerint, jam exprobrantur. Et
 „ ne bene mereri videar, reus sum factus. Et cum jacula, quibus me accusatores petebant, me præterito,
 „ meos socios, mea, inquam, vincula manualia, amicosque feriissent, tunc
 „ non de bello, sed de prædâ controversum est. Oeconomicae magis quam
 „ imperatoriae virtutes requiruntur. In
 „ ærarium omnia deferenda essent. Hic
 „ ut hæream expectatur. Dederunt
 „ autem vires meorum inimicorum machinationes. Unus ego Anglicani exercitus imperator fui, qui privatis
 „ sum-

lut que la part du butin qu'il avoit
eue rentrât dans les coffres de la
Reine

„ sumtibus exercitum cogerem, unus-
„ que, qui victoriæ prædam aliis re-
„ linquere jussus essem. CECILIANI
„ enim quidam, frugi homines, qui
„ non modo quæstoris officium, sed
„ quæstuaras artes omnes nôrunt, in-
„ venti sunt, illisque cura commissa est,
„ ut tam emolumentum quam gloria
„ reginæ tribuatur. Sed hi fatentur me
„ iis commissiones quam amplissimas
„ dedisse, & ut eas exequerentur sæ-
„ pius monuisse, cum nihil tamen ab
„ iis præstitum sit. Tunc respondebam,
„ si nihil ex urbe vi captâ a reginâ
„ præter victoriam expectandum esset,
„ injustè accusor. Si aliquid, luant ii,
„ quorum cura munusque id fuit. Eru-
„ bescant ii, qui, ut talibus credere-
„ tur, reginæ persuaserint. Naves,
„ tormenta, aquilas tradidi, aliaque
„ tradidissem, si pro arbitrio uti victo-
„ riâ licuisset. Sed quam hoc inopina-
„ tum, ut quem isti machinatores per-
„ dere cogitabant, cum jam gratum
„ reginæ reddiderint? Antiqua igitur
„ repetantur crimina; observentur etiam

Reine pour la dedomager des 50,000
Livres sterling qu'elle avoit avan-
cés;

„ oculi Effexii. Si zelotypia statûs
„ excitari non possit, lasciviæ tamen
„ crimina nunquam depellet. Sed,
„ Deus bone! quam hoc inopportune!
„ Desiit esse formarum spectator. Nec
„ ille jam sua vitia nôrit, nec eum fa-
„ scinatrices istæ aulicæ. Coloratus,
„ barbatus, negotiisque solummodo de-
„ ditus rediit. Amicum suum & avun-
„ culum regię domûs gubernatores &
„ consiliarios fecit. Relegetur ideo spe-
„ cie imperii; committatur ei Hiber-
„ nia; detur exercitus; modo eat, suas
„ faciat conditiones. Sed prævidet; à
„ reginâ consilium petit, se offert, sed
„ patefacit tamen quo animo jam ab
„ inimicis tantis laudibus onustus illuc
„ commendatur. Detinetur tandem, &
„ nisi magnâ cum classe electis sibi so-
„ ciis, & suis conditionibus, expedi-
„ tionem facere liceat, in aulâ mane-
„ bit. At cur in exordio me turbatum
„ querebar, cum in narratione jam vi-
„ dear gloriari? Innocentiam narro;
„ non meas res gestas ostento. De his
„ gloriantur focii illi mei, qui, cum
„ flucti-

cés; on soutenoit que comme la Reine n'avoit besoin ni de vaisseaux ni de canons, l'expédition de Cadix loin d'avoir rien produit d'utile n'avoit fait qu'augmenter le ressentiment

„ fluctibus se committerent, cœlumque
„ mutarent, nimium se periclitatos cre-
„ debant. Scio ego, fateorque, quæ
„ fecimus, facilia fuisse; quæ omisi-
„ mus, quam perspicua. Hinc turba-
„ tus, hæc mea anxietas est. Non satis
„ est comparatione deterrimorum vel
„ ignavissimorum hominum aliquis vi-
„ deri, nisi ea omnia gesta essent, quæ
„ à tali exercitu tantâque classe potue-
„ rint expectari. Sed ne desinas, AN-
„ TONI, me amare; ne festines me in-
„ auditum condemnare. Attende Ef-
„ sexii apologiam prope Corunnam,
„ cum solus essem relictus, inchoatam;
„ cum aliquantulum otii dabitur, per-
„ ficiendam. De præteritis, præsen-
„ tibus, & futuris tractat. Ubique,
„ etiamsi neque historicus, neque con-
„ siliarius, neque vates videbor, tamen
„ fidem, curam, vota que mea cernes.
„ Vale & semper ama tuum

ment du Roi d'Espagne & l'enflammer de desirs de vengeance (g). Ce fut pendant l'absence du Comte que le fils du grand Trésorier Burghley fut élevé au Secretariat (b), poste qu'il avoit

(g) *Vana sunt sine viribus ira*, ce fut la réponse que fit le Comte à ceux, qui affectoient de répandre ces craintes. Il est vrai que Philippe II. manifesta sur le champ ses desirs de vengeance. Un jour qu'il s'entretenoit avec le Prince & avec l'Infante sur l'insulte imprévue qu'on venoit de lui faire, *le tems*, dit-il, *est venu qu'il faut que je vende tout ce que j'ai, & jusqu'aux chandeliers d'argent qui sont sur ma table pour me venger.* Mais à quoi ses efforts précipités aboutirent-ils? à un nouvel armement sur mer, qui entrepris à grand frais & dans une saison peu favorable eut le même succès que celui de l'année 1588.

(b) *Elephas peperit*, c'est ainsi que cet événement fut qualifié dans une lettre de Mr. Antoine Bacon du 10 Juin 1596. Le père & le fils ne sont pas plus ménagés dans plusieurs autres lettres; on nomme par exemple l'un le vieux Léviathan, & son fils, le serpent tortueux, *tortuosum calu-*

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 137

avoit longtems ambitionné, & qu'Essex eut voulu procurer au Chevalier Bodley. Enfin la Reine même malgré l'affection qu'elle avoit pour le Comte alla jusqu'à dire, que jusqu'ici il n'avoit songé qu'à se contenter lui-même, mais qu'elle vouloit à l'avenir consulter moins ses bumeurs que les siennes. Plus de prudence & de douceur dans le Comte auroit probablement assuré son pouvoir. C'est à quoi ses amis les plus sages ou les plus politiques l'exhortoient. Le fameux Bacon depuis Chancelier lui écrivit une lettre très pressante sur ce sujet. Elle peint au naturel le caractère d'Elisabeth & celui de son favori. On y conseille au dernier de travailler non à s'attacher le cœur de la Reine qui lui étoit suffisamment assuré, mais à bannir ses défiances, & à l'engager à suivre son penchant qui la porte à l'élever. Une conduite opposée ne peut que
l'ex-

colubrum. Il y a diverses autres allusions pareilles à la tournure de leur corps & de leur ame.

l'exposer à des dégouts , à des contradictions , à des refus. Les cinq sujets de mécontentement qu'on l'exhorte surtout de faire cesser sont premièrement un défaut de souplesse. Un Souverain une Dame s'attendent à des égards. On indique au Comte les déférences qu'il lui convient de témoigner. Qu'il ait soin de louer des prédécesseurs ou des contemporains qu'il méprise , mais dont la Reine a fait cas. Qu'il harde quelquefois des recommandations simplement pour s'en désister en cas de refus. Qu'il marque des goûts & des sentimens particuliers , mais qu'il ne manque pas de les sacrifier à ceux de la Reine. Paroitre trop passionné pour la guerre , & affecter de gagner l'amitié du peuple , ce sont deux autres écueils qu'on lui indique. L'inégalité de son bien en comparaison de ses dépenses & de ses entreprises ne peut que donner de la jalousie , & il ne réussira à la faire cesser qu'en modérant les unes & les autres. Enfin il lui est infiniment important d'avoir toujours auprès de la Reine quelqu'un qui

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 139

qui soit dans ses intérêts, & qui y entretienne sa Maitresse. De tels conseils sont sans doute prudents, mais je ne fais si l'on n'y discerne pas plus d'art & de manège qu'on n'auroit souhaité d'en trouver dans une ame d'ailleurs si élevée & si philosophe.

S'il n'y avoit pas moins d'ambition dans le Comte que dans celui qui lui écrivoit cette lettre, il y avoit beaucoup plus de magnanimité. Mr. Wotton a rapporté de lui un trait digne d'un Romain. L'expédition des Isles Tercères où il commandoit en chef, y donna lieu. Raleigh qu'on avoit encore associé au Comte, osa par une témérité glorieuse s'emparer seul d'une des Isles avant l'arrivée du Général. Celui-ci avoit défendu sous peine de mort un débarquement prématuré; & lorsqu'il arriva le lendemain il se montra fort irrité de la desobéissance de Raleigh. Quelqu'un de sa suite le pressa de se prevaloir de cette action, & de faire juger à un Conseil de guerre le rebelle mais victorieux Raleigh; *je le ferois*, répondit-il, *s'il étoit mon ami.*

Cette

Cette disposition, qui lui faisoit mépriser ses ennemis, le rendoit trop sensible aux affronts. Le Secrétaire d'Etat avancé de nouveau pendant l'absence du Comte, profitoit habilement avec son père des hauteurs d'un homme peu maître de ses mouvemens. En vain de nouvelles graces & la dignité de Marechal accordée à Essex, en vain des reconciliations passagères ou des soumissions forcées de la part des Cecils promettoient-elles plus de tranquillité & de concert dans la Cour d'Elisabeth, les intérêts des uns & des autres étoient trop différens pour qu'ils ne travaillassent pas mutuellement à s'humilier. On les vit successivement sacrifier le bien de l'Etat à leurs intérêts & à leurs querelles. Les deux factions étoient continuellement opposées l'une à l'autre, dans les affaires les plus importantes comme dans les plus triviales. Lors qu'après le Traité de Vervins la Reine abandonnée par la France parut plus disposée à prêter l'oreille aux propositions de l'Espagne, le grand Trésorier opina constamment pour la paix, au lieu qu'Es-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 141

qu'Essex ne cessa de se déclarer pour la continuation de la guerre. Ce dernier ayant soutenu son sentiment avec chaleur, son vieux adversaire lui présenta dit-on au Conseil le livre des Pseaumes ouvert, & sans lui dire un mot lui montra du doigt le 24. verset du LV. *les hommes sanguinaires ne parviendront point à la moitié de leurs jours (i).*

Une affaire en apparence plus frivole eut des suites beaucoup plus funestes

(i) La mort tranquille de Burghley, la fin tragique d'Essex seroient-elles regardées comme les effets d'un jugement du Ciel, qui distingua de cette manière les dispositions pacifiques de l'un, & l'humeur guerrière de l'autre? Mais qu'on jette les yeux sur ce qui arriva peu d'années ensuite en Hollande. Le Prince Maurice & le Pensionnaire Barneveld se trouvèrent dans les mêmes circonstances qu'Essex & Burghley; mais par une disposition de la Providence toute contraire à celle qui eut lieu en Angleterre, l'ami de la guerre mourut dans son lit, & l'ami de la paix sur l'échafaut.

nestes. Le Comte ayant demandé dans un Conseil qu'on nommât pour une commission importante un homme qu'il indiquoit, & voyant la Reine déterminée à faire un autre choix, il lui tourna le dos avec mépris. Cela irrita si fort Elisabeth qu'elle lui donna un soufflet, & lui dit quelques mots injurieux. Le Comte outré d'un affront, qui n'avoit eu que trois Membres du Conseil pour témoins, mit la main sur la garde de son épée, & sortit en jurant qu'il n'auroit pas enduré cette injure de Henri VIII lui-même. Le Garde du grand sceau, homme doux & sincèrement attaché au Comte, lui écrivit une lettre pour lui représenter le tort qu'il se faisoit, & l'avantage qu'il donnoit à ses ennemis. Il n'en put tirer qu'une réponse remplie de plaintes & de hauteurs. Elle contenoit diverses vérités hardies, peut-être moins faites encore pour les Cours de ce siècle, qu'elles ne le seroient pour celles du nôtre. *Les Princes ne sauroient-ils avoir tort? les sujets ne peuvent-ils être lésés? Y a-t-il aucune autorité ou aucune Puissance sans bornes sur la terre? Pardonnez-*

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 143
donnez-moi, mon cher Seigneur, si je
ne puis souscrire à de tels principes.
Que le fou de Salomon rie lorsqu'il est
frapé; que ceux qui cherchent leur
profit avec les Princes, montrent peu
de sensibilité de leurs injures: qu'une
domination absolue & infinie sur la
terre soit défendue par ceux, qui n'en
croient point une pareille dans le Ciel.
(k) Je remarque ces expressions, par
ce qu'on en fit ensuite un crime au
Comte, & que l'Avocat de la Cour
qui leur donna le tour le plus odieux
fut l'homme qui avoit le plus d'obli-
gations au Comte, je veux dire Ba-
con le Senèque de son siècle. On
obligea enfin Essex à se soumettre;
mais il y a lieu de croire que l'im-
pression de ce soufflet ne s'effaça ja-
mais de son esprit, & que de son
coté Elisabeth eut dans la suite pour
lui moins d'affection & plus de crain-
te qu'elle n'en avoit eu jusqu'alors.

Ce

(k) Je soupçonne que le Comte avoit
en vue son ennemi Raleigh, qui passoit
pour avoir des idées fort libres sur la
Religion.

Ce qui pouvoit arriver de plus désavantageux & à la Reine & au Comte c'étoit d'être séparés. La Vice-royauté d'Irlande, qu'il se fit donner probablement dans des vues d'ambition, fournit à ses ennemis les occasions d'aliéner de plus en plus le cœur d'Elisabeth. La conduite d'Essex contre les rebelles d'Irlande fut une suite de fautes, & l'imprudence avec laquelle il quitta son poste & revint en Angleterre, ou pour se justifier des reproches qu'il avoit mérités, ou peut-être sur de faux avis de la mort de la Reine, acheva sa ruine. Jen'entrerais point dans le détail de cette catastrophe. On la trouve dans les histoires; & le recueil des lettres de Mr. Antoine Bacon ne fournit rien sur ce sujet. Je soupçonne que le plus grand crime du Comte d'Essex aux yeux d'Elisabeth fut de s'être lié avec le Roi d'Ecosse. L'idée d'un successeur est toujours importune; & celui que sa naissance appelloit au trône de la Grande Bretagne étoit trop différent de celle qui l'occupoit, pour qu'elle pût voir sans le plus vif ressentiment ceux qu'elle avoit le plus dis-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 145
distingués par ses graces la quitter
pour lui avant qu'elle eut les yeux
fermés. Il paroît qu'Essex avoit in-
vité Jaques à se faire assurer publi-
quement une succession, que, disoit-il,
Raleigh, Cobham, Cecil, & plu-
sieurs autres vouloient transférer à
l'Infante d'Espagne. Ce Prince foi-
ble, qui n'eut jamais des principes
fixes, (1) & qui dans de petites né-
go-

(1) Le portrait d'un Roi fait par un
autre Roi est un morceau assez curieux,
que j'insère celui que Henri IV fai-
soit de Jaques dans une lettre, qu'il é-
crivoit le 13 Mars 1602 au Comte de
Beaumont son Ambassadeur en Angle-
terre. „ Il a des intrigues à Rome, en
„ Espagne & partout ailleurs, de même
„ qu'il en a avec moi ; mais il ne s'at-
„ tache ni a découvert ni en secret avec
„ qui que ce soit. Il est aisément mu &
„ emporté par les moindres espérances
„ qu'excitent ceux qui sont autour de
„ lui, sans aucun égard au mérite ou à
„ la vérité ; de sorte que je prévois
„ d'avance qu'il se laissera surprendre
„ dans toutes les occasions ”.

Tome XV.

G

gociations tâchoit à tromper tous les partis, se montrant Catholique avec le Pape & le Roi d'Espagne (*m*), & de peur de perdre sa pension Protestant avec sa Cousine, desavoua le Comte par les Ambassadeurs envoyés pour le soutenir. Ils formèrent cependant au nom de leur maître des liaisons avec le Secrétaire Cecil, & celui-ci eut le bonheur sous le regne suivant de recueillir les fruits de l'imprudence d'Essex & de sa propre duplicité. Soit qu'Elisabeth l'eut pénétré, dans le tems qu'elle étoit trop foible pour s'en venger, soit qu'elle eut appris que le Comte d'Essex avoit eu dessein dans les derniers jours de
sa

(*m*) C'est ce qui paroît par des négociations, que le Lord Ogleby avoit entamées en 1595 avec le Pape & le Roi d'Espagne. Mais on reconnut la duplicité de l'Agent, & on se défia de celle du Maître. Le détail de cette intrigue, qui se trouvoit dans des lettres du Père Cecil, & de l'Ambassadeur du Roi d'Espagne, fut intercepté à Marseille; & on l'a conservé dans notre Recueil.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 147

sa vie d'implorer sa clémence, en lui envoyant la bague qu'elle lui avoit donnée & qui l'assuroit de sa grace, elle finit sa vie dans les regrets, dans les inquiétudes, & dans les larmes. (n) Le refus qu'elle fit de nourriture & de secours parut avoir avancé sa mort.

Mr. Birch finit cet intéressant recueil par quelques réflexions sur le caractère du successeur d'Elisabeth. Il nous

(n) Voici ce qu'on a tiré d'une lettre Manuscrite écrite dans ce tems par un Anglois à un Seigneur Ecoissois.

„ Notre Reine a une fluxion sur un
„ bras, qui l'incommode beaucoup.
„ Elle se laisse d'ailleurs aller au chagrin, que lui a donné la mort du
„ Comte d'Effex. Elle dort moins pendant le jour qu'elle n'avoit accoutumé, & n'a point de repos la nuit.
„ Elle se plait à se tenir dans l'obscurité, & quelquefois les larmes aux yeux à regretter Effex. ” Les détails qu'on trouve sur les derniers jours de sa vie dans les lettres de l'Ambassadeur de France, confirment ce récit.

nous apprend qu'on jugeroit moins favorablement encore de cet ennemi des affaires & des Dames, si l'on publioit les lettres du Comte de Beaumont, dont Mylord Royston fils aîné du grand Chancelier possède des copies tirées sur les originaux, qu'on conserve dans la Bibliothèque du Roi de France. Celles de Mr. de la Boderie, qui remplaça Mr. de Beaumont en Angleterre en 1605. ont été imprimées à Paris il y a cinq ans en cinq volumes *in 8°*. Les lettres de son prédécesseur ne mériteroient pas moins l'attention du public. Il est à souhaiter que notre laborieux éditeur veuille bien se charger de nous faire ce nouveau présent. Il y a peu d'hommes, à qui l'histoire d'Angleterre doive actuellement davantage, & qui soit plus en état de continuer à l'illustrer & à l'enrichir.

ARTICLE VII.

*Lettre de M. de Missy à l'Auteur
du Journal sur l'Article suivant.*

MONSIEUR

M O N S I E U R,

U Ne traduction littérale de la seule Lettre du Chevalier Newton sur les Témoins célestes , avec les notes dont il eût fallu l'accompagner , auroit pris au moins cent pages de votre Journal. En dégageant les matières , & les dérangeant un peu , j'ai gagné du terrain , j'ai réduit (si mon calcul est juste) 80 pages à moins de 40 : encore ai-je fait souvent , quoiqu'abréviateur , la fonction de paraphraste , parcequ'il me semble que l'essentiel d'un bon abrégé c'est d'abreger la peine des lecteurs. Il est difficile de tout concilier. Je voulois qu'on eût le plaisir d'entendre parler Newton lui-même , je voulois donner ce plaisir sans être long , je voulois être court sans être ni obscur ni sec ; je voulois ne rien admettre qui eût un air de superfluité , & respecter l'essentiel autrefois jusques dans ses ornemens ; je voulois représenter les imperfections même , sans copier des défauts purement accidentels , ni des fautes de copiste ou d'imprimeur ; j'aurois vou-

lu n'aider jamais à la lettre, & j'aurois pourtant bien voulu en même tems, faire passer tout - d'un - coup dans l'esprit du lecteur, une idée de mon original aussi nette & aussi claire, aussi vive & aussi pleine, que celle qui m'en demeure après l'avoir examiné (ou même approfondi) à diverses reprises. Il n'étoit pas possible de réunir tout cela dans un accord parfait : j'ai voulu essayer si quelque tempérament feroit mon affaire : & l'essai a produit un morceau que je hazarde sous le titre de *Traduction libre*. Si cela n'est pas goûté, je me tiendrai pour dit qu'il n'y faut pas venir une seconde fois. Vos lecteurs seront instruits de mes intentions, si vous le jugez à propos : & ils apprendront en même tems, si vous imprimez ma lettre, que le commencement de celle de Newton s'étant perdu, & ce défaut ayant été réparé (avec des matériaux clairement indiqués dans la suite) par 13 pages de la composition d'un Sçavant, que l'Editeur anonyme ne nomme pas, j'ai traduit ces 13 pages avec non-moins de liberté que le reste,

per-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 151
persuadé que l'Auteur est trop galant-homme pour m'en vouloir beaucoup de mal, supposé même qu'il ne m'approuve pas. Mais un article sur lequel plus d'un lecteur souhaitera certainement un mot d'avis, c'est la date des lettres. Je crois qu'elles ont été écrites en 1690, ou pas beaucoup plus tard : j'en dirai mes raisons si cela devient nécessaire : & une autre chose qu'il est peut-être plus convenable de noter des-à-présent, c'est que ces lettres ne sont point adressées à Mr. le Clerc, comme on pourroit se l'imaginer sur la foi du titre anglois, imprimé dans vos Nouvelles. S'il faut des éclaircissemens ultérieurs, on aura la bonté d'attendre. J'ai dit le plus pressé ; & quoiqu'il s'agisse de Newton, je crains de tenir trop de place dans votre Journal.

A R T I C L E VIII.

Traduction libre de la Lettre du Chevalier NEWTON sur le passage
G 4 *des*

*des trois Témoin célestes, 1 Jean,
V, 7 & 8.*

JE suis très-disposé, Monsieur, à vous rendre raison de mes doutes, & sur le passage des *Trois qui témoignent dans le Ciel*, & sur celui de *Dieu manifesté en chair*. Seulement permettez moi de réserver celui-ci pour une seconde lettre; & d'entamer sans façon la discussion de l'autre, par vos prétendues citations de S^t. Cyprien. J'ai peine à comprendre, je vous l'avoue, comment un Ecrivain du 3^e. siècle auroit pu citer des paroles qui ne se trouvent citées par qui que ce soit dans le 4^{me}. Cependant, puisqu'il s'agit d'un fait, il faut voir ce que c'est. J'ai sous les yeux les seuls morceaux de S^t. Cyprien dont vous puissiez avoir voulu parler. *Dicit Dominus, Ego & Pater unum sumus. Et iterum, de Patre & Filio & Spiritu Sancto scriptum est, Et hi tres unum sunt.* Voilà ce qu'il dit dans son traité de l'Unité de l'Eglise, p. 109. de l'édition de notre docte Pearson. *Si baptizari quis apud haereticum potuit, utique*
 &

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 153
& remissam peccatorum consequi po-
tuit... & templum Dei factus est:
quaero cujus Dei? Si Creatoris: non
potuit, qui in eum non credidit. Si
Christi: non hujus potest fieri tem-
plum, qui negat Deum Christum. Si
Spiritus sancti: cum Tres unum sint,
quomodo Spiritus sanctus placatus esse
ei potest, qui aut Patris aut Filii ini-
micus est? Voilà ce qu'il dit (p. 203
de la même édition) dans sa lettre
à Jubajanus. Mais j'admire, je vous
l'avoue, que d'habiles gens nous don-
nent de tels morceaux pour des ci-
tations incontestables de ces paroles:
in coelo, Pater, Verbum, & Spiri-
tus sanctus, & hi tres unum sunt: Et
tres sunt qui testimonium dant in ter-
ra: surtout après les avis de S^r. Au-
gustin, de S^r. Euchère & de Facun-
dus. De S^r. Augustin: livre 3. contre
Maximin, ch. 22. De S^r. Euchère:
dans ses Questions sur l'Epître mê-
me, sur le passage même dont il s'a-
git. De Facundus: dans l'ouvrage
adressé à Justinien pour la défense
du Concile de Chalcédoine, ch. 1.
p. 16 de l'Edition de Sirmond., Sane
falli te nolo in Epistola Joannis A-
G 5 postoli,

„ postoli, ubi ait, *Tres sunt testes,*
 „ *spiritus, aqua & sanguis; & tres*
 „ *unum sunt.* . . . Haec enim sacra-
 „ menta sunt, in quibus, non quid
 „ sint, sed quid ostendant, semper
 „ attenditur, quoniam signa sunt
 „ rerum. . . de quibus. . . verissime
 „ dici potest, *Tres sunt testes, &*
 „ *tres unum sunt* : ut nomine *Spiri-*
 „ *tus* significatum accipiamus DEUM
 „ PATREM — Nomine autem *San-*
 „ *guinis*, FILIUM — *Et* nomine *A-*
 „ *quae*, SPIRITUM SANCTUM. ” Tel
 est l’avis donné par S^r. Augustin : &
 notez que cela tient à ce 4^e. siècle,
 dont j’ai glissé un mot dès l’entrée.
Quidam ex hoc disputant — Plures
tamen hic ipsam, INTERPRETATIONE
MYSTICA, intelligunt Trinitatem :
 C’est l’avis donné par S^r. Eucheré
 dans le 5^e. siècle. „ Joannes. . . de
 „ Patre & Filio & Spiritu sancto sic
 „ dicit : *Tres sunt qui testimonium*
 „ *dant in terra, spiritus, aqua &*
 „ *sanguis, & hi tres unum sunt.* . .
 „ quod. . . CYPRIANUS. . . de Pa-
 „ tre, Filio & Spiritu sancto dictum
 „ intelligit. ” Voilà l’avis de Facun-
 dus dans le siècle VI. Et avant S^r.
 Cy-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 155

Cyprien lui-même, Tertullien avoit dit dans le ch. 25 du Livre contre Praxéas : *Connexus Patris in Filio & Filii in Paracletotres efficit coherentes, alterum ex altero, qui tres UNUM sunt (non UNUS) : quomodo dictum est, Ego & Pater UNUM sumus : ad substantiae unitatem, non ad numeri singularitatem.* Tertullien étoit Montaniste lorsqu'il appliquoit ainsi au Père, au Fils, & au Paraclet, le *Tres unum sunt* de St. Jean : Et je croirois volontiers que les Montanistes, accoutumés à manier fort librement les Ecritures, avoient inventé dès-lors, pour le maintien de leur Trinité, l'interprétation mystique supposée dans cette application du *Tres unum sunt* : Mais le Montanisme de Tertullien n'empêche pas que St. Cyprien ; qui l'appelloit son Maître, n'ait pu emprunter de lui cette même interprétation : Et les préjugés en faveur de ces deux grands hommes, auront fait le reste. Au moins ne vois-je pas comment sans cela, ou sans quelque chose de semblable, une interprétation si violente auroit pu devenir aussi commune que nous l'a-

vons vue parmi les Latins du tems de S^r. Eucheré; & passer même chez les Grecs, ainsi qu'il paroît par un passage de la prétendue dispute de S^r. Athanase avec Arius (*πρὸς δὲ τέτοις πᾶσι καὶ Ἰωάννης φάσκει, καὶ οἱ τρεῖς τὸ ἐν εἶναι*) & par les notes marginales de deux MSS Grecs, sur lesquels vous pouvez voir le P. Simon, dans le ch. 18 de son Histoire critique du N. T. J'ai un petit scrupule sur un de ces deux MSS, duquel il a transcrit occasionnellement le texte avec les mots *ἐν τῇ γῇ*: je soupçonne qu'ils ne font pas dans le MS: mais quoi qu'il en soit, ces Notes marginales méritent attention par plus d'un endroit: Il est aisé de concevoir que quelque Note du même genre, en passant de la marge dans le Texte, aura pu le rendre à la fin tel que nous l'avons aujourd'hui dans la plupart de nos éditions; si tant est qu'il n'ait pas été interpolé frauduleusement: Et ce qui est au-dessus de toute contestation, c'est que S^r. Jérôme, s'il est l'Auteur du fameux Prologue sur les Epîtres canoniques, est le premier que nous sachions qui ait revendiqué pour le Texte,

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 157

Texte, ce qui n'est selon moi qu'une glose. Ainsi tout dépend à-peu-près du jugement qu'il faut porter de son Prologue.

Il y reproche aux anciens Interprètes latins, d'avoir omis infidèlement le témoignage du Père, du Verbe, & du St. Esprit: il reconnoît donc, que jusques alors, la Version latine n'avoit pas eû les trois Témoins célestes. Il se plaint qu'on l'accusoit lui-même d'être un faufaire: c'est au moins un second indice d'innovation. Il allègue l'importance de la chose pour l'intérêt de la foi catholique: c'est une raison de soupçonner que son zèle, & l'espoir d'un succès facile par le zèle de ses semblables, étoient les grands mobiles de son entreprise: & il a fait d'autres choses qui pourroient fortifier le soupçon. Ne nous hâtons pourtant pas de le condamner. Mais il ne faut pas non-plus que son grand nom nous éblouisse: Et puisqu'il a été accusé par ses contemporains, la justice veut que nous écoutions les témoins qui peuvent éclaircir le fait. Ces témoins sont 1°. les anciennes ver-

G. 7 sions:.

fions: 2°. les anciens Docteurs: 3°. les anciens MSS.

Par les anciennes Versions j'entens surtout la latine, la syriaque & l'éthiopique. Ces trois-là déjà témoignent contre lui, & nous avons eû son propre aveu sur la première. J'entens après cela l'arabique de Walton, qui n'a pas non-plus les paroles contestées. J'entens l'arménienne manuscrite, dont Sandius a dit, dans l'appendix de ses interpretations paradoxes: *locum illum non legit*. J'entens même l'esclavonne de Cyrille, dont il s'agit dans ce qu'a dit Camillus (liv. 2 de *Anticristo*, ch. 2. p. 156): *Testimonium trium in coelo non est in antiquissimis Illyricorum & Ruthenorum codicibus, quorum unum exemplar a sexcentis fere annis manuscriptum, jam pridem apud illustrissimum Gabrielem Cbineum terrae Bactriae Dominum, vidi & legi: alterum manibus nostris teritur, fide & antiquitate nobile*. J'ai vu moi-même l'esclavonne imprimée à Ostrow en 1581: & je n'y ai point vu le texte litigieux. Enfin, Monsieur, dans tout ce qui peut être compris sous le nom

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 159

nom d'anciennes Versions, je ne découvre pour l'Auteur du Prologue que la Vulgate corrigée par lui-même ou sur ses avis. Voyons si les anciens Docteurs lui seront plus favorables.

Nous avons déjà vu, par la discussion des passages de St. Cyprien, ce qu'il faut penser touchant les Docteurs des trois premiers siècles: & nous avons ouï quelques-uns de ceux par lesquels on peut juger des trois siècles suivans. Mais ce qui mérite surtout notre attention, & dont je n'ai insinué qu'un mot en passant, c'est cette foule d'Ecrivains, qui depuis la naissance de l'Arianisme vers le commencement du 4^e. siècle, jusques vers la fin du 5^e. ont écrit un si grand nombre d'ouvrages plus ou moins relatifs aux controverses de la Trinité. Si des paroles que nous avons aujourd'hui continuellement à la bouche, si des paroles qui sont aujourd'hui l'abregé des controverses, ont été reconnues alors pour authentiques; n'est-il pas bien inconcevable que parmi tant d'Auteurs, & parmi ceux qui ont le plus signalé leur zèle, dans les
lon-

longues & chaudes disputes de ces tems-là; que parmi tant d'Auteurs qui ont sçu y faire venir de gré ou de force tant d'autres textes, & qui ont répété si souvent le mot de Jésus-Christ, *Moi & le Père sommes un*; il n'y en ait pas un seul (sans excepter St. Jérôme lui-même, partout ailleurs que dans son Prologue) qui ait pensé à faire valoir les paroles en question? pas un qui les ait vues dans son exemplaire, lors-même-qu'il citoit le passage dont elles font aujourd'hui la partie la plus brillante? Voilà pourtant qui est de fait. St. Augustin vous en a fourni d'avance un exemple: en voici un de St. Ambroise, dans son ouvrage *De Spiritu sancto*, livre I, ch.⁶. Il y maintient fortement l'unité des trois Personnes: vous y lisez, *Hirtres unum sunt, sicut Joannes dixit, Aqua, Sanguis & Spiritus*: & vous n'y trouvez pas la moindre trace des paroles essentielles. Que dis-je? il ramène la citation dans le ch. II. du livre 3: il la ramène plus ample: & voyez toutefois à quoi elle se réduit: *Per aquam & sanguinem venit*

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 161

venit Christus Jesus, non solum in aqua, sed in aqua & sanguine: & Spiritus testimonium dat, quoniam Spiritus est veritas. Quia tres sunt testes, Spiritus, Aqua & Sanguis, & hi tres unum sunt in Christo Jesu. Vous lirez après cela dans St. Ambroise même, s'il vous plaît, ce qu'il dit sur *Luc XXII, 10:* & au 4^e. chapitre du livre *De iis qui mysteriis initiantur*. J'ajoute pour les Auteurs Latins (si l'autorité des Papes a quelque poids) un exemple tiré de Léon le Grand, qui dans la 10^e. de ses Epîtres a cité sans la glose: *quia tres sunt qui testimonium dant, Spiritus & Aqua & Sanguis, & hi tres unum sunt*. Et quant aux Grecs, outre les livres de Didyme *De Spiritu Sancto*, & ses Enarrations sur les Epîtres canoniques; outre le Thrésor de St. Cyrille (l. 14, c. 5) & son 1^r. livre *De fide ad Reginas*, vers le milieu; je vous recommande particulièrement l'Oraison 37^e. de Grégoire de Nazianze sur le St. Esprit, à laquelle vous joindrez en passant, si vous voulez, le commentaire de Nicéas sur la 44^e.
Vous

Vous trouverez dans ces pièces un point de controverse entre les Orthodoxes & les Eusébiens, discuté de telle manière qu'il faut évidemment, que ni les uns ni les autres n'aient connu nos Témoins célestes. Je mets cette affaire avec celle des Eunomiens, contre lesquels il est bon de voir la fin du 5^e. livre de St. Basile. Les Eunomiens avoient avancé, qu'excepté le passage, *Baptisez au nom du Père & du Fils & du St. Esprit*, le St. Esprit ne se trouvoit nommé nulle part conjointement avec le Père & le Fils: il n'est point de mouvement que St. Basile ne se donne pour confondre les Eunomiens: & avec tout cela St. Basile ne leur dit pas que St. Jean a dit en trois mots, *le Père, le Verbe & l'Esprit*. Vous faut-il, en fait d'anciens Docteurs, quelque chose de plus? Voici avec un Pape que j'ai déjà cité, un Patriarche de Constantinople & un Concile: le Pape Léon premier, le Patriarche Flavien, & le Concile de Chalcédoine. Car prenez y garde: Cette Epître de Léon que j'ai déjà citée contre

vous,

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 163

vous, c'est la même qu'il avoit écrite à Flavien contre Eutyches; la même qui traduite en Grec, avoit été répandue par Flavien dans tout l'Orient; la même qui approuvée dans toute l'étendue du monde Chrétien, fut signée à Chalcédoine par le 4^e. Concile Ecuménique, en 451. Les paroles essentielles avoient disparu, dit-on, par la fraude des Ariens, dans le tems qu'ils étoient les plus forts, vers la fin du règne de Constantius. C'étoient donc de bien habiles fripons que ces Ariens? Quoi! tout d'un coup dans tout le monde ils ont fait disparaître de tous les livres ce qu'ils ont voulu? & cela sans qu'il en reste ni tache ni lacune? & si heureusement, que les paroles effacées des livres se trouvent effacées aussi de la mémoire de leurs possesseurs orthodoxes? vous verrez que c'étoient des Sorciers que ces Ariens. Mais que direz-vous du peu de mémoire de ces Ariens eux-mêmes? Constantius meurt: les voilà bientôt (dans l'Occident au moins) presque tous devenus Consubstantialistes: & parmi eux-mêmes alors,

non.

non plus que parmi les autres, pas un homme qui se souviennne des paroles effacées? Eh bien, j'y consens: elles avoient été effacées de tous les livres par les Ariens: Elles n'y étoient donc pas quand S^t. Jérôme vouloit qu'elles y fussent? Il avoit, direz-vous peut-être, quelque exemplaire grec différent de tous les autres? Mais si cela est, pourquoi se plaindre de l'infidélité des interprètes latins, & supposer contre eux l'accord des exemplaires grecs? Vous comptez toujours son affirmation pour quelque chose. Pourquoi donc les Latins eux-mêmes, & de son tems & longtems après lui, la comptent-ils pour nulle? C'est un fait, que la Revision même ou nouvelle version de S^t. Jérôme ne gagna faveur que bien lentement: & pour ce qui est de son passage des Témoins célestes, vous seriez obligé de descendre, sans en trouver quelque trace dans les Auteurs, bien plus bas encore que le Concile de Chalcédoine & tout le cinquième siècle; n'étoit que tout-à-coup en 484, & en Afrique, où nous avons déjà vu
naître

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 165

naître l'interprétation mystique des Témoins terrestres, nous découvrons un groupe d'Orthodoxes Africains qui citent les Témoins célestes contre des Vandales ignorans, dans la confession de foi présentée par Eugène Evêque de Carthage, à Hunneric Roi des Vandales: puis coup-sur-coup, dans le cours des années suivantes, les Témoins célestes cités de nouveau, contre les mêmes Adversaires, par un Vigile de Thapse & par un Fulgence. Encore est-il à noter que celui-ci ne les cite pas sans se munir assez plaisamment de l'autorité de S'. Cyprien, & de son interprétation mystique des Témoins terrestres. Quelques-uns allèguent, outre les ouvrages de ces Africains, un Livre de S'. Athanase *De unica Deitate Trinitatis*: un Livre d'Idacius Clarus, autre Ecrivain du 4.^e siècle, contre Varimadus: une Décrétale de Jean-deux dans le sixième; & même, pour le second, une Décrétale d'Hygin. Le malheur est, que le Forgeur des Décrétales a manifestement pillé Idacius Clarus; que le livre prétendu d'Idacius

ap-

appartient manifestement à Vigile de Thapfe ; & que celui de S. Athanase, qui n'est certainement pas de lui, est revendiqué par Chifflet, comme celui d'Idacius, à ce même Vigile. Ainsi ces quatre nouveaux Auteurs se réduisent à un que j'avois déjà nommé : & après lequel nous ferons, je crois, fort embarrassés d'en nommer quelque autre, si nous ne sautons tout-d'un-coup, du 6.^e siècle au 12.^e. Encore ne sera-ce que parmi les Latins : & les Latins eux-mêmes, qui plus est, m'auront fourni dans l'intervalle quelque chose contre vous. *Quia tres sunt qui testificantur, Spiritus & aqua & sanguis, & hi tres unum sunt* : c'est tout ce qu'il y a de notre passage dans un opuscule sur quelques-unes des Epîtres Canoniques, qui auroit pu vous être allégué plus haut comme une production de Clément d'Alexandrie, mais qui n'est connu que par la traduction de Cassiodore ou de quelque autre. *Tria sunt, qui testimonium præbent, & tres unum sunt, Spiritus & sanguis & aqua* : c'est ainsi que le passage est

cité

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 167

cité dans l'ouvrage qui a pour titre, *Hesychii Explanatio in Leviticum*, livre 2, ch. 8, vers le milieu. *Quoniam tres sunt qui testimonium dant in terra, spiritus, aqua & sanguis, & tres unum sunt*: c'est tout ce que vous trouverez dans le Texte du vénérable Bède. Encore ai-je tout lieu de juger par son Commentaire, que les mots *in terra* ont été fourrés dans son Texte par quelque main plus moderne: Et cela posé, Bède aura lu le passage précisément comme il a été cité encore dans la suite, par l'Auteur même des prétendues Epîtres du Pape Eusebe, dans la première de ces Epîtres. Ceci nous conduit au 9^e. siècle. Et tout ce qu'il m'est possible de vous dire après cela de la fortune que les paroles contestées ont faite dans l'Eglise latine, c'est qu'à l'issue des tems ténébreux, qui commencèrent à s'éclaircir dans le 12^e. siècle, ces paroles se trouvent comme en possession d'être citées. La Scholastique alors fait valoir ce qu'elle a reçu des mains de l'Ignorance: Et bientôt, à l'occasion de l'Abbé Joachim, qui

qui sur la foi de quelques exemplaires avoit cité à sa manière les Témoins célestes, une vingtaine d'années avant la fin du siècle XII, ils se trouvent cités dès la 15^e. du siècle XII, dans le Concile de Latran tenu sous Innocent-trois. Si le passage a eû la vogue depuis dans l'Eglise latine, cela est tout naturel. Mais que direz-vous de l'Eglise grèque, si intéressée en apparence dans ce même Concile? Vous avez vu que Nicétas, Ecrivain du 11^e. siècle, déjà cité à l'occasion de Grégoire de Nazianze, ne connoissoit pas encore les paroles contestées: Vous devez juger par le commentaire plus célèbre qu'ancien d'Ecumenius, qu'elles ne lui étoient pas plus connues qu'à Nicétus: & dans tout le tems même qui s'est écoulé du Concile jusqu'à nous, vous ne les trouverez admises par les Grecs, que depuis qu'ils les ont reçues de Venise dans des livres imprimés: ce qui est une affaire de notre siècle.

Il ne vous reste donc de ressource, que dans les MSS qui pourroient autoriser la leçon de ces imprimés:
Et

Et comme je ne prévois aucune objection considérable de votre part contre ce que j'ai dit ou insinué plus haut, des syriaques, des éthiopiens, des arabes, des arméniens, des esclavons; je suppose qu'il ne s'agit ici que des grecs & des latins. Commençons par ceux-ci: & après avoir observé d'abord que leur témoignage en votre faveur n'est point unanime, observons qu'il n'est pas même uniforme. Déjà il y en a qui n'ont les Temoins célestes qu'à la marge: & faut-il en être surpris? s'il est vrai (comme on en convient) que nous n'ayons plus, ni l'ancienne Vulgate ni la Revision de S^t. Jérôme, dans leur pureté; s'il est vrai que nous n'ayons plus que divers mélanges de l'une & de l'autre, produits insensiblement par les corrections, retranchemens, ou additions, que chacun faisoit quand il vouloit à son exemplaire de l'ancienne, suivant quelque exemplaire de la nouvelle, ou d'après quelque exemplaire de la première déjà retouché sur la seconde? Les additions en pareil cas, surtout si elles sont considérables, ne

se placent guères qu'à la marge. Mais ce n'est pas tout. Quelques exemplaires n'ont pour vous, que les mots *in terra* inférés dans le v 8; comme si l'on n'eût osé procéder que graduellement à l'intrusion du reste. Quelques-uns de ceux qui ont l'addition toute entière, suppriment dans le v 8, après *Spiritus & aqua & sanguis*, la clause qui dit *Et hi tres unum sunt*: & cela paroît être bien conforme aux vues de l'Auteur du Prologue: Mais on ne pense pas toujours à tout: & pendant que la clause disparoissoit de quelques MSS., elle est restée dans plusieurs autres. Plusieurs enfin (car je ne prétens pas recueillir ici toutes les différences) nous donnent les Témoins du ciel avec ceux de la terre dans le même ordre que nos imprimés; tandis que d'autres, comme aussi Vigile de Thapse dans son 5^e. chapitre contre Varimadus, font marcher les Témoins de la terre les premiers. Et cette différence même au-reste, ne m'étonne pas plus que les précédentes. Une scholie qui pouvoit entrer de plus d'une façon dans le

Tex-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 171

Eexte, devoit naturellement y entrer de plus d'une façon. Il faudroit aumoins après cela, que les MSS latins qui vous favorisent, méritassent la préférence par leur antiquité: & ils ne la méritent pas. Erasme en spécifie trois qu'il croyoit fort anciens: aucun des trois n'avoit le passage. Il en cite un autre qui l'avoit à la marge; mais c'étoit d'une main plus moderne. Les notes de la Bible de Zuric, publiée en 1543, témoignent qu'il n'étoit pas dans le MS le plus ancien de Zuric. Le Dr. Burnet en dernier lieu, l'a cherché en vain dans quelques autres. Le diligent *Epanorthotès* de Luc de Bruges, avoit noté longtems avant lui, que les anciens MSS ne l'avoient pas. Et si, parmi tous ceux dont Luc de Bruges lui-même a tiré ses variantes, vous n'en trouvez contre vous que cinq; vous devez compter que ceux qui restent pour vous sont modernes. Nous pouvons à-peu-près deviner l'âge des MSS de l'antiquité desquels il ne dit rien, par l'âge de ceux dont il vante l'antiquité, & dont il marque en mê-

172 JOURNAL BRITANNIQUE.
me tems la date. Son *Codex Tornacensis* (qui ne contient que le Psea-
tier) est de l'an 1105 : il appelle ce-
lui-là *vétustissime*. Son *Lobienfis* est
de l'an 1084 : il appelle celui-ci *vé-
nérable par sa vétusté*. Et le seul
autre dont la date soit marquée, c'est
le *Buslidianus* écrit en 1432. Si vous
joignez à tout cela ce que j'ai dit de
l'Abbé Joachim & du 12^e. siècle, je
crois que nous pourrons abandonner
les MSS latins, & venir à l'examen
des grecs.

Des gens qui ont été en Turquie,
m'assurent que jusqu'à ce jour, les
MSS de ce pays-là n'ont présenté à
personne les Témoins célestes : &
que les Grecs, accoutumés aujour-
d'hui à les trouver dans leurs impri-
més de Venise, pour toute réponse
aux curieux qui leur objectent leurs
MSS, disent que les Ariens ont effacé
le passage. Il n'est donc plus ques-
tion que des MSS grecs répandus
parmi nous. En sçavez-vous quel-
cun, en sçavez-vous un seul, dont
vous puissiez assurer que le passage y
est ? L'*Epanortbotès* de Luc de Bru-
ges l'avoit aumoins trouvé dans les
moder-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 173
modernes d'entre les latins : mais
il ne l'avoit trouvé dans aucun des
grecs. Lisez Luc de Bruges sur *Gen.*
VIII, 7 : & vous jugerez que les
recherches de l'Epanorthotès sont
antérieures à toutes nos éditions im-
primées. L'histoire de ces éditions
va nous mettre au fait des nouvelles
recherches qu'elles supposent , ou
qu'elles ont fait naître.

Erasme est le premier qui ait pu-
blié un Nouveau-Testament grec
imprimé. L'ouvrage parut en 1516,
au mois de Février, & les paroles
controversées n'y parurent point. La
seconde édition publiée fut celle d'Al-
dus, en Février 1518 : & elle n'a
point les paroles. Erasme en donna
une nouvelle au mois de Mars 1519 :
& les paroles ne paroissent pas en-
core dans celle-là. Gerbélius donna
la sienne en Mars 1521 : & elle ne
les a pas non-plus. Elles ne sont
pas dans celle de Céphaléus, en Juin
1524 : ni même dans celle de Coli-
nes, en Décembre 1534. Et elles
ne furent pas non-plus admises d'a-
bord dans toutes les nouvelles tra-
ductions : témoin celle de Luther

dant plusieurs années , & la latine de Zurich , publiée pour la première fois en 1543. Elles avoient pourtant déjà fait bien du bruit.

Un Anglois connu sous le nom de *Léus* avoit écrit contre Erasme en 1519. Un Espagnol connu sous le nom de *Stunica*, avoit menacé d'en faire autant , du vivant même du Cardinal Ximénès, qui l'employoit avec d'autres à Complute pour sa fameuse édition de la Bible : & le Cardinal avoit désapprouvé les menaces de *Stunica*. Le Cardinal mort , & les *Annotations* de *Léus* publiées , celles de l'Espagnol avoient suivi de près , en 1520. Le Nouveau-Testament de Complute (imprimé dès 1514 , mais réservé pour ne paroître qu'avec le reste de la Bible) se répandoit dans le public depuis 1521 : & le public voyoit dans cette édition les témoins célestes. Erasme lui même les avoit admis dans sa 3^e édition en 1522 : & les avoit admis , qui plus est , sur ce qu'en Angleterre on avoit trouvé un *Codex* où ils étoient. Mais il y a dans tout cela bien des choses à remarquer.

Erasme

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 175.

Erasme avoit d'abord publiquement protesté, dans sa réponse à Léus, que s'il omettoit les témoins célestes, c'étoit sur la foi de plus de sept MSS grecs: & que sur la foi d'un seul qui eût eû le passage, il auroit rétabli ce qui manquoit dans les autres. Ne diriez-vous pas, que c'est pour l'éprouver qu'on lui trouve à point nommé un tel MS en Angleterre? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une pièce de cette importance, qu'on a tant de fois alléguée, qu'on a tant souhaité de voir, n'est connue jusqu'à présent que par Erasme: & qu'Erasme lui-même l'avoit rendu suspecte (quoique dans un autre sens) lorsqu'il avoit dit: *Ex hoc igitur codice Britannico reposuimus quod in nostris dicebatur deesse, ne cui sit ansa calumniandi: quanquam & hunc suspicor ad Latinorum codices fuisse castigatum.* Il ne restoit donc proprement que l'autorité de l'édition de Complute: & que penser de celle-ci quand on voyoit, soit le procédé des éditeurs en commun dans leur édition même, soit le procédé de Stunica nommément dans la dispute avec Erasme?

Je n'ai trouvé dans toute l'édition de Complute, que trois exemples de notes à la marge du grec. Le premier regarde *Mattb. VI, 13*: où ayant retranché quelque chose du grec pour le mettre à l'unisson du latin, ils rendent raison de cette liberté, dans une note à la marge du grec. Le second se rapporte à *I Cor. XV, 51*: & il s'agit là d'une diversité considérable dans le grec, marquée aussi à la marge du grec. Le troisième est celui de la note à côté du texte grec dans le quel ils ont inséré les témoins célestes: Qui ne croiroit qu'ils vont nous citer des variantes grèques, & justifier cette insertion par des raisons relatives au grec? Point-du-tout. Ou ils ne la justifient en aucune manière absolument, ou ils ne la justifient que d'une manière indirecte & tacite, soit par l'authenticité sourdement supposée du latin, soit par l'autorité de S^r. Thomas produite comme un oracle qui répondroit à tout. Cela étoit peut-être bon pour l'Espagne, où S^r. Thomas pouvoit passer pour un grand Apôtre & pour un grand Grec:

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 177

Grec : mais cela ne vaut certainement rien pour nous.

Et à l'égard de Stunica , pour juger de ce qu'il devoit faire ici s'il eût eû des MSS à citer , considérez ce qu'il fait ailleurs. Dans sa note (par exemple) sur 1 Thess. II, 7 : *ita quidem legitur* , dit-il , *in græcis codicibus quos ego viderim*. Et de même sur 1 Thess. V, 23 : *in græcis exemplaribus , quotquot sunt* , ὁλόκληρον. Ainsi encore sur Phil. IV, 9 : *in omnibus græcis codicibus* , ταῦτα λογιζομεθα *bic legitur*. Ainsi sur Jaq. I, 11 : *Sciendum igitur in omnibus græcis codicibus πορείαις bic legi per eī diphthongon*. Et lors même qu'il ne peut citer que son seul *Codex Rhodiensis* , voyez comme il sçait le faire valoir , sur 2 Cor. II, 3 : sur Jaq. I, 22 : sur 2 Pier. II, 2 : & sur d'autres textes. Croiriez-vous après cela que cet homme , pour prouver l'authenticité des témoins célestes , seroit réduit à citer la Vulgate & le Prologue de S^t. Jérôme ? *Sciendum est* (ce sont-là toutes ses preuves) *boc loco Græcorum codices apertissime esse corruptos : nostros vero veritatem ip-*

sam, ut a prima origine traducti sunt, continere: quod ex prologo B. Hieronymi super Epistolas canonicas manifeste apparet. Est-ce là citer des MSS grecs?... je me reprens, c'est les citer tous: mais c'est les citer contre soi-même. Aussi Erasme l'avoit-il bien senti, & fait sentir à ses lecteurs. Carranza d'abord, Sépulveda & des Moines Espagnols ensuite, avoient défendu Stunica contre Erasme: mais pas un seul MS grec n'avoit été produit pour les témoins célestes.

Ils restoient cependant bien imprimés dans sa 3^e. édition: ils avoient même passé de là dans sa 4^e. en 1527, puis dans sa dernière en 1535, sans compter celles de divers autres: Et en 1550 ils parurent de nouveau, mieux imprimés que jamais, dans la magnifique édition de Robert Etienne, formée en gros sur celles d'Erasme, mais enrichie des variantes de seize exemplaires, tous manuscrits à l'exception du premier, qui est l'imprimé de Complute, désigné par α , comme les autres le sont par β , γ , δ , ϵ , ζ , η , θ , ι , κ , λ , μ , ν , ξ , $\omicron$, π , ρ , σ , τ , υ , ϕ , χ , ψ , ω .

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 179

16, 17, 18, 19, 20. Ces trois mots du texte controversé \ ἐν τῷ ἑξακῶ: ces trois mots, ainsi renfermés entre un obèle & une virgule, parurent dans cette édition comme les seuls du texte qui ne fussent pas dans tous les exemplaires: & en cherchant à la marge dans quels exemplaires cette petite clause étoit omise, l'on ne trouvoit contr'elle que les sept exemplaires 1, 2, 3, 4, 5, 6, & 7. Ces exemplaires même avoient donc le reste, & les autres exemplaires avoient le tout: Cela étoit triomphant.

Mais qui ne devoit voir (après toutes les disputes précédentes) que si l'obèle & la virgule renfermoient simplement les trois mots ἐν τῷ ἑξακῶ, c'étoit un pur déplacement de la virgule, laquelle ne devoit venir qu'après les mots ἐν τῷ γῆ? Et quant aux MSS d'Etienne, en examinant sur quelles parties du N. T. chacun d'eux se trouvoit cité, il étoit bien aisé de voir (ce me semble) à quoi se réduisoit le contenu de chacun, pourvu qu'on ne s'accrochât pas encore à quelque faute évidente des

imprimeurs. Les quatre MSS cottés 5, 5, 16, 18, n'avoient à ce compte que les Evangiles. Les deux cottés 6 & 7, n'avoient que les Evangiles & les Actes. Le cotté 15 n'avoit que l'Apocalypse. Celui de la cotte 11 n'avoit, avec l'Apocalypse, que quelques Epîtres de St. Paul. En voilà donc 8 qui sont nuls pour les Epîtres catholiques. Il est vrai que les 7 restans ne sont pas pour elles uniquement: ils se montrent plus ou moins à la marge des Epîtres de St. Paul, quelques-uns même à la marge des Actes & des Evangiles: mais ils n'en sont pas moins les seuls que vous puissiez compter pour les Epîtres catholiques! & ils se trouvent justement notés tous les sept comme n'ayant pas les paroles litigieuses.

Tout le monde devoit voir cela. Mais Théodore de Bèze parut, & il dit: *Legit Hieronymus: legit Erasmus in Britannico codice & in Complutensi editione: LEGIMUS & NOS in nonnullis ROBERTI nostri veteribus libris*: il osa le dire en 1556, & il osa le répéter en 1565: ce fut un coup de partie. Il parloit du même ton
dans

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 181
 dans plus d'un endroit. Sur *Act. xiiij.*
 33, où nous lisons ἐν τῷ ψαλμῷ τῷ
 δευτέρῳ, la marge d'Etienne n'indi-
 qua aucune variante : cela suffisoit à
 Bèze, pour dire, *Ita scriptum in-*
venimus in omnibus vetustis codicibus.
 Sur *Jaq. I, 22*, sans autre fonde-
 ment que le silence d'Etienne, Bèze
 disoit du mot μόνον, *Ego in omnibus*
nostris vetustis libris inveni. Sur *1 Jean,*
IV, 3, sans autre fondement encore
 il disoit : *Sic legitur in omnibus grae-*
cis exemplaribus, quae quidem inspi-
cere licuit. Tout cela étoit digne
 du *Legimus & nos in nonnullis* appli-
 qué aux témoins célestes, & l'on ne
 sentit pas que tout cela déceloit (per-
 mettez moi de le dire) ou peu de
 prudence ou peu de pudeur. La seule
 Préface d'Etienne auroit dû faire
 concevoir, que les MSS en question
 n'étoient pas des choses que Bèze
 pût avoir dans son cabinet à Lausan-
 ne ou à Genève. Ses inconsistences
 du moins auroient dû ouvrir les yeux
 à tout le monde. Si l'on avoit re-
 cours à la Préface de sa première é-
 dition, ou à la dédicace des trois sui-
 vantes, sa vanterie se réduisoit à di-

re, qu'il avoit eû d'Etienne un exemplaire collationné *cum viginti quinque plus minus manu scriptis codicibus, & omnibus pene impressis*. Si l'on en croyoit l'avis au lecteur de la 3^e. édition, faite en 1582, ou celui de la 4^e. en 1589, il avoit collationné le N. T. avec les variantes de *dix-sept* exemplaires cités par R. Etienne, & ne spécifioit en outre que *deux* MSS : l'un pour les Evangiles & les Actes, l'autre pour les Epîtres de St. Paul. Si l'on venoit à la 5^e. & dernière édition, faite en 1598, il ne disoit plus mot des *vingt-cinq* : & au lieu des *dix-sept* avec *deux* autres, c'étoit en bloc *dix-neuf*. Si, pour tirer la vérité de toute cette confusion, l'on cherchoit dans les notes combien de MSS il avoit actuellement cité, l'on en trouvoit en somme 17. Et si, pour la note même sur les témoins célestes, on vouloit conférer les éditions, le *Legimus & nos* lui-même s'en alloit en fumée. La note étoit refondue. On ne la trouvoit plus, depuis la 3^e. édition, que dans cet état : *Legit Hieronymus, legit Erasmus in Britannico codice, & extat*.

*Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 183.
tat in Complutensi editione, & in
nonnullis R. Stephani libris.*

La fameuse édition d'Anvers, publiée entre la seconde & la 3^e. de Bèze, avoit dû faire attendre (parmi tant d'autres nouvelles richesses) quelque nouvelle autorité, qui mettroit Bèze en droit de ne pas baisser de ton. L'événement mit en droit de juger, que ni l'Espagne, ni les Pays-bas, ni la France, ni l'Italie, n'avoient été capables de fournir la moindre nouveauté de ce genre: tellement que jusques à Beze & au commencement de notre siècle, si vous ne comptez toujours pour quelque chose le témoignage nul de Beze ou d'Etienne, toutes les autorités se réduisent à l'imprimé de Complute & au *Codex Britannicus*: lesquels encore ne vous offrent le passage qu'avec des variantes qui lui donnent tout l'air d'une pure traduction du Latin, faite d'une façon pour la Bible de Complute, & d'une autre façon pour le prétendu *Codex*.

Depuis Bèze, l'on a beaucoup parlé de 16 MSS grecs trouvés en Espagne, collationés par le Marquis de

de Velès, & fort favorables à la Vulgate. Je ne vois pourtant pas que le passage y ait rien gagné. On a beaucoup parlé encore de 22 MSS grecs trouvés à Rome, que Caryophilus avoit collationnés par ordre d'Urbain VIII, & parmi lesquels il y en avoit 8 pour les Épîtres Catholiques. Mais Caryophilus lui même les marque tous 8 comme n'ayant pas le passage. Vous savez par la Bible de Walton, que le passage n'est en Angleterre, ni dans le MS d'Alexandrie, ni dans les 4 d'Oxford dont il a publié les variantes. Vous pouvez avoir observé que les 3 Pétaviens, ajoutés à ceux-là dans l'édition de Fell en 1675, n'ont pas non plus le passage. Le P. Simon vous apprendra, dans le chapitre déjà cité, qu'il a cherché le passage inutilement dans plus de 12 MSS. Et j'apprends qu'outre ceux d'Oxford que j'ai indiqués, on en a collationné depuis peu 4 ou 5 (pour une nouvelle édition qui se prépare) sans y trouver le passage. En un mot, si vous exceptez ce Phénix qui apparut autrefois à quelcun quelque part en Angle-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 185
g'eterre, & qui est devenu invisible depuis : si vous exceptez, dis-je, le *Codex Britannicus*, qui n'est à mes yeux, ou qu'une chimère, ou qu'une trouvaille de quelque nouvel Annus de Viterbe : il ne vous reste pas même l'apparence d'un MS grec en votre faveur.

Et quant à ceux qui pourroient se découvrir dans la suite, vous devez au moins leur appliquer provisionnellement le soupçon d'Erasme au sujet de son *Britannicus*, & l'avis qu'il donne à ses lecteurs dans sa dernière édition : *Hic obiter illud incidit admonendum : esse Graecorum quosdam N. T. codices ad latina exemplaria emendatos. Id factum est in fœdere Graecorum cum Romana Ecclesia : quod foedus testatur Bulla quae dicitur aurea. Visum est enim & hoc ad firmandam concordiam pertinere. Et nos olim in bujusmodi codicem incidimus ; & talis adhuc dicitur adseruari in Bibliotheca Pontificia.* Vous n'ignorez pas combien les Croisades mêlèrent les Latins avec les Grecs : vous sçavez que les Latins furent Patriarches de Jérusalem & d'Antioche :

vous

vous savez que les Latins furent maîtres de Constantinople depuis 1204 jusques à plus de 50 ans au-delà, & que le Concile de Latran se tint dans cet intervalle. Tout cela pourroit avoir occasionné l'introduction des témoins célestes dans quelques livres grecs. Le Marquis de Vélès avoit bien trouvé dans quelcun des siens au ch. 9. de l'Apocalypse, ψ. 11, ce qui n'est certainement qu'une glose de la Vulgate traduite en Grec: ῥωμαῖσι ἔχων ὄνομα Ἐξτέρμινανς. Et d'où lui venoit (ch. 18, ψ. 17) la leçon grèque λίμνην, si ce n'est de la fausse leçon latine *lacum* pour *locum*? D'où σάλπιγξ pour *turbæ* (ch. 19, vs. 6) si ce n'est de la fausse leçon *tubæ*? D'où γωνίας pour *angelos* (ch. 21, vs. 12) que de la fausse leçon *angulos*? D'où ἐν τῇ πει pour *in fine*, (1 Pier. iij, 8) que de la fausse leçon *in fide*? D'où ἔκρυπτον pour *latuerunt* (Héb. xij, 2) que de la fausse leçon *placuerunt*? Le Jésuite Mariana, le premier qui ait fait connoître les leçons Velésiennes, a reconnu lui-même qu'elles ne pouvoient être citées qu'avec beaucoup de précaution.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 187

Je finis, Monsieur, par une remarque d'un autre genre sur la glose des témoins célestes. A qui, je vous prie, s'adresse leur triple témoignage dans le Ciel? Ce n'est certainement pas aux hommes. Mettons toutefois qu'il soit pour eux. Qu'ajoutera-t-il au triple témoignage rendu sur la terre? Le même Esprit témoignera sur la terre & dans le ciel. Si le même Esprit nous rend témoignage des deux côtés, en quoi consistera la différence de ses deux témoignages? Ou si celui du Ciel n'est pas adressé aux hommes, à qui donc l'est-il, & à raison de quoi? Tout cela me paroît au moins fort embarrassé: & il me semble au contraire que tout va fort bien, si nous nous en tenons à la leçon constante de tous les MSS.

„ *Qui est-ce qui est victorieux du monde,*
„ *de, sinon celui qui croit que Jésus*
„ *est le Fils de Dieu? ce fils dont il*
„ *est écrit, Tu es mon fils, je t'ai*
„ *aujourd'hui engendré. Il est celui*
„ *qui après la longue attente des*
„ *Juifs est venu; premièrement*
„ *avec un corps mortel par un bap-*
„ *tême d'Eau, et ensuite par l'es-*
fu-

188 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ fusion de son Sang , étant aussi bien
 „ le Fils de Dieu par sa résurrection
 „ d'entre les morts (Act xiiij , 33.)
 „ que par sa naissance surnaturelle de
 „ la vierge (Luc , I , 35) : *Et c'est*
 „ *l'Esprit* de plus , *qui* conjointe-
 „ ment avec l'Eau & le Sang rend
 „ *témoignage* de la vérité de son avè-
 „ nement ; *parceque l'Esprit est vé-*
 „ *rité* , & par cela même un témoin
 „ compétent & irréprochable. CAR
 „ IL Y EN A TROIS QUI RENDENT TE-
 „ MOIGNAGE de son avènement : L'Es-
 „ PRIT qu'il avoit promis d'envoyer,
 „ & qui a depuis été répandu sur
 „ nous en forme de langues divisées
 „ & en divers dons : ET L'EAU du
 „ baptême , où Dieu a témoigné en
 „ disant , Celui-ci est mon fils bien
 „ aimé : ET LE SANG qu'il a versé ,
 „ accompagné de sa résurrection , par
 „ où il est devenu le plus fidelle
 „ martyr ou témoin de cette vérité.
 „ ET CES TROIS , l'Esprit , le Baptê-
 „ me , & la Passion de J. Christ ,
 „ s'ACCORDENT EN témoignant UN seul
 „ & même point (sçavoir que le
 „ Fils de Dieu est venu) : & par con-
 „ séquent leur témoignage est fort :
 „ car

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 1^{er}

„ car la loi n'exige pas plus de deux
„ témoins qui s'accordent, & ici
„ nous en avons trois. Or *si nous*
„ *recevons le témoignage des hommes,*
„ *le triple témoignage de Dieu est plus*
„ *grand,* plus digne d'être reçu, le-
„ quel il a rendu à son Fils, en le
„ déclarant tel à son baptême, en
„ le ressuscitant des morts, & en
„ versant sur nous son Esprit.”.

Je sçai bien que ce n'est pas à nous
à déterminer ce qui est ou n'est pas
du Texte sacré, quand une leçon
qui nous plaît moins qu'une autre,
se trouve à cela près incontestable.
Mais quand les autorités partagées
me laissent la liberté du choix, je
vous avoue que j'aime à choisir ce
qui me paroît intelligible. J'aban-
donne aux têtes chaudes & supersti-
tieuses, toujours amoureuses de my-
stères, la satisfaction d'aimer le plus
ce qu'on entend le moins. Ces Mes-
sieurs continueront à traiter l'Apôtre
cavalièrement, & je le respecterai de
mon côté, au point de croire qu'il
n'a rien écrit qui ne fût de bon-sens.
Cela sera bien aussi pardonnable que
d'avoir annoncé un *Codex Britannicus,*
&

& puis l'avoir égaré comme un vieux almanac, lorsqu'il eût fallu le produire pour confondre Erasme & dissiper ses soupçons. Croyez-vous en bonne-foi, que les gens qui pensent, puissent être amusés plus longtemps de la sorte? En deux mots, Monsieur: ou l'on exposera aux yeux & à l'examen du Public, des MSS grecs & des MSS dont l'autorité soit respectable; ou l'on me permettra de croire que la vérité est, non - pas que St. Jérôme ait corrigé l'ancienne version latine par les exemplaires grecs, mais que des Latins ont corrigé, & le latin & le grec, par la seule autorité de St. Jérôme.

ARTICLE IX.

A Treatise on the BATH WATERS: wherein are discovered the several principles of wick they are composed, the cause of their heat, and the manner of their production; by RICE CHARLETON

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 191.

LETON of Bath: M. B. F. R. S.

C'est-à-dire

*Traité sur les EAUX DE BATH, où
l'on découvre leurs divers princi-
pes, la cause de leur chaleur &
la manière de leur production; par
Mr. CHARLETON, Médecin de
Bath, & Membre de la Société
Royale de Londres. A Bath, chez
T. Boddeley &c. 1754. In 8.
pag. 74. avec une planche en
taille douce; prix de 18 sous.*

SI jamais l'on a lieu d'être en gar-
de contre les promesses des Au-
teurs, c'est lorsqu'il s'agit de choses
aussi obscures que celles dont Mr.
Charleton annonce la découverte. Ce
qui se passe dans le sein de la terre
offre des mystères, auxquels l'art hu-
main n'a jusqu'ici pu atteindre. On
n'est guère plus avancé sur ce qui pro-
duit la chaleur. Il ne faut s'atten-
dre sur l'un & sur l'autre sujet qu'à
des soupçons & qu'à des doutes. No-
tre

tre Auteur ne nous donne à cet égard rien de nouveau ; mais aussi ce n'est là que son moindre objet. Il écarte avec soin ce qui est peu connu , propose avec réserve les conjectures des autres & ses propres essais , & pour tout dire se montre modeste partout ailleurs que dans son titre.

La tâche seule d'analyser des eaux minerales n'est point sans difficultés. Quelques-uns de leurs principes nous échappent par leur subtilité. D'autres s'y trouvent en trop petite quantité pour être recueillis. Ceux-ci n'ont qu'un rapport éloigné avec les substances que nous connoissons ; ceux-là ne se présentent qu'envelopés & confondus. Les moyens qu'on emploie pour séparer ces différentes parties les altèrent , & quelquefois le desir de rendre raison des propriétés de certaines eaux ou de multiplier leurs usages y fait trouver ce que la Nature n'y a point mis.

Mr. Charleton paroît avoir connu ces diverses difficultés , & s'il ne les a pas toutes également surmontées , il a du moins montré la route qu'il faut suivre & les obstacles qu'on y rencontre. Il

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 193

Il seroit sans doute à souhaiter qu'on pût, en fouillant dans la terre, suivre les sources minerales dans les divers lits qu'elles traversent. Si cette recherche n'est point impraticable pour les eaux de Bath, elle n'a du moins jusqu'ici point été faite. Mr. Charleton y supplée en quelque façon dans son premier chapitre, en indiquant quelles sont les matières que le courant des eaux entraîne avec elles. Il y a trouvé un sable particulier, de couleur grise, qui offre à la vue de petits cristaux mêlés de particules noires & luisantes & d'une craie blanche. Les expériences chimiques découvrent dans ce sable un alkali, du fer & du soufre. On trouve aussi une boue onctueuse, qui donne par la distillation une vapeur acide & suffocante. L'espèce de mousse, qui croit & flotte sur cette eau (a) ne leur est point particulière; elle croit également dans les endroits marécageux.

(a) *Conferva gelatinosa, omnium tennerrima & minima, aquarum limo innascens. Ray Synops.*

194 JOURNAL BRITANNIQUE.
récageux & dans divers fossés autour
de Londres.

Notre Auteur s'attache dans le II.
Chapitre au principe martial des Eaux
de Bath. Non content d'en avoir
constaté l'existence par l'épreuve des
noix de galles, du bois de campêche,
du thé &c. il a voulu à la manière
de Mr. Monro (*b*) en découvrir la
quantité. Il a comparé l'effet d'une
teinture de noix de galles sur nos
eaux!, avec celui que cette même
teinture avoit sur des solutions de sel
de mars. Ce sel contient un peu plus
du tiers de métal, & par le nombre
de grains qu'exige une quantité d'eau
commune pour recevoir de la tein-
ture des galles la couleur que prend
la même quantité des Eaux minéra-
les, on juge combien il entre de fer
dans les dernières. Mr. Charleton
s'est assuré de cette manière que l'eau
du bain du Roi contient par pinte la
 $\frac{1}{70}$ partie d'un grain de ce métal, &
qu'il y en a la moitié moins dans l'eau
des

(*b*) Voyez les Essais de Médecine
d'Edimbourg.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 195
des autres bains. Une proportion si peu considérable donne lieu à notre observateur de soupçonner que puisque la Nature paroît si peu prodigue du principe métallique dans les compositions qu'elle destine à l'usage des hommes, son efficace cépend moins de sa quantité que les Médecins ne paroissent le croire. J'aimerois mieux dire, comme l'Auteur même l'avoit fait, que la vertu des eaux de Bath ne dépend absolument ni du fer ni de quelque ingrédient particulier que ce soit, mais de la combinaison de plusieurs principes & peut-être de la préparation particulière & inimitable du mixte.

On dit communément que les eaux chalybées sont imprégnées d'un Mars volatil. Cette expression est du moins inexacte, puisque par les expériences de Mr. Charleton, il ne s'élève rien par l'exhalaison ou l'évaporation de nos eaux, qui donne les moindres signes de fer. Elles perdent cependant dans peu leur faculté de se teindre par le mélange des noix de galles; mais c'est que l'air y pénètre, & que par l'agitation intérieure qu'il

produit il décompose les parties qui tenoient le métal suspendu. Lorsqu'on a soin de fermer exactement le passage à ce fluide impétueux & élastique, ou que par le mélange de quelque acide on subtilise de plus en plus le métal, il ne se dégage pas de son véhicule. Enfin après que l'eau minérale a perdu pendant quelque tems sa propriété de se teindre, elle la recouvre par la fermentation (c); preuve certaine que le fer ne s'étoit point envolé.

En plongeant le thermomètre de Fahrenheit dans les divers Bains on trouve qu'il monte depuis le 98 degré jusqu'au 103. Les eaux qu'on pompe directement des sources font élever le thermomètre au 116 degré. On a eu tort de croire qu'elles perdent plus vite leur chaleur que des eaux naturelles échauffées au même point. Mais de même que toutes les autres eaux minérales, elles deviennent

(c) Mr. Home a fait la même observation dans son Analyse des Eaux de Dunse. Voyez l'extrait de ce livre dans ce Journal.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 197
nent plus pesantes lorsqu'elles sont
gardées. Mr. Charleton finit ce chapitre
en regrettant qu'on n'ait point à
Bath des bains de vapeurs, qu'il
croit avec raison plus efficaces que
la douche.

L'existence d'un principe sulphu-
reux dans les eaux de Bath est plus
douteuse & plus contestée. Notre
Auteur s'efforce de terminer cette
controverse dans son 3. chapitre.
C'est en vain qu'on chercheroit dans
ces eaux un soufre pareil au nôtre;
des épreuves chymiques en montrent
la disparité. Ni la flamme bleuâtre,
ni la vapeur acide & suffocante ne
se trouve dans aucun des principes
qu'on pourroit croire sulphureux.
Mais l'esprit de vin tire du résidu
mêlé avec une petite portion de sel
alkali, & ouvert par le feu, une
teinture dorée, agréable au nez &
piquante à la bouche. Cette teintu-
re imitée de Boerhaave (*d*) indique
une

(*d*) CHEM: Tom. II. Proc. 154.

une matière onctueuse. On la sépare des eaux en les faisant graduellement évaporer. C'est un baume subtil & huileux, d'un brun foncé, d'un gout fort, & d'une odeur aromatique. Si l'on refuse à ce principe le nom de soufre, on pourra le regarder comme une de ses parties constituentes, ou l'appeller, suivant l'expression de Homberg, *le vrai soufre du soufre commun* (e).

Il est moins difficile de séparer de nos Eaux les parties salines terrestres & aériennes. L'Auteur expose dans le IV chapitre la manière dont il s'y est pris pour reconnoître la nature des sels qui s'y trouvent. D'abord en voyant l'eau de Bath teindre en verd le syrop de violette & donner un précipité jaune par le moyen d'une solution d'argent vif, on y reconnoît un alkali; mais ce principe est ou peu considerable ou peu actif, puisque les acides n'excitent aucune effervescence. Il ne s'en fait point
non

(e) *Mem: de l'Ac: des Sc: de 1703.*
p. 38.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 199.
non plus par le moyen des alkalis,
ce qui prouve qu'il ne s'y trouve au-
cun acide développé. Enfin la solu-
tion de l'argent dans de l'eau forte
produit cette opacité laiteuse, à la-
quelle on reconnoit le sel marin. On
tire ce sel par une évaporation suffi-
sante; mais parmi les cristaux cubi-
ques il s'en trouve de prismatiques à
quatre faces, que notre Auteur ap-
pelle après Lister & quelques autres
Chymistes le *Nitre calcaire*. La plan-
che en taille douce représente au na-
turel ces deux sels. La proportion
du dernier au premier est de 2 à 5,
& dans une bouteille à vin qui con-
tient 56 pouces cubiques de l'eau la
plus forte il y a un peu moins de six
grains de sel neutre, & un peu plus
de quatorze de celui de mer. Ni
l'un ni l'autre de ces sels n'a le ca-
ractère des alkalis; ce qui rend
notre eau alkaline c'est une terre
blanche & insipide, qui bouillonne
avec les acides, & teint en verd le
syrop de violette. Sa quantité est à
celle des sels dans la proportion de
7 à 10. Enfin en appliquant suivant
la méthode de Mr. Hales une cha-
leur

leur de 160 degrés à un flacon de Florence rempli de l'eau de Bath on fait sortir une bulle d'air d'environ $\frac{5}{8}$ d'un pouce de diamètre. L'eau commune donne par le même moyen un pouce entier, & celle de Pyrmont deux fois autant.

„ Le meilleur moyen d'expliquer
 „ la nature, s'il pouvoit être em-
 „ ployé souvent, ce seroit de la
 „ contrefaire, & d'en donner pour
 „ ainsi dire des représentations, en
 „ faisant produire les mêmes effets
 „ à des causes que l'on connoitroit,
 „ & que l'on auroit mises en action.
 „ Alors on ne devineroit plus, on
 „ verroit de ses yeux, & l'on seroit
 „ sûr que les phénomènes naturels
 „ auroient les mêmes causes que les
 „ artificiels, ou du moins des cau-
 „ ses bien approchantes (*f*).” Cette
 vérité si bien exprimée par Mr. de
 Fontenelle & non par Mr. Lemery
 à qui notre Auteur l'attribue, a en-
 gagé ce dernier à tenter par un mê-
 lange

(*f*) Hist: de l'Ac: des Sc: de 1700.
 p. 51.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 201

lange artificiel de divers ingrediens de produire une eau pareille à celle de Bath. Après avoir fait l'analyse de cette eau dans les quatre premiers chapitres, il en imite ainsi la composition dans le dernier. Il mêle pour cet effet des quantités égales de soufre & de limaille de fer, & après y avoir ajouté quatre fois leur poids de pierre pulvérisée, il détrempe le tout dans de l'eau, & en fait une pâte. Elle s'échauffa prodigieusement au bout de seize heures, elle brisa un vase de fayence, & un thermomètre de Fahrenheit dont l'échelle montoit au 393 degré y ayant été enfoncé, le mercure s'éleva avec impétuosité jusqu'au haut & fit éclater la boule. L'eau qu'on verse sur cette composition acquiert un degré de chaleur fort supérieur à celui des bains. Elle se couvre d'un peu d'écume, & dépose un ocre pareil à celui dont les bains de Bath sont incrustés. Cette eau est claire & transparente, & son goût est agréable quoique ferrugineux. Elle teint en pourpre l'infusion des galles, en vert le syrop de violette, en jaune oran-

gé la solution du vif argent dans l'eau forte. L'huile de tartre la rend laiteuse , & quelques gouttes de la solution d'argent y produisent une précipitation. Les acides n'y font aucune altération ; ce qui reste après l'opération ne donne point de flamme sur un fer rouge , mais l'esprit de vin en tire une teinture ambrée. On en sépare aussi par la cristallisation les deux sels que j'ai indiqués.

Tous ces caractères qui sont communs à l'eau artificielle & à celle de Bath , montrent que leur composition est la même. La seule différence , que Mr. Charleton y ait remarquée c'est que la première paroît contenir un peu plus de fer & un peu moins d'alkali. Il seroit sans doute aisé , en variant les proportions des ingrédients , de rendre la conformité plus parfaite.

Mais comment les trois corps que j'ai nommés donnent-ils les divers principes des eaux de Bath ? Il ne faut , pour le comprendre , que se rappeler de quoi ces corps sont composés , & les rapports qui se trouvent entre les parties qui les constituent.

Le

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 203

Le fer, qui attire puissamment les acides, détache celui du soufre & s'unit avec lui. De là le vitriol ou le principe martial de nos eaux. Des trois principes du soufre il ne reste plus que la base alkaline & la partie bitumineuse. La première permet à l'eau de se charger de la dernière, & voilà ce principe sulphureux, cette gomme, qui *tirée du soufre commun a une odeur grate & balsamique* (g). L'alkali est fourni soit par le sable soit par la craye ; & c'est peut-être cette dernière qui manque au mélange artificiel. Le sel de mer est si universellement contenu dans tous les corps terrestres, qu'il ne faut pas être surpris de le rencontrer & dans l'eau naturelle & dans l'eau artificielle. Pour ce qui est du sel neutre ou calcaire, composé d'un acide vitriolique & d'une terre alkaline, notre Auteur pense qu'il ne se trouve originairement pas plus dans l'eau de Bath
que

(g) *Mem: de l'Ac: de 1703. p. 39.*

que dans celle qu'il a composée pour l'imiter. C'est l'évaporation qui le produit dans l'une & dans l'autre. Le fer obligé de se séparer de l'acide qui le soutenoit tombe & se précipite. La terre alkaline se saisit alors de cet acide, & forme notre sel neutre. Enfin la chaleur des eaux minérales naît selon Mr. Charleton du feu élémentaire, qui réside dans tous les corps, qui se montre principalement dans le soufre, & qui n'a besoin que de quelques circonstances pour paroître & pour se développer.

Mr. Charleton finit son Essai par des excuses modestes sur les défauts qui pourroient s'y trouver. S'il y a quelque chose à reprendre, ce n'est point dans les expériences, qui paroissent avoir été bien choisies & heureusement exécutées. Peut-être auroit-on pu se passer de quelques raisonnemens dans lesquels il entre toujours beaucoup d'arbitraire. On doit pardonner à l'Auteur quelques détails, que ceux de qui son livre sera lu ne sauroient ignorer ou ne se soucient pas d'apprendre. Sans doute
il.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 205.

il s'est moins proposé de les instruire que de leur faire connoître ce qu'il a lu & ce qu'il fait.

Comme il est établi à Bath, il étoit naturel qu'il choisît un tel thème. Mais ne craint-il pas d'avoir par son livre enseigné à trouver Bath par-tout? Un peu de fer & de soufre, du sable & de la craye, de l'eau versée sur le mélange, est-ce à peine d'entreprendre un long voyage pour ne se procurer que cela? Je me trompe; ce que cherchent à Bath la plûpart de ceux qui s'y rendent est toute autre chose que de l'eau. Les ris & les jeux badins, la liberté, le desir, l'imagination du plaisir plus piquante que le plaisir même, attireront constamment des bandes nombreuses vers ces sources salutaires, qui font oublier les chagrins, qui interrompent les travaux, & qui affoiblissent les peines. Que si quelque censeur disoit encore que tout cela peut se trouver ailleurs, je répondrois qu'il en est des sources de la joie de même que de celles de la santé, *tout consiste dans le mélange*, & peut-être, mais je ne dis ceci que tout bas, *dans l'opinion.*

ARTICLE X.

Cases in Surgery , with remarks :
to which is added , an account
of the preparation and effects
of the Agaric of the Oak in
stopping of bleedings , after so-
me of the most capital opera-
tions. By JOSEPH WARNER,
F. R. S. and Surgeon to GUY'S
Hospital.

C'est-à-dire

*Cas de Chirurgie accompagnés de re-
marques , avec un détail de la pré-
paration & des effets de l'agaric
pour arrêter les hémorragies après
quelques unes des principales opé-
rations , par Mr. WARNER Mem-
bre de la Société Royale & Chi-
rurgien de l'hôpital de GUY. A
Londres chez Tonson & Dra-
per 1754. In 8. pag. 167. prix
de 2. sh. Deux.*

DEux choses sont nécessaires pour rendre utiles les observations, qu'on communique au public ; la première & la plus indispensable est l'exactitude & la fidélité ; la seconde est la sagacité, qui fait & choisir des objets dignes de remarque, & en déduire des conclusions instructives.

Ni l'une ni l'autre de ces qualités ne manque à Mr. Warner. Il décrit sans rien déguiser ce qu'il a vu, & parmi les cas nombreux que sa pratique eut pu lui fournir, il s'arrête à ceux qui renferment quelque chose de nouveau, & qui lui donnent lieu d'étendre les bornes de l'art.

Les trois premiers lui fournissent l'occasion de limiter un précepte trop général sur l'usage du trépan. Les maîtres de l'art défendent de s'en servir ni sur les futures ni sur l'os occipital. Ils craignent d'endommager les sinus, & respectent les adhérences de la dure mère. Mais notre Chirurgien s'étant vu obligé par les circonstances de l'enfoncement des parties du crane de trépaner sur la future sagitale, & sur la lambdoïde, &
ayant

ayant vu, dans l'os occipital du cadavre d'un criminel exécuté, un trou de trépan bouché & cicatrisé, se croit fondé à n'exclure de cette opération que les angles inférieurs des os parietaux, & les sinus frontaux. Les Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris contiennent des observations du même genre. Elles prouvent qu'on peut & qu'on doit dans de certaines circonstances trépaner sur les futures, (a), & même sur les sinus sourciliers (b).

La quatrième observation présente le cas rare d'une cataracte couchée quatre fois de suite à peu de jours de distance. L'adhérence du Cristallin avec l'Iris avoit empêché qu'il ne demeurât abaissé. Mr. Warner croit que dans ce cas l'opération de l'extraction auroit été inefficace, parce que l'œil auroit perdu toute l'humeur vitrée, avant que le Cristallin eût pu être détaché. Il place à cette occasion les extraits des Mémoires, qui ont été présentés à l'Académie de Chi-

(a) *Acad. de Chirurg. Tom. I. p. 253.*

(b) *Ibid. p. 332.*

Chirurgie sur cette méthode. Il ne peut s'empêcher de soupçonner que Mr. Daviel a un peu exagéré ses succès, & croit avec les Chirurgiens François qui ont fait de concert les deux opérations, que l'une & l'autre peuvent convenir suivant la différence des cas, & que leurs avantages sont à-peu-près égaux. Il décrit avec précision la manière dont il s'y prend pour opérer suivant la nouvelle méthode. Il ne se sert que d'un seul instrument, avec lequel il fend transversalement la cornée à sa partie inférieure, & qu'il porte ensuite vers la capsule du cristallin pour le faire sortir de son chaton. Cet organe ne manque guère de tomber immédiatement, sans être précédé ni suivi d'une quantité considérable de l'humeur vitrée. C'est à prévenir l'effusion de cette humeur que Mr. Warners'attache, en recommandant à l'assistant de ne point presser sur la partie supérieure du globe. Au reste pourvu que le dedans de l'œil ne soit pas entièrement vidé, ce qui sort de l'humeur vitrée ne manque pas de se réparer, soit par un nouvel abord
de

de la même liqueur soit par quelque portion de l'humeur aqueuse qui la remplace.

Deux tumeurs extirpées l'une du dedans de l'orbite de l'œil, l'autre du palais, deux loupes enlevées l'une au devant de la gorge l'autre au derrière du cou, ont fourni les quatre observations suivantes. Chacune d'elles est suivie de quelque réflexion utile. L'usage avantageux que notre Opérateur a fait du cautère actuel ou du feu pour arrêter une hémorragie, où la ligature ne pouvoit être employée, l'engage à avertir ses confrères, que malgré la préférence justement due au dernier de ces moyens, le premier ne doit point être négligé dans de certains cas, où il est seul praticable.

Un vice singulier de l'œsophage, qui s'étant épaissi par degrés boucha peu-à-peu le passage des alimens & fit périr de faim le malade, fournit le sujet de la IX observation. Mr. Warner n'a vu dans aucun Auteur la description de ce cas, qu'il croit assez commun & malheureusement incurable. J'ai cependant trouvé dans
Ruyfch.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 211

Ruyfch la description d'un accident de ce genre, qui fut heureusement guéri par la falivation (c).

Les petites excrescences ou marques, qu'on trouve sur le corps des enfans, & qu'on attribue à quelque envie de leur mère, appartiennent souvent à la classe des tumeurs encystées. Elles grossissent peu à peu, & deviennent aussi incommodes que desagréables. Le plus court est de les extirper, lorsqu'elles sont encore petites, & c'est l'exemple de l'amputation d'une tumeur pareille au front d'un enfant d'un an que notre Auteur nous donne dans sa X. observation.

Mais s'il y a peu de risque à toucher à ces sortes de tumeurs, la mort est la suite certaine de l'ouverture de celles qu'on trouve quelquefois le long de l'Epine, & vers l'Os Sacrum. Elles naissent d'ordinaire de la moelle même du cerveau, & la division des vertèbres qui les fait naître leur a valu le nom de *Spina bifida*. Elles
sont

(c) *Advers. Anat. Dec. I. Obs. 10.*

font remplies d'une liqueur sereuse & rougeatre , & d'ordinaire accompagnées de paralysie. Mr. Warner avoit vu plusieurs de ces tumeurs & quelques unes même dans des sujets, qui avoient passé de beaucoup le terme de quinze mois que Ruysch assigne à la vie des enfans, qui portent en naissant cette facheuse conformation. Mais il y a quatre ans qu'on lui présenta un enfant de deux ans, qui avoit au derrière de la tête une tumeur de la grosseur d'un oeuf d'oye. Elle étoit remplie d'une sérosité limpide; la plus grande partie de l'os occipital manquoit, & l'enfant ne laissoit pas de paroître sain & robuste. Le conseil de notre Chirurgien fut celui de la prudence, ce fut de garantir cette excrescence contre les insultes des corps étrangers. Les parens ne s'en contentèrent pas; ils s'adressèrent à un autre Chirurgien, qui fit l'extirpation. Elle eut le succès que Tulpius a prédit (d); l'enfant mourut deux jours après.

Des

(d) *Observ. Med.* L. III. C. 29.

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 213

Des six observations suivantes les trois premières présentent des cas d'aneurisme, & les trois dernières des ganglions heureusement extirpés. Les XVIII XIX. & XX. roulent sur l'opération de l'empîème. L'une de ces observations avoit été lue à la Société Royale (e). Elles tendent à prouver, que cette opération trop rarement pratiquée ou faite trop tard sauveroit la vie de plusieurs malades. Divers Auteurs ont dit la même chose; mais il est bon de voir leur témoignage autorisé par des faits. *Je suis convaincu*, a dit à ce sujet un des plus grands maîtres de l'art (f), *qu'il meurt quantité de gens, dont un grand nombre auroit été soulagé, & plusieurs guéris par ce secours employé à propos. Il est essentiel de publier le succès des opérations rares pour engager à les faire.*

L'opération du bubonocèle ne sauve pas toujours la vie du malade.

No-

(e) *Phi. Transf. Vol. XLVII. Art. LXVI.*

(f) M. MORAND *Acad. de Chirurg. Tom. II. p. 549.*

Notre Auteur en décrit deux, l'une & l'autre malheureuses. Ce qu'il y a de plus singulier dans la seconde, c'est que l'accident, qui la rendit nécessaire, fut l'effet d'une opération prescrite par les modernes, & exécutée suivant les règles de l'art. Il s'agissoit d'un hydropique, dont le nombril poussé en avant sembloit indiquer l'endroit de la ponction. Elle fut faite, & peu de tems après une portion de l'Epiploon & de l'Ileum força la cloison trop foible du peritonée, & s'engageant dans l'ouverture produisit une hernie accompagnée d'étranglement. On dégagea les parties par le moyen de l'opération, mais malgré tous les soins du Chirurgien, le malade ne vécut que quelques jours. Mr. Warner, qui se propose d'instruire autant par ses mauvais que par ses bons succès, croit, que, si malgré l'élévation du nombril, il avoit ouvert le passage aux eaux dans l'endroit ordinaire, l'accident qui abrégéa les jours du malade auroit pu être évité.

Une blessure du bas ventre heureusement guérie fait le sujet de la

XXIII. observation. La suivante est importante. Elle montre, que, quoiqu'on en ait dit (g), l'inégalité d'une pierre qui sort ou qu'on tire de la vessie, ne prouve pas certainement qu'il ne s'y en trouve quelque autre. On avoit auparavant présentée à la Société Royale dix pierres tirées du cadavre d'un homme âgé, & aucune de ces pierres n'étoit lisse.

Je ne dis rien de la **XXV.** observation, où l'on rapporte l'extraction d'un morceau d'os hors de la vessie d'une femme, parcequ'elle se trouve déjà dans les *Transactions Philosophiques* (b). La **XXVI.** a pour sujet l'amputation de la membrane de l'himen, qui bouchoit dans un enfant le passage de l'urine, & eût dans l'âge de puberté rendu par la suppression des règles la même opération nécessaire.

L'am-

(g) Si la pierre qu'on a ôtée est inégale de tous les cotés, elle est sûrement unique, & il ne faut plus chercher dans la vessie.
Le DRAN Oper. de Chir. p. 320.

(b) *Phil. Transf. Ibid. Art. LXXVII.*

L'amputation du membre viril devenu gangréneux , l'effet des bougies suppuratives pour dissiper des obstructions de l'urèthre , la guérison d'une hydrocèle , une tumeur du dedans de la vessie d'une femme (i) , & deux du dedans de l'urèthre heureusement extirpées nous mènent à la XXXII. observation. Celle-ci & la suivante montrent la nécessité de couper la jambe , lorsqu'on juge que les os sont cariés , & que la matière purulente pompée par les veines attaque les organes nécessaires à la vie.

Des fractures de la rotule guéries dans deux personnes remplissent les observations XXXIV & XXXV. Les auteurs recommandent de faire toucher les parties de l'os cassé , de les assujettir exactement dans la même situation , & pour cet effet de tenir la jambe étendue pendant plusieurs semaines. On réunit ainsi les portions divisées de l'os ; mais il se soude avec les tendons , & le mouvement du genou se perd. Mr. Warner

(i) *Ibid.* N. 495. Art. IV.

ner s'y prend différemment. Il rapproche bien un peu les deux parties de l'os, mais sans s'embarrasser de l'attouchement, & sans les trop contraindre. Quelques jours après la réduction, il a soin à chaque pansement de plier diverses fois l'organe, & si l'articulation conserve quelque roideur, il en rétablit la flexibilité par le moyen d'huiles & de mucilages.

La même attention à éviter de gêner la nature paroît dans la manière dont Mr. Warner opère sur les tendons divisés. Il se contente de tenir les deux bouts près l'un de l'autre, & n'y fait aucune future, de peur d'augmenter l'inflammation, & de donner lieu à des abscesses qui retarderoient la cure.

Les six dernières histoires de son livre contiennent les essais qu'il a faits du Styptique inventé ou plutôt renouvelé par Brossard (*k*). Ce fut à la requisiion de la Société Royale
que

(*k*) Voyez les *Mem. de l'Acad. de Chirurg. Tom. II. p. 220.*
Tome XV. K

que ces essais furent entrepris, & c'est à elle qu'en est adressé le rapport. Le Mémoire joint au détail de ces observations me paroît si curieux, que je crois qu'on me saura gré de le traduire.

„ J'eus l'honneur, au mois de
 „ Décembre de l'année 1752, de
 „ communiquer à la Société Roya-
 „ le le succès que j'avois eu en me
 „ servant de l'agaric du chêne, dans
 „ le cas d'une jeune femme de 24.
 „ ans, dont j'avois coupé la jambe
 „ un peu au dessous du genou. De-
 „ puis ce tems je n'ai point appris
 „ qu'on en ait fait d'autres essais (1),
 „ ni qu'on ait rien présenté à la So-
 „ ciété Royale sur ce sujet. Ceci
 „ doit probablement naître ou de ce
 „ que les vertus de l'agaric ne sont
 „ jusqu'ici pas suffisamment connues
 „ en Angleterre, ou de ce que les
 „ Chirurgiens ont de la répugnance
 „ à faire usage d'une méthode, qu'ils
 „ peuvent croire accompagnée de
 „ danger.

(1) On vient de se servir avec succès de ce styptique à Dublin.

„ danger. Le grand succès que j'a-
„ vois eu d'abord a été pour moi
„ un motif suffisant pour m'animer à
„ faire de nouveaux essais dans d'au-
„ tres cas de la même nature. J'ai
„ eu tout nouvellement lieu d'é-
„ prouver dans quatre occasions des
„ effets tout aussi heureux que celui
„ de ma première opération. L'a-
„ vantage singulier de l'agaric con-
„ siste évidemment en ce qu'il a le
„ pouvoir d'arrêter le sang sans faire
„ aucun mal. C'est ce qui fait que
„ lorsqu'on s'en sert, la fièvre symp-
„ tomatique est beaucoup moins con-
„ siderable que lorsqu'on a recours à
„ l'aiguille & à la ligature. On sait
„ que c'est ce qu'il y a de plus dou-
„ loureux dans l'amputation. Les
„ convulsions en sont souvent la sui-
„ te, comme Mr. le Dran l'a ob-
„ servé dans le chapitre de son livre,
„ où il s'agit de cette opération. Il
„ conseille dans ce cas de couper les
„ ligatures, qui ont d'ailleurs l'in-
„ convenient de demeurer quelque-
„ fois fixes jusqu'à la fin, & de re-
„ tarder ainsi la guérison de la plaie.
„ Outre l'avantage d'arrêter l'hé-

„ ragie dans toutes les blessures nou-
 „ vellement faites, avantage qui est
 „ commun à la ligature & à l'aga-
 „ ric, le spécifique en a un autre
 „ des plus grands, & qui lui est pro-
 „ pre. Par son secours on arrête
 „ l'écoulement du sang dans les plaies
 „ faites depuis plusieurs jours ou de-
 „ puis plusieurs semaines, lorsque
 „ les parties sont tellement pourries
 „ qu'elles ne peuvent soutenir la li-
 „ gature. J'ai reconnu cette infidé-
 „ lité des ligatures dans une infinité
 „ de cas de ce genre. L'agaric agit
 „ en contractant & en rapprochant
 „ les extrémités des vaisseaux ou-
 „ verts (*m*). J'eus l'occasion de faire
 „ des recherches sur ce sujet dans un
 „ malade, dont la jambe avoit été
 „ coupée au-dessous du genou. D'a-
 „ bord après l'amputation, on ap-
 „ pliqua des morceaux d'agaric à
 „ l'orifice des principaux vaisseaux,
 „ & l'on eut soin de les y tenir. Une
 „ heure

(*m*) On pourra comparer avec cette ex-
 plication celle de Mr. Morand, dans les
Mem: de l'Acad: de Chir. Tom. II. p. 230.

„ heure après il survint une hémor-
„ ragie, & j'écartai tout l'appareil
„ à la reserve des endroits, où se
„ trouvoient les morceaux d'agaric.
„ Je découvris que la source d'où
„ couloit le sang étoit un rameau
„ collateral éloigné tout au moins
„ d'un pouce des vaisseaux princi-
„ paux. Après l'avoir assuré, j'eus
„ la curiosité d'oter l'agaric de dessus
„ les parties où je l'avois d'abord
„ mis. Je vis que les orifices de ces
„ vaisseaux avoient eu le tems dans
„ ce court intervalle de se contracter
„ totalement, de maniere à pouvoir
„ résister à tout l'effort de la circu-
„ lation. Les extrémités des vais-
„ seaux avoient changé de figure,
„ & de celle de cylindre qui leur est
„ naturelle avoient pris celle d'un
„ cone ”.

L'ébauche que je viens de donner
de ce livre fera sans doute souhaiter,
que ceux qui portent dans leurs opé-
rations le même savoir & la même
adresse que notre Auteur, sachent
décrire & publier les phénomènes
qu'ils observent avec autant de can-
deur, d'exactitude & de jugement que
lui.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE DUBLIN.

LE cas qu'on fait des Essais de feu Mr. Hutcheson sur les principes du devoir & sur les sources du beau, engagera sans doute plusieurs personnes à se procurer le grand ouvrage de cet Auteur, qu'on imprime ici par souscription sous le titre suivant. *A system of moral Philosophy in three books, written by the late Francis Hutcheson L. L. D. Professor of moral Philosophy in the University of Glasgow, published from the original manuscript by his son Francis Hutcheson M. D. to which will be prefixed some Memoirs of the Author's life by one of his friends of the same University.* C'est-à-dire *Système de Philosophie morale en trois livres, composé par feu Mr. François Hutcheson Docteur en Droit & Professeur de Philosophie morale, dans l'Université de Glasgow, & publié d'après ses Manuscrits par son FILS Mr. François Hutcheson Dr. en Médecine, avec des Memoires sur la vie de l'Auteur placés à la tête de son ouvrage par un de ses*

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 223
ses amis de la même Université. Ce livre,
qu'on nous promet pour Noel, consi-
ltera en deux volumes *in 4.* L'exem-
plaire reviendra à une guinée, dont la
moitié se paye d'avance. Les souscrip-
tions se trouvent chez Mrs. Smith &
Ewing libraires de Dublin.

DE GLASGOW.

Mais pendant qu'on imprime à Du-
blin le systême philosophique de Mr.
Hutcheson, on publie ici un petit écrit
destiné à tourner cet Auteur en ridicu-
le avec tous ceux qui comme lui se
montrent animés du desir d'inspirer à
tous les hommes des idées justes & des
sentimens modérés. Cet écrit est inti-
tulé *Ecclesiastick characteristics: or the ar-
cana of church policy; being an humble
attempt to open up the mystery of modera-
teon wherein is shewn a plain and easy way
of attaining to the character of a moderate
man, as at present in repute in the Church
of Scotland.* Printed at Glasgow 1754.
In 8. pr. 9. d. C'est-à-dire *Caractères
ecclésiastiques, ou secrets de la politique de
l'Eglise, contenus dans un essai, où l'on
tâche humblement de dévoiler le mystère
de la modération, & de tracer une route
unie & aisée, pour parvenir à la qualité*

d'homme modéré, si recherchée à présent dans l'Eglise d'Ecosse. Cette brochure ne manque ni d'esprit ni de vivacité; mais je ne fais si ceux, qu'on essaye d'y peindre, ne se plaindront pas qu'on les confond avec ces ennemis dangereux de toute Religion, qu'ils voudroient ramener par la simplicité de leur doctrine & par l'exemple de leur charité. Selon l'Auteur anonyme l'homme modéré est celui, qui regarde l'hérésie comme le sceau du mérite, qui excuse tous les vices, qui ne parle des Symboles qu'avec un souris expressif, qui dans ses sermons ne presse que les devoirs, qui ne les appuie que sur la raison, qui cite les écrivains profanes préférablement aux auteurs sacrés, qui met sa gloire à être cru & à devenir un homme du monde, qui n'admire que Leibnitz & ses interprètes Shaftsbury, Hutcheson & Hume, & dont enfin le *Symbole*, qu'on peut nommer *Ashénien*, consiste dans les articles suivans. „ Je „ crois dans la beauté & dans les ad- „ mirables proportions de Dame Na- „ ture, & dans le Destin tout puissant „ son unique père & protecteur, car „ leur bonne volonté, (graces leur en „ soit rendue) a été de nous rendre „ tous bons”.

„ Je

„ Je crois que l'Univers est une va-
„ ste machine , formée de tout tems
„ par la nécessité , & consistant dans
„ un nombre infini de *liens* & de *chai-*
„ *nons* , qui sont tous dans un mouve-
„ ment progressif vers le zénith de la
„ perfection & le méridien de la gloire.
„ *Je crois* que je suis moi-même un
„ petit mais glorieux ouvrage d'horlo-
„ gerie , roue au dedans d'une roue ,
„ ou plutôt pendule dans cette grande
„ machine , qui fais des vibrations al-
„ ternatives , suivant les différentes im-
„ pulsions de la nécessité & du destin ;
„ que mon ame , (si j'en ai une) est
„ un paquet imperceptible d'excessive-
„ ment petits corpuscules , beaucoup
„ plus déliés que les plus fins grains de
„ sable , & que certains personnages ,
„ dans des postes éminens , ne sont
„ rien qu'un assemblage d'agens néces-
„ saires , qui ne peuvent rien faire du
„ tout”.

„ Je crois que dans cet Univers il
„ n'y a absolument ni vice ni vertu ;
„ que ces choses vulgairement nom-
„ mées des crimes , ne sont que des
„ erreurs de jugement , des ombres qui
„ font valoir les beautés de la Nature ,
„ ou des mouches qui servent d'orne-
„ mens au visage ; que toute la race

„ des Etres intelligens , des Démons
 „ mêmes (s'il y en a) fera finalement
 „ heureuse , de manière que *Judas Isca-*
 „ *riot* est actuellement un Saint glorifié ,
 „ & qu'il est bon pour lui d'être né ”.
 „ Enfin je crois en la divinité de
 „ Mylord Shaftsbury , en la sainteté
 „ de Marc Antonin , en la clarté & en
 „ la sublimité de Hume , & en la durée
 „ perpétuelle des oeuvres de Mr. Hut-
 „ cheson , malgré leur tendance actuel-
 „ le vers l'oubli ”.

J'omets divers autres traits de la même force , qui feront rire tout le monde , qui ne convaincront personne , & qui exposeront aux représailles le parti de notre écrivain de caractères. En attendant , on a déjà fait trois éditions de ce petit ouvrage.

D'EDIMBOURG.

La petitesse du format & la netteté de l'impression caractérisent une nouvelle édition des petites oeuvres du Héros du non-chaloir & de la muse du sentiment
*Αἱ τὰς Ανακρεοντος οἳαι, καὶ Σαπφῆς καὶ
 Ερηνίας λειψανά. Edinburgi, apud Hamil-
 ton, Balfour, & Neill 1754. In 24. pr.
 2. sh.* Aux originaux sont jointes les traductions , que Henri Etienne & Elie
 André

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 227

André ont données des poësies d'Anacreon, de Sapho, & d'Erinne.

DE LONDRES.

Un Auteur célèbre par ses controverses sur les fondemens de la Morale, vient de publier le commencement d'un système complet, sous le titre suivant, *Institutes of natural Law, being the substance of lectures on Grotius de jure belli & pacis, read in St. John's College, Cambridge, by T. Rutherford D. D. F. R. S. Archdeacon of Essex, and Chaplain to her Royal Highness the Princess Dowager of Wales, Volume the first.* London, printed for W. Innys &c. 1754. In 8. pr. 5. sh. C'est-à-dire *Instituts de la Loi de la Nature, ou précis des leçons faites sur le Traité de la guerre & de la paix de Grotius, dans le Collège de S. Jean à Cambridge; par Mr. Rutherford &c. Vol. I.*

Le nom de l'Evêque de Winchester, l'accueil qu'on a fait à tous ses ouvrages, les disputes mêmes que la plupart ont fait naître, ne permettent pas de douter qu'on ne lise avec empressement le recueil de quelques-uns de ses Sermons, qu'il vient de faire paroître en un volume in 8, & qui se vend un écu chez les Knapton. Seize de ces Sermons
avoient

228 JOURNAL BRITANNIQUE:

avoient été publiés séparément, & les six derniers paroissent pour la première fois. En voici les titres suivant l'ordre des tems; I. & II. *sur les divisions & les cruautés faussement imputées à la Religion Chrétienne*; Mat. X. 34. en 1702. XVIII. *sur le feu de Londres*; Luc. XIX. 41. & 42. le 2. Sep. 1702. XVII. *sur la modération Chrétienne*, Phil. IV. 5. le 30 Janv. 1703. III. *Sur l'anniversaire de l'avenement de la Reine Anne à la couronne*, Ps. XCV. 2. le 8. Mars 1705. IV. *Sur les devoirs des Magistrats & des sujets*, Rom. XIII. 1. devant le Lord Maire le 26. Septbr. 1705. V. *Bonheur de l'établissement présent, & malheur d'une Monarchie absolue*, 1. Sam. VIII. 9, aux Sessions de Hertford le 22 Mars 1708. VI. *Conduite de S. Paul devant le Magistrat*, Act. XXII. 25. dans le même lieu le 26. Juillet 1708. XIX. *Sur l'anniversaire de l'avenement de la Reine à la Couronne*, 1. Tim. II. 1. & 2. XX. *Sur le regne de Dieu*, Ps. XCVII. 1. le 29 Mai 1709. XXI. *Sur l'union chrétienne malgré la diversité des Partis*, Act. VII. 26. pour le jeûne de 1709. XXII. *Sur l'intérêt que Dieu prend au sort des Nations, & sur leur destruction*, Deut. XXXII. 29. pour le jeûne de 1712. VII. VIII. IX. & X. *Sur l'impartialité des recherches en*
mati-

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 229

matière de Religion, & sur les extrémités de la foi aveugle & de l'incrédulité, 1 Theff. V. 21. en 1713. XI. Illusion de plusieurs Protestans, 2 Theff. II. 11. à l'occasion de la rébellion, le 5. Novemb. 1715. XII. Le rétablissement de la famille Royale devenu une source de bénédictions par la Révolution, Ps. CXXVI. 3. le 29. Mai 1716. XIII. Sur la nature & sur les obligations de l'amour du bien public, Phil. II. 4. en 1716. XIV. La nature du Royaume ou de l'Eglise de Christ, Jean XVIII. 36. 31. Mars 1717. XV. Sur la mort des gens de bien, Apoc. XIV. 13. 1 Mai 1719. XVI. Les excès des partis, 1. Cor. X. 11. Des pièces de ce genre méritent de plus grands détails, & on pourra les donner dans un article séparé.

Il faudra bien aussi parcourir le nouveau volume de Sermons, que Mr. Warburton vient de publier. L'édifice ou les progrès de la vertu Evangelique, sur 2 Pier. I. 5. la nature & les fins de l'Eucharistie, sur Math. XXVI. 26. &c. l'autorité de l'Eglise, sur Math. XXIII. 9. & 10. & sur le 2. & 3. verset du même chapitre: la communion de l'Eglise sur Luc IX. 49. & Ephes. IV. 3. l'influence du savoir sur la cause de la Révélation, sur Luc XVIII. 8. la rébellion de 1745. sur 1 Pierr. II. 17, Joel II. 20. & 2 Cor. III. 17. & la nature

ture de l'union du mariage, sur *Math.* XIX. 6. ont fourni à notre prédicateur des sujets aussi importans que délicats.

On peut bien défier ce célèbre Auteur de demeurer anonyme, puisqu'il a été reconnu de tout le monde le premier jour, que le livre suivant a paru. *A view of Lord Bolingbroke's Philosophy in four letters to a friend; Letters first and second.* London printed for J. and P. Knapton 1754. *pr.* 2. *sh.* C'est à-dire *Ebauche de la Philosophie de Mylord Bolingbroke en quatre lettres à un ami; Lettre I. & II.* Il y a bien de la vivacité dans cet Ecrit, qui sera bientôt suivi d'une seconde partie ou des deux dernières lettres; les deux premières exposent la manière dont le Philosophe de Batefleur traite les plus grands hommes, & l'analyse de ses sentimens sur les attributs moraux de la Divinité & sur une retribution future.

Mr. Templeman a donné depuis peu au public un second volume de ses Extraits des Memoires de l'Academie Royale des Sciences de Paris. Il y a suivi la même méthode que dans le premier, & les remarques dont il l'a enrichi sont également curieuses. De la Physique générale notre Auteur va passer à l'Anatomie dans les volumes suivans.

Un

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 231

Un opérateur en Chimie nommé Mr. Millar vient de faire paroître pour l'usage de ses confrères un nouveau Cours de Chimie en un volume *in 8*. Il se trouve chez Browne & se vend un écu. On ne se plaindrait peut-être que la théorie de l'art ne soit point exposée dans un Traité de pratique; mais on a lieu de trouver à redire que ce qui s'y trouve de théorie soit défectueux & propre à donner de fausses idées, que la manière d'opérer ne soit point exposée avec assez de clarté, qu'il y ait dans la plupart des opérations mille petits détails omis, détails qu'on ne devine point & qui décident du succès, & surtout que notre Artiste marque du mépris pour des Auteurs, qui l'emportent infiniment sur lui à tous ces égards.

L'excellente *Histoire Naturelle de la Norvège* de l'Evêque Pontoppidan s'imprime ici en Anglois. Elle remplira un volume *in folio*, & l'on ne négligera rien pour que la beauté de l'impression & des tailles douces réponde au mérite de l'ouvrage. C'est le libraire Allemand Linde, qui fait les frais de cet ouvrage, & l'on trouve chez lui des souscriptions à une guinée pour le papier commun, & à une guinée & demi pour le plus beau.

beau. Les exemplaires seront prêts vers le mois de Février.

Les amateurs de la Géométrie des Anciens sont priés de favoriser le zèle & le travail d'un très habile Mathématicien Ecoffois nommé Mr. Jack. Il se propose de faire imprimer par souscription une traduction Angloise des *Oeuvres d'Archimède*, avec les commentaires d'Eutotius & de Commandin, & ses propres remarques sur les endroits obscurs. L'ouvrage sera imprimé en deux volumes *in 4.* il coutera deux guinées aux souscripteurs, & l'on n'en imprimera pas plus d'exemplaires qu'on n'aura recueilli de souscriptions.

Mr. Ayscough s'est acquis une réputation distinguée par la dextérité, avec laquelle il exécute tous les instrumens de Physique & d'Optique. Ses lunettes sont sur-tout fort estimées; & c'est pour mettre tout le monde en état d'en juger, qu'il a fait paroître en Anglois & en François, une description abrégée tant de l'organe de la vue que des instrumens propres à remédier à ses défauts. Son microscope double & simple, & son télescope pour la mer, sont aussi des instrumens imaginés, exécutés & décrits avec un soin égal par le même Auteur.

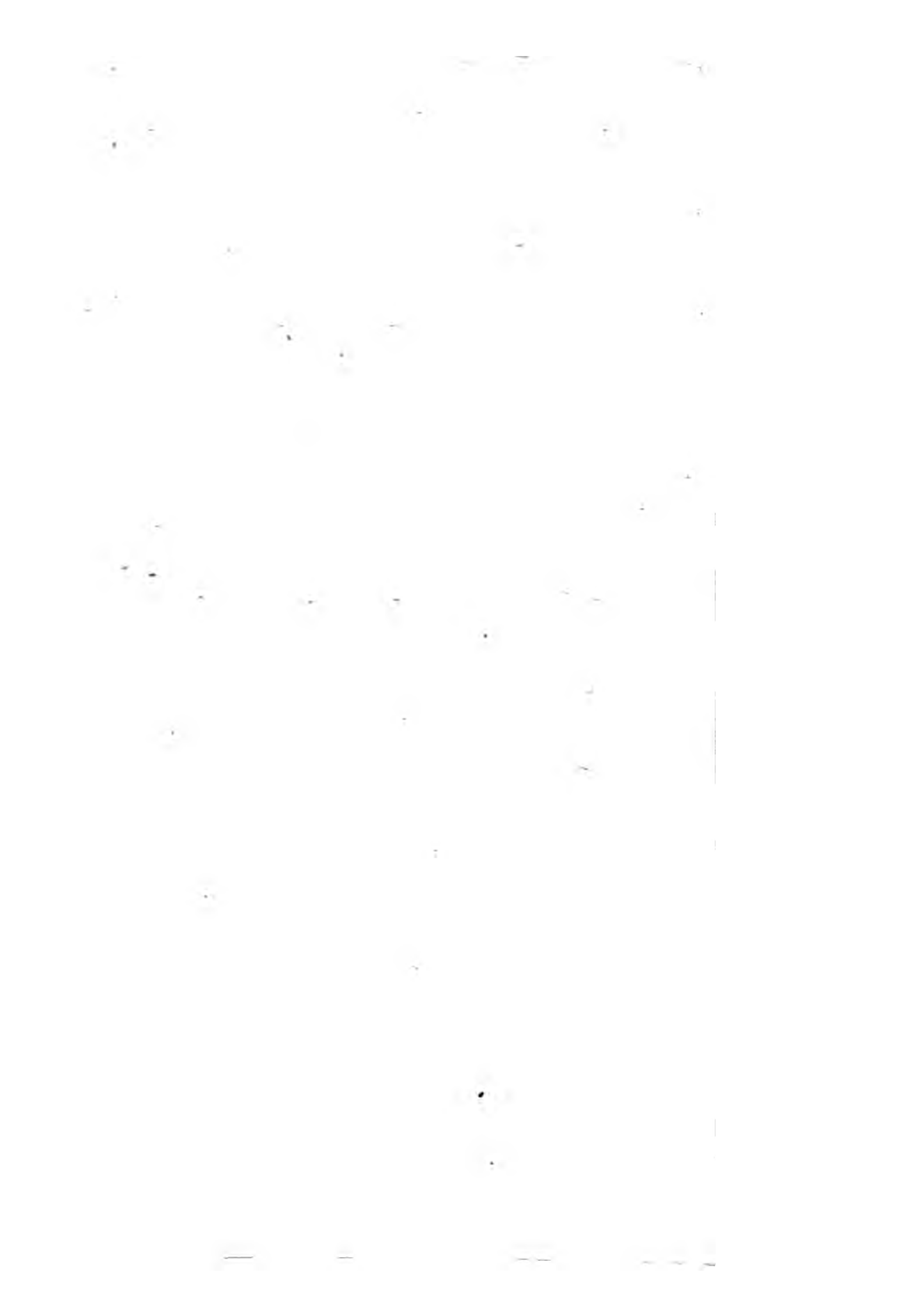
Je

Mois de Sept. & d'Octob. 1754. 233.

Je place simplement ici l'annonce d'une excellente Dissertation de Mr. le Docteur Gally sur l'inutilité des accens Grecs. Le mérite de ce Savant est assez connu des principaux Litterateurs de l'Europe, & son nouvel ouvrage est très digne de sa réputation. On en trouvera dans quelqu'un des volumes suivans une analyse détaillée.

Au Traité élémentaire sur les accouchemens, Mr. le Docteur Smellie vient d'ajouter un volume d'*Observations* aussi curieuses qu'utiles. Il nous fait espérer que ce ne sera pas le seul, & on ne peut que le presser d'accomplir sa promesse.





JOURNAL
BRITANNIQUE
PAR

M. MATT,

Docteur en Philosophie & en Médecine, & Membre de la Société Royale de Londres.

*Pour les Mois de Novembre & de
Decembre 1754.*



A L A H A T E,

de l'Imprimerie

DE *H. SCHEURLEER, F Z.*

M D C C L I V.

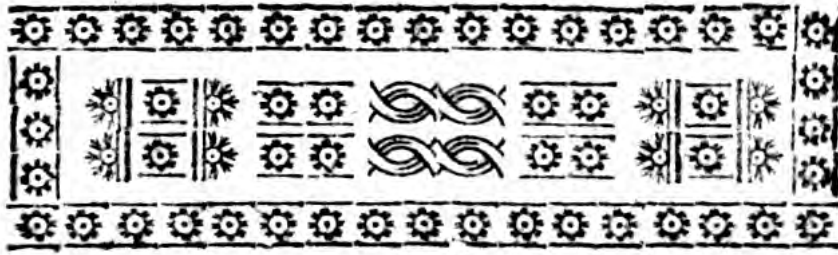
T A B L E

D E S

A R T I C L E S

de ce Journal.

ARTICLE I. New experiments and observations on Electricity &c. by FRANCKLYN, CANTON & COLDEN.	Page 233
ART. II. HISTOIRE POLITIQUE du Siècle, &c.	260
ART. III. Sermons &c. by BENJAMIN LOrd Bishop of WINCHESTER,	285
ART. IV. SHAKESPEAR ILLUSTRATED, &c. by the Author of the FEMALE QUIXOTE.	310
ART. V. A dissertation against pronouncing the Greek langage according to accents.	324
ART. VI. Lettre de M. de Missy à l'Auteur du Journal, sur l'Article suivant.	349
ART. VII. Traduction libre de la Lettre du Cheva- lier NEWTON, sur 1 Tim. III. 16.	351
ART. VIII. Observations sur les Antiquités histo- riques &c. de CORNOUAILLES, par Mr. BOR- LASE. Second Extrait.	390
ART. IX. Observation nouvelle sur l'INOCULA- TION.	424
ART. X. NOUVELLES LITTERAIRES.	435



JOURNAL BRITANNIQUE

*Pour les Mois de Novembre & de
Decembre 1754.*

ARTICLE I.

New experiments and observations on Electricity made at *Philadelphie* in America by BENJAMIN FRANKLYN Esqre. communicated to P. COLLINSON Esqre. of London F. R. S. and read at the Royal Society June 27 and July 4. 1754. to which are added a paper on the same subject by J. CANTON M. A. F. R. S. and read at the Royal
Tome XV. L *yal*

yal Society Dec. 6. 1753; and
an other in defense of Mr. FRANKLYN
against the Abbé NOLLET, by Mr. D. COLDEN of
New York.

C'est-à-dire

Nouvelles expériences & observations sur l'Electricité par Mr. FRANKLYN de Philadelphie, par Mr. CANTON de Londres, & par Mr. COLDEN de la Nouvelle York. A Londres, chez D. Henry & R. Cave 1754. In 4. pag. 42. pr. 1 sh.

☼☼☼☼ E recueil assez court dont
☼ L ☼ on vient de voir le titre me
☼ ☼ fournira la matière d'un assez long Extrait. Il s'agit
☼☼☼☼ d'expériences délicates, & de recherches sublimes. On nous enlève dans les airs, on nous fait toucher aux dernières bornes de la Physique. Si le grand Newton a décomposé la lumière,

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 137

mière malgré son apparente simplicité , voici un Philosophe qui travaille à l'analyse du feu céleste, malgré son impétueuse rapidité. Tachons de saisir ses idées, d'exposer clairement ses opérations, & s'il se peut de ne perdre aucune de ses découvertes , ni même aucun de ses soupçons.

La première lettre de Mr. Franklyn à son ami Mr. Collinson est datée du mois de Septembre 1753. Le Philosophe Américain y rend compte de la succession de ses expériences & de ses observations. Il propose ses conjectures avec modestie, & simplement pour exciter la curiosité des Savans, & pour leur donner des vues. Il convient que le tems & de nouveaux faits pourront ou fortifier ou anéantir ses soupçons. „ Il est plus „ important , dit-il en finissant sa lettre, „ que la science s'augmente, qu'il ne l'est que votre ami acquière la réputation d'un Philosophe sans défauts. ”.

Dans ses premiers Essais, Mr. Franklyn avoit regardé la mer comme le réservoir de la matière des

éclairs. Le phénomène des vagues lumineuses lui avoit paru l'effet de l'agitation des parties salines & aqueuses. Quelques épreuves fort simples l'ont détrompé. De l'eau de mer ou une solution de sel secouée dans une bouteille auroient dû produire de la lumière, & comme notre Physicien n'a réussi ni dans l'une ni dans l'autre expérience, il juge que sa première hypothèse ne peut se soutenir.

Une seconde idée, qu'avoit eue Mr. Franklyn pour expliquer l'origine des nuées foudroyantes, c'est que les particules de l'air électriques par elles-mêmes pouvoient, comme autant de petits globes être poussées par les vents contre des arbres, des montagnes, ou de grands édifices, & tirer par le frottement de ces coussinets non électriques le feu intérieur, qui s'élevoit dans les cieux, & électrifioit les nuages. Mais si cela étoit, un courant d'air poussé violemment par le moyen d'un soufflet contre un conducteur métallique devoit l'électrifier *négativement*, & c'est ce qui n'est point arrivé.

Ce

Ce fut au mois de Septembre 1752 que notre Auteur éleva sur sa maison une verge de fer, qui communiquant avec un pendule placé entre deux timbres donnoit d'abord avis de l'électricité qu'elle recevoit de l'air. Souvent le carillon se faisoit entendre, quoiqu'il n'y eût ni tonnerre ni éclair. Il suffisoit que quelque nuage épais passât au-dessus de la verge. Quelquefois le carillon s'arrêtoit subitement après un éclair; d'autrefois un éclair le mettoit en mouvement. Tantôt la vertu communiquée à la verge étoit si foible, que les étincèles qu'on en tiroit ne se suivoient que lentement, & tantôt elles formoient un courant continu de la grosseur d'un canon de plume d'oye.

Le point capital étoit de s'éclaircir si l'électricité de l'éclair est *positive* ou *negative*, c'est-à-dire, si elle descend ou si elle monte. Voici l'expérience à laquelle notre ingénieux Physicien eut recours. Il chargea deux bouteilles, l'une de l'électricité céleste, l'autre de celle du globe excité par le frottement. Il plaça ces deux bouteilles sur une table à quel-

que distance l'une de l'autre, & suspendit entre l'une & l'autre par un fil de foye une petite boule de liège. Si ces deux bouteilles avoient une électricité du même genre, la boule attirée ou repoussée également par l'une & par l'autre ne pouvoit que demeurer en équilibre, mais si l'une avoit de trop quelque chose qui manquât à l'autre, la boule attirée par celle-là pour recevoir une partie de l'excès, devoit l'être ensuite par celle-ci pour la lui communiquer. Épuisée elle-même elle devoit revenir à la bouteille surchargée, & ce jeu devoit se continuer jusqu'à ce que la boule & les deux bouteilles fussent entièrement au niveau.

Le 12. Avril 1753 fut le jour, qui décida de cette question. Je vois ce jour marqué dans un registre météorologique tenu par Mr. Franklyn, qu'on m'a fait le plaisir de me communiquer en manuscrit. „ Ce matin, y dit l'observateur, averti par „ mes sonnettes, j'ai chargé une bouteille du feu des éclairs, & fait „ une grande découverte “. Ces dernières paroles, qui peignent d'une ma-

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1754. 241

manière si simple & si vraie les sentimens de notre Philosophe Américain, prouvent qu'à l'exemple d'Archimède il seroit sorti du bain, pour crier tout nud *j'ai trouvé.*

Mr Franklyn se convainquit ce jour-là par l'expérience de sa boule, que ces deux bouteilles étoient différemment chargées, & comme celle qui l'est par la machine électrique l'est *en plus* il faut que celle qui l'étoit par l'éclair le fût *en moins*, ou que les nuages qui produisoient cette dernière manquaient d'un feu qu'elles déroboient à la terre.

Une expérience un peu différente concouroit à faire tirer la même conclusion. Diverses bouteilles électrisées à la manière ordinaire furent approchées par leur crochet de la verge animée par l'éclair. D'abord le carillon, au lieu de sonner plus fort, comme il l'auroit fait si l'électricité naturelle avoit été du même genre que l'électricité céleste, s'arrêta, parce que ce que les bouteilles donnoient à la verge de fer suppléoit à ce que le nuage fulminant lui enlevait. Aussi dans le même tems le

L. 4.

doigt

doigt n'en tiroit plus d'étincèle, & les bouteilles après avoir été privées de leur surcharge, perdoient encore une partie de leur quantité naturelle, & devenoient chargées négativement.

Diverses fois ces Essais avoient eu le même succès, lorsqu'enfin le 6. Juillet, un nuage précédé de plusieurs autres *négativement* électriques, se montra chargé *positivement*. Le même phénomène a été observé quelques autres fois, tant par Mr. Franklin que par Mr. Kinnerley son ami & par Mr. Canton; mais le second cas est beaucoup plus rare que le premier. On peut donc établir *que les nuages, qui produisent un orage, sont d'ordinaire dans l'état d'électricité négative, quo qu'ils soient quelquefois dans celui d'électricité positive, ou ce qui revient au même, que le plus souvent dans le tonnerre c'est la terre qui ébranle la nue, & non la nue la terre.*

Ceci ne doit rien changer aux effets de la foudre. Que le feu se précipite brusquement dans les corps, ou qu'il les quitte avec violence, il les détruira également, & les pointes
auront.

auront le même pouvoir pour rétablir doucement l'équilibre entre le ciel & la terre, soit que le feu monte soit qu'il descende le long d'elles.

Mais si ce que nous venons d'apprendre est peu de chose pour la pratique, c'est beaucoup pour la théorie. D'où vient que certains nuages perdent ainsi leur quantité naturelle du fluide électrique? Mr. Franklyn a voulu le deviner & voici quelles sont ses conjectures.

La Terre avec tout ce qu'elle contient renferme une certaine quantité du fluide électrique. La portion, dont chacun des corps peut se charger, est sa quantité naturelle. Cette quantité diffère selon la nature ou l'état des corps. Ils en ont naturellement plus dans un état de raréfaction, & moins dans un état de condensation; à peu-près comme une éponge, qui lorsqu'on la presse se décharge de l'eau qu'elle avoit absorbé dans son état de dilatation. Quand un corps contient dans ses pores la quantité d'électricité, qui convient à son état de raréfaction ou de condensation, de nouvelles parties de ce fluide n'y

penètrent point, mais se répandent tout autour en forme d'atmosphère. L'eau, qui dans son état ordinaire sur la terre contient une certaine portion d'électricité, en peut absorber davantage lorsqu'elle se dilate en vapeurs, celles-ci qui n'ont que la quantité du fluide qu'elles avoient dans leur état, en ont donc moins qu'elles ne pourroient en contenir, & doivent en attirer de la terre, soit brusquement par la trainée des éclairs, soit tranquillement en passant sur des arbres, des cloches, des verges. La nuée, qui se sera ainsi fournie de ce qui lui manquoit, ne pourra rencontrer d'autres nuées dans leur état négatif, sans les frapper & leur partager sa vertu : Ces autres en frappent de nouvelles, jusqu'à ce que l'équilibre soit complet, que la terre leur ait suffisamment donné à toutes un nouveau surcroit, ou que retombées en pluie elles se retrouvent dans l'état où la quantité du fluide électrique qu'elles ont est celle qui leur suffit. Ainsi les nuages fulminans ont d'ordinaire moins de matière électrique qu'il ne leur en faut, & si quelquefois ils en ont plus, c'est lors-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 245

lorsqu'après avoir acquis de quelque maniere que ce soit leur quantité naturelle, le vent ou d'autres causes les condensent, & forcent le fluide alors trop abondant à se répandre autour d'eux.

Que les corps en s'étendant ou en se resserrant soient capables de contenir plus ou moins d'électricité, c'est ce que l'expérience suivante semble indiquer. Placez à terre un verre à vin bien net, & sur ce verre un petit pot d'argent, dans lequel vous ferez entrer une chaîne métallique d'une certaine longueur. A l'un des bouts fera attaché un cordon de soye, qui passera autour d'une poulie fixée au plancher, & dont vous tiendrez l'autre bout. Un flocon de coton suspendu à un fil de soye pendra tout près du pot. Vous approcherez de ce vase le crochet d'une bouteille électrisée. Il en partira une étincèle, qui se répandra tout autour en forme d'atmosphère; & le coton sera repoussé à la distance de neuf à dix pouces. La place étant prise, une nouvelle bouteille ne donnera ni étincèle ni électricité. Mais si vous tirez la chaîne par le

L 6 moyen

moyen du cordon, l'atmosphère s'étendra, se raréfiera, & le coton s'approchera peu-à-peu. Alors du crochet de la bouteille électrisée partira une nouvelle étincèle, ou un surcroît à l'Atmosphère, qui repoussera de nouveau le coton.

„ Ainsi, ajoute notre Auteur,
 „ voyons-nous qu'une augmentation
 „ dans la surface rend un corps susceptible d'une plus grande atmosphère; mais cette expérience
 „ ne prouve pas tout-à-fait mon hypothèse; car le métal continue
 „ d'être dans son état de solide, &
 „ ne se change point en vapeurs,
 „ comme l'eau répandue dans les nuées. Peut-être quelque expérience future sur l'eau même changée en vapeur mettra-t-elle ce sujet dans un plus grand jour”.

Mr. Franklyn convient, que son opinion est exposée à une difficulté. Si les vapeurs ont besoin de plus d'électricité que l'eau, pourquoi dans l'instant même qu'elles se forment & s'élèvent de la terre, ne la reçoivent-elles pas? Notre sincère Physicien avoue qu'il ne peut jusqu'à
 pré-

présent r pondre d'une manière satisfaisante à cette question. Ajouterai-je qu'il ne me paroît pas que ses conjectures sur le plus ou le moins d'électricité, suivant qu'un corps est plus ou moins raréfié, soient suffisamment prouvées par son exemple de l'éponge. Les cas ne sont point les mêmes. Le dernier nous offre un fluide, dont les parties s'attirent, & qui est d'autant plus abondant qu'il remplit plus de pores; au lieu que dans le premier, il s'agit d'un fluide, dont les parties, qui tendent naturellement à se repousser, ne peuvent se réunir que par l'effort des parties des corps qui les attirent, & doivent ce semble être d'autant plus nombreuses qu'il y a plus de ces parties attirantes, pour surmonter leur force repulsive.

Que si, à l'exemple de Mr. Franklin, je voulois tenter d'expliquer ses expériences, je dirois que les vapeurs de l'eau soutiennent naturellement moins de fluide électrique que l'eau même, & qu'ainsi en s'élevant dans les airs elles laissent à la terre une partie de ce fluide, qu'él-

les contenoient dans leur premier état. L'action des vents, le froid, & la condensation des vapeurs, qui précède les orages, rapprochent les parties aqueuses, & les rendent susceptibles d'une plus abondante électricité. Leur état doit donc alors être *néгатif*, & c'est celui où les a le plus souvent trouvées Mr. Franklin. Mais lorsqu'un orage a duré quelque tems, les nues épaisses, qui ont pompé le feu terrestre, peuvent se raréfier, s'éclaircir & contenir plus de fluide électrique qu'il ne leur en faut dans ce nouvel état. Cette surcharge s'étendra autour d'elles en forme d'atmosphère, & leur donnera une électricité positive, telle que nos observateurs l'ont quelquefois trouvée. Voilà l'ébauche d'une explication, que je ne donne nullement comme préférable à celle du Philosophe Américain, & que je hasarde simplement, pour montrer comment les mêmes faits peuvent se prêter à des hypothèses opposées, & que les Systèmes, semblables aux nuages, sont également inconstans.

Un

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 249

Un rayon les élève, un coup de vent les abbat.

Mr Franklyn recommande à tous ceux, qui font des expériences électriques, de multiplier celles par lesquelles on peut distinguer l'électricité *positive* de la *negative*. Il souhaite surtout, qu'on s'assure par des preuves de fait que celle du globe de verre est *positive*. Un autre examen, auquel il prie les observateurs de s'appliquer, c'est celui des corps, qui ont été frapés de la foudre. Par les rebords du trou, que l'explosion aura produit, on pourra juger si le feu entre ou s'il sort.

Le courant de la matière des éclairs se fraye probablement sa route, à travers les métaux, les murs & les bois humides qu'il rencontre. Pour trouver de tels conducteurs, il s'écarte souvent de la voye la plus courte. Tant que rien n'interrompt le courant, le passage est imperceptible & successif. L'éclair paroît, lorsque des conducteurs trop petits ou imparfaits n'ont pu transmettre cette matière aussi vite qu'ils l'ont reçue. C'est ce qui rend les verges de métal si pro-

propres à préserver les édifices d'une explosion fatale. Comme elles entretiennent une communication facile du haut au bas, l'éclat ne peut se faire qu'entre la pointe & la nue.

Il est difficile de déterminer l'épaisseur qu'il convient de donner à ces verges. Cinq gros balons de verre électrisés & déchargés à la fois, donnent certainement une grande quantité du fluide impétueux. Il ne laisse pas d'être tranquillement conduit le long du filet doré, qui borde la couverture d'un livre, & malgré l'extrême *ténuité* du conducteur, le fluide le suit sans pénétrer au travers du livre. Ce filet, dans un volume *in 8* n'est pas en son tout d'un pouce en quarré, & l'or qui s'y trouve est tout au plus la trente-sixième partie d'un grain. Un fil d'archal d'un quart de pouce de diamètre contient 5000 fois plus de métal que ce filet, & pourroit fournir un passage au feu de vingt-cinq mille balons. Cette quantité surpasse, suivant notre observateur, celle de quelque orage que ce soit. Mais s'il paroît par là qu'on risque peu à employer
une

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 251

une verge trop mince, il est cependant plus sûr de ne pas épargner le métal.

Un œil placé sous de certains nuages, voit que leur surface inférieure est extrêmement inégale. Des fragmens de nuages disposés l'un sous l'autre la composent, & quelques uns d'eux sont assez près de la terre. Vous représenterez ceci, si vous attachez au premier conducteur un brin de coton par un fil de deux pouces; à ce premier un second, & au second un troisième. Quelques tours du globe feront étendre tous ces flocons vers la table; mais en présentant une pointe à celui qui est le plus bas, il se lèvera vers le second, celui-ci vers le premier, & tous ensemble vers le conducteur. Si les verges ont le même effet sur les nuages, ne peut-on pas présumer, que les plus bas, dont l'équilibre est le plus facilement rétabli avec les corps terrestres, remontent par degrés à ceux qui sont plus élevés, & déterminent l'éclat au corps même de la nue?

Les remarques de Mr. Colden de
la.

la Nouvelle York sur les lettres de Mr. l'Abbé Nollet, tendent à faire voir que le Philosophe de Philadelphie a été mal compris ou mal réfuté. Cette controverse m'entraîneroit dans des détails, dont peu de lecteurs me sauroient gré, & dont j'aime d'autant plus à me dispenser, que la pièce suivante de Mr. Canton m'offre des faits curieux, dont je dois rendre compte. Si je détache les expériences de notre favant Anglois des conclusions qu'il en tire, c'est en partie pour éviter la longueur, & en partie pour ménager aux Physiciens étrangers le plaisir de les deviner. Mr. Canton s'exprime avec tant de précision, que le meilleur parti que je puisse prendre c'est de le faire parler lui-même.

„ I. Du plancher ou de quelque
 „ autre endroit d'une chambre, sus-
 „ pendez par des fils de lin de huit
 „ à neuf pouces de long, deux bou-
 „ les de liège de la grosseur d'un
 „ pois, de manière qu'elles se tou-
 „ chent l'une l'autre. Portez sous
 „ ces boules un tube de verre élec-
 „ trisé par le frottement. Lorsqu'il
 „ sera

„ fera à 3 ou à 4 piés, les boules se
„ sépareront ; en l'approchant de
„ plus près, elles s'écarteront davan-
„ tage ; en l'éloignant, elles se rap-
„ procheront de nouveau. Cette
„ expérience réussira également, si
„ l'on substitue de petites boules de
„ métal suspendues à des fils d'ar-
„ gent aux boules de liège, ou un
„ bâton de cire au tube de verre”..

„ II. Si deux boules de liège sont
„ suspendues à des fils de soye bien
„ secs, elles ne commenceront à se
„ repousser, que lorsque le tube ex-
„ cité sera à 18 pouces d'elles, & elles
„ continueront à le faire, quelque
„ tems après qu'on l'aura éloigné”..

„ III. Qu'un tuyau de fer blanc
„ de quatre à cinq piés de long &
„ d'environ deux pouces de diamè-
„ tre, pende isolé à des cordons de
„ soye, & qu'à l'une de ses extré-
„ mités soient attachées par des fils
„ de lin les deux boules de liège.
„ Electrifiez ce tuyau, en approchant
„ de l'extrémité opposée le tube
„ de verre animé, de manière que
„ les boules s'écarterent d'un pouce &
„ demi ou de deux pouces ; alors

„ en faisant passer sous elles le tube
 „ de verre , elles perdront par dé-
 „ grés leur force répulsive , & vien-
 „ dront à se toucher. Si le tube en
 „ approche ensuite de plus près , el-
 „ les se sépareront de nouveau à la
 „ distance où elles étoient aupara-
 „ vant. En éloignant graduellement
 „ le tube , les phénomènes opposés
 „ paroîtront dans le même ordre.
 „ Un bâton de cire , ou le crochet
 „ d'une bouteille électrisée produira
 „ les mêmes effets que le tube de
 „ verre ”.

„ IV. Electrifiez les boules de liè-
 „ ge par le moyen du verre , com-
 „ me dans l'expérience précédente ,
 „ & approchez d'elle un bâton de
 „ cire frotté ; leur force répulsive
 „ s'augmentera , & il en fera de
 „ même si après les avoir électri-
 „ fées par le moyen du bâton de
 „ cire vous en approchez le tube
 „ de verre ”.

„ V. N'électrifiez point le tuyau
 „ de fer blanc , & portez vers le
 „ milieu à angles droits votre tube
 „ de verre animé par le frottement.
 „ Vous verrez les boules qui sont
 „ au

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 255

„ au bout du tuyau s'écarter d'au-
„ tant plus, que le tube fera plus
„ près du fer blanc. Lorsque vous
„ l'aurez tenu à six pouces pendant
„ quelques secondes, vous le retire-
„ rez; les boules s'approcheront
„ l'une de l'autre jusqu'à se toucher,
„ mais lorsque le tube sera tout-à-
„ fait éloigné, elles se sépareront
„ de nouveau, & continueront à se
„ repousser. Si dans cet état vous
„ faites passer sous elles votre tube
„ frotté, leur répulsion s'augmente-
„ ra; elle diminuera si vous vous
„ servez d'un bâton de cire”.

„ VI. Isolez deux tuyaux de fer
„ blanc A & B, & disposez-les dans
„ une ligne droite, à un demi pou-
„ ce l'un de l'autre. A l'extrémité
„ la plus éloignée de chacun de ces
„ tuyaux, suspendez deux boules de
„ liège. Portez vers le milieu de
„ A le tube de verre; lorsque vous
„ l'y aurez tenu un peu de tems à
„ la distance de quelques pouces,
„ chaque couple de boules se sépa-
„ rera. Eloignez le tube, les bou-
„ les de A s'approcheront d'abord &
„ se repousseront ensuite; mais cel-
„ les

„ les de B ne feront que peu affectées. Le tube de verre tenu sous les premières augmentera leur répulsion, & tenu sous les dernières il aura un effet contraire”.

„ VII. Que le tuyau de fer blanc avec ses deux boules soit suspendu au moins à 3 piés de quelque endroit que ce soit de la chambre, où vous ferez du feu pour que l'air soit bien sec. Electrifiez ensuite fortement l'appareil, & touchez le tuyau du bout du doigt, ou de quelque autre conducteur, les boules ne laisseront pas de continuer à se repousser, mais à une moindre distance qu'auparavant”.

„ VIII. Faites le vuide de Torricelli de cinq piés de long décrit dans les Transactions Philosophiques, *Tom. XLVII. p. 370. (a)* approchez-en d'assez près votre tube frotté; une lumière se répandra dans plus de la moitié du

„ vui-

(a) Voyez ce Journal *Tom. XI. p. 140.*

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 257

„ vuide, elle disparoitra si l'on ap-
„ proche davantage le tube, & se
„ montrera de nouveau lorsqu'on
„ l'en éloignera. Cette expérience
„ peut se réitérer plusieurs fois sans
„ froter le tube”.

„ IX. Électrifiez un bâton de cire
„ de deux piés & demi de long,
„ & d'un pouce de diamètre, & te-
„ nez-le par le milieu; faites ensui-
„ te passer un tube de verre électri-
„ sé sur une des moitiés du bâton,
„ en le tournant un peu sur son axe;
„ qu'on ranime le tube, qu'on le
„ fasse passer de la même manière,
„ & qu'on réitére plusieurs fois cet-
„ te opération, la moitié du bâton,
„ sur laquelle aura passé le tube,
„ fera cesser la force répulsive des
„ boules de liège électrisées par le
„ verre; & au contraire l'autre moi-
„ tié l'augmentera”.

A ses expériences Mr. Canton
joint ces deux questions.

„ I. L'air subitement raréfié ne
„ peut-il pas donner aux nues & aux
„ vapeurs qui le traversent, une
„ portion de feu électrique; & l'air
„ subi-

„ subitement condensé ne peut-il
 „ pas en recevoir d'elles? ”.

„ 2. L'Aurore Boréale n'est-elle
 „ pas causée par les jets lumineux
 „ de la matière électrique, qui s'é-
 „ lance à un grand éloignement, de
 „ nuages *positivement* électriques à
 „ des nuages qui le sont *négative-*
 „ *ment*, dans la partie supérieure de
 „ l'Atmosphère, où la résistance est
 „ la moindre? ”

Je reviens avec Mr. Franklyn à la terre, & je vais terminer cet article par deux expériences renvoyées à la fin du recueil. Deux balons de verre garnis de feuilles d'or & de la capacité de six galons (*b*) suffisent pour tuer des poules, qui reçoivent leur décharge électrique, mais il en faut cinq pour un coq d'Inde. Mr. Franklyn a trouvé la volaille tuée de cette manière plus tendre qu'elle ne l'est autrement. Il fournit ainsi à nos Epicuriens un nouveau moyen
 de

(*b*) Environ vingt-quatre bouteilles, ou quarante-huit livres.

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 259

de flatter leur gout ou leur imagination, & ce sera sans doute bientôt un plat recherché que celui de pigeons à l'électrique.

Que les cuisiniers aient cependant soin de ne pas recevoir eux-mêmes le coup fulminant. Mr. Franklyn s'étant par mégarde exposé à la décharge de deux balons électrisés, se sentit violemment frappé depuis la tête jusqu'aux piés. Un tremblement dans le tronc succéda pendant quelques secondes, & se dissipa par degrés. Il se passa plusieurs minutes, avant qu'il revint à lui-même & qu'il se rappellât ce qui s'étoit passé. Il ne vit point d'éclair, quoique son œil fût dirigé vers la barre d'où il partit; il n'entendit point le bruit qu'on lui dit avoir été très-violent, il ne sentit rien à sa main, quoiqu'il s'y fit une élevation de la grosseur d'une balle de pistolet. Ses bras & son cou furent engourdis toute la soirée, & il sentit pendant huit jours sa poitrine meurtrie. Ces terribles effets indiquent la nécessité des précautions, & le sort de Mr. Richman, dont tous les Physiciens &

Tome XV. M avec

260 JOURNAL BRITANNIQUE.
avec eux Mr. Franklyn regrettent
sincèrement la perte, montre assez
que dans de certaines expériences un
Philosophe ne seroit pas plus ménagé
qu'un coq d'Inde.

ARTICLE II.

HISTOIRE POLITIQUE du Siè-
cle, où se voit développée la
conduite de toutes les Cours,
d'un Traité à l'autre, depuis
la Paix de Westphalie jusqu'à
la dernière Paix d'Aix la Cha-
pelle inclusivement. Première
partie. A Londres, *aux dé-
pens de la Compagnie.* 1754. pag.
292. sans la Préface. In 8.

JAmals on n'a eu tant de secours,
pour s'instruire dans toutes les
parties de la Litterature, que dans
le tems où nous vivons. On a dé-
pouillé les études de cet appareil de
pédanterie, qui en défendoit l'accès
aux

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 261

aux gens du monde, & l'on a fraïé à ces derniers des chemins plus unis & plus courts, pour les conduire aux connoissances qui ornent l'esprit. Les Extraits & les Abrégés ont pris la place des grands ouvrages & des redoutables *In Folio*. On voit dans le Livre que nous annonçons, un exemple de cette nouvelle méthode. Le titre de ce petit volume de poche, qui est à peine de la grandeur d'un Roman moderne, n'annonce pas moins que l'exposition de la conduite de toutes les Cours dans l'espace de cent années. C'est une Clé, qui doit ouvrir le Sanctuaire des Cabinets de l'Europe. Il n'y a donc qu'une paresse impardonnable, qui puisse dispenser d'une lecture, dont la peine est si petite, & dont les fruits sont si grands.

La dédicace de l'Auteur à un Gentilhomme Anglois, nous apprend ce que nous devons attendre de son travail. „ Comme on ne pense pas en „ Angleterre, dit-il, que l'Histoire „ doive se taire sur les vivans, & „ ne point parler défavantageusement des morts, je ne vous ferai

M 2

„ pas,

„ pas, Monsieur, mon apologie sur
 „ l'impartiale sincérité, qui fait le
 „ principal mérite de mon travail.
 „ L'Histoire, vous le savez, est le
 „ récit véritable du passé; peu im-
 „ porte que ce soit celui d'un Siècle
 „ ou celui d'un Lustre. Thucydide
 „ écrivoit celui de son tems: Ta-
 „ cite avoit pu voir la plûpart des
 „ personnages dont il parle: le Pré-
 „ sident de Thou avoit pu être té-
 „ moin de la moitié des évènements
 „ dont il donne l'histoire la plus dé-
 „ taillée". C'est au lecteur à faire
 le parallèle de notre Auteur avec les
 Ecrivains qu'il vient de nommer. Il
 insiste ensuite sur la nécessité de cette
 espèce d'histoire, qui parle des vi-
 vans. „ Si dans ce siècle, dit-il,
 „ les Princes & les Ministres alloient
 „ en croire les Philosophes, qui met-
 „ tent au nombre des préjugés l'es-
 „ time du suffrage de la postérité,
 „ la loi qui défend à l'histoire de
 „ parler des vivans les réduiroit à
 „ n'avoir d'autre appas pour le bien,
 „ d'autre frein pour le mal, que le
 „ Paradis & l'Enfer". La conclu-
 sion

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1754. 263
sion n'est pas à l'avantage de la Foi
des Princes & des Ministres.

La préface de notre Auteur est une
espèce de Dissertation. Nous y appre-
nons que ce livre doit suppléer aux
imperfections des meilleurs Historiens
du Siècle, & en nous disant qu'il n'y
a que le Suisse, qui soit capable d'é-
crire sur les affaires de l'Europe avec
la sincérité & l'impartialité requise,
l'Auteur nous laisse deviner qu'il est
de cette nation. De-là il passe à Mr.
de Voltaire, le principal objet de sa
préface. Ce célèbre Ecrivain a selon
lui trop resserré les loix de l'Histoire.
Il le tourne en ridicule pour avoir dit
que *l'histoire doit imiter les jugemens
de l'Egypte, qui ne décidoient du mé-
rite des Citoyens, que lorsqu'ils n'é-
toient plus,* & pour avoir répondu à
Mr. de la Beaumelle, qui lui avoit
reproché de n'avoir pas dit assez de
mal du Marechal de Villeroy, que
l'Historien doit voir dans le Général
qui a fait des fautes, l'honnête hom-
me qui n'en a point fait dans la So-
cieté. Il faut ce semble avoir lu ces
paroles avec un esprit prévenu pour
trouver qu'elles tendent à interdire

la sincérité dans l'histoire. N'est-il donc pas juste de respecter les Grands, & de voir des vertus, lors même qu'elles sont en partie éclipsées par des fautes? La défense du *Testament politique du Cardinal Alberoni* occupe sur-tout notre Auteur. Il réplique avec assez d'aigreur à Mr. de Voltaire, qui l'avoit critiqué avec ménagement. Cette réponse nous paroît passer les bornes de ce qu'un Editeur peut se permettre en faveur de l'ouvrage d'autrui; & le zèle de notre Suisse donne lieu de croire que ce Testament lui appartient de plus près qu'il ne le dit. Il eût peut-être aussi bien servi la mémoire du Cardinal, en prenant tout le livre sur son compte, qu'en entreprenant de défendre des projets aussi singuliers que celui de donner à l'Electeur de Bavière les Pays-Bas Autrichiens & quelques terres de la Westphalie en échange de ses Etats héréditaires, & celui de faire le Prétendant Roi de Corse. Les Princes ne changent pas d'Etat aussi aisément que les Moines de Couvent; les Royaumes ne se donnent point comme les Bénéfices. Notre Auteur

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1754. 265

a donné carrière à son zèle jusqu'à taxer Mr. de Voltaire d'avoir eu dessein de nuire à l'Abbé de Mongon, en lui attribuant ce Testament politique, & en ajoutant que ce livre devoit déplaire à la Cour de Rome. Il lui dit qu'il est mal instruit pour un Historien, & mauvais Logicien pour un Philosophe, & il le compare à Sosie, pour avoir prétendu d'être en état de donner des lumières, sur le siège de Prague, au Cardinal Alberoni, qui dans le Testament politique, ne lui paroïssoit pas avoir été bien instruit.

„ Nous laissons à quelque La Beau-
„ melle officieux à mettre au bas de
„ ces jugemens de notre Auteur,
„ Mr. M . . . manque de politesse;
„ Mr. M . . . est piqué. “

On trouve dans la dédicace, & dans la préface dont nous venons de parler des phrases presque aussi nouvelles, que les projets du Testament politique. *Le Siècle de la Raison illuminée, une Machine à raisonnemens, le Public de la Vieille Roche, des Te-Deum problématiques, un Ecrivain abandonné à l'indifférence* essentielle à un Observateur exact; & bien d'autres ex-

M. 4. pressions.

pressions du même genre pourront paroître surprenantes à un lecteur François. Mais venons au Livre même, plus digne de nous intéresser que les hors-d'œuvre dont il est précédé.

Le plan est en partie indiqué par le titre. Ce premier Volume, qui contient **XXI.** Chapitres, commence par un Tableau politique de l'Europe, & particulièrement de l'Allemagne, & finit par la Paix d'Utrecht & de Rastadt, avec le Traité de Barrière & un portrait historique de Louis **XIV.** Le second volume ne contiendra que **XII.** chapitres, dont le dernier traitera de l'état présent de l'Europe depuis la paix d'Aix-la-chapelle. Nous choisirons pour le sujet de notre Extrait quelques morceaux de la première partie, qui est la seule qui soit publiée jusqu'ici.

Le Tableau de l'Etat de l'Allemagne nous paroît d'abord intéressant. En voici quelques traits. „ Avant
 „ le regne de l'Empereur Maximi-
 „ lien I. le gouvernement de l'Alle-
 „ magne étoit tombé en Anarchie
 „ La *Bulle d'or*, publiée par
 „ l'Em-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 267.

„ l'Empereur Charles IV. en 1356,
„ étoit l'unique Loi qu'on respectât
„ encore, & comme elle ne porte
„ guère que sur la manière d'élire,
„ de couronner, & de servir l'Em-
„ pereur, son observation influoit
„ peu sur le gouvernement intérieur
„ de l'Empire. Les Cartels, sur qui
„ elle donne quelques règles, étoient
„ devenus d'un usage universel, sans
„ distinction de rang & de profession.
„ On vit les Boulangers de l'Electeur
„ Palatin envoyer le défi aux Villes
„ Impériales.... Ce désordre s'ap-
„ pelloit *Jus Pugni*. On ne voyoit
„ dans toute l'Allemagne que vio-
„ lences de toute espèce. Les Gen-
„ tilshommes, devenus autant de
„ voleurs de grand chemin se fai-
„ soient honneur de leurs briganda-
„ ges.... Quelques Etats s'unirent
„ pour leur sûreté respective.... Le
„ Clergé publia un recueil de Man-
„ demens, qu'il intitula *Treuga* (la
„ Paix du Seigneur.) Il y exhortoit
„ les Brigands de toute condition à
„ respecter le saint Jour du Diman-
„ che, & à s'abstenir les jours de
„ Fête de voler les Marchands, de

M 5

„ violer

„ violer les femmes & les filles, &
 „ de piller les gens de la Campa-
 „ gne “. Dès que Maximilien par-
 vint à l'Empire, il travailla à la ré-
 formation du gouvernement. Il pro-
 posa à la Diète de Worms en 1494.
 la Constitution générale, qui passa
 d'une voix. Elle fut augmentée &
 & éclaircie dans la Diète d'Augsbourg
 en 1500, & dans celle de Worms en
 1511. *Tous les Recès des Diètes, tous
 les articles des Capitulations Impéria-
 les, forment avec elle ce qu'on nom-
 me la Paix profane, qui est tenue pour
 Loi fondamentale de l'Empire.*

Les troubles de Religion excités
 dans l'Empire, exigèrent une secon-
 de Constitution, qui portât sur le
 gouvernement Ecclésiastique. Après
 l'*Interim* de Charles V. donné en
 1547. & la Convention de Passau faite
 en 1552, ce fut à la Diète d'Augs-
 bourg en 1555. que l'accord entre les
 deux Religions rédigé en XVII. ar-
 ticles devint une Constitution géné-
 rale. On l'appella la *Paix de Religion*.
 Elle donna *la liberté de professer l'u-
 ne ou l'autre Religion, à l'exclusion
 d'une troisième quelconque, & assura la*
 pos-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 289

possession tranquille des biens Ecclésiastiques aux Princes & aux Etats de la Confession d'Augsbourg, qui s'en étoient emparés. Sous les *Empereurs Maximilien, Rodolphe II. & Matthias*, il ne fut point porté d'atteinte considérable à ces deux Constitutions. Mais *Ferdinand II.* enhardi par ses premiers succès, & par l'appui de l'Espagne, se proposa d'anéantir tout ce qui faisoit obstacle au despotisme des Empereurs. Après la défaite du Roi de Danemarck, qui avoit pris le parti des Protestans, & la proscription de l'Electeur Palatin avec ses Alliés, il publia un Edit, par lequel il étoit enjoint, sous peine d'exécution militaire, à tous les Princes & Etats Protestans, de restituer les biens Ecclésiastiques, dont ils étoient possesseurs depuis la Paix de Religion.... L'histoire du regne de *Ferdinand II.* depuis ce coup d'éclat, est un tissu de fautes & de disgraces. *Ferdinand III.* son fils lui succéda en 1637, & aussi aveuglement ambitieux que lui il n'eut pas de meilleurs succès. La Suède soutint le parti des Protestans, & fit trembler la Cour Impériale. La Fran-

ce s'étant déclarée pour la même cause, obligea l'Empereur à accepter une Paix, qui satisfaisoit également aux griefs des Princes Protestans & aux vues de la France qui les protegeoit.

L'Auteur expose dans le second chapitre la conduite du Cardinal de Richelieu dans les négociations de la Paix de Munster & dans la Guerre qui les précéda. „ On reconnoit, „ dit-il, le puissant génie du Cardinal de Richelieu dans son habileté „ à saisir précisément le tems le plus „ favorable pour engager la France „ dans la querelle du Corps Germanique contre l'Empereur. Ferdinand avoit fait enlever l'Electeur „ de Trèves dans sa Capitale, par „ les troupes Espagnoles, & il tenoit „ ce Prince prisonnier, en punition „ de ce que, pour préserver son Electorat de l'invasion des Suedois, „ il s'étoit mis avec son païs sous la „ protection de la France. Le Cardinal de Richelieu reclama l'Electeur au nom du Roi son Maître; „ & sur le refus de mettre ce Prince „ en liberté, il déclara la guerre aux „ deux.

„ deux branches de la maison d'Au-
„ triche. Le Roi de France entra
„ donc en guerre en qualité de Pro-
„ tecteur de la liberté du Corps Ger-
„ manique, & de vengeur des Prin-
„ ces opprimés. Pendant le cours de
„ la guerre, il soutint ce glorieux
„ titre, & il ne le dementit point
„ à la paix. Ses Plénipotentiaires
„ laissant aux Suédois les articles o-
„ dieux, qui concernoient les diffé-
„ rends de Religion, demandèrent le
„ rétablissement des Princes & Etats
„ de l'Empire dans leurs droits &
„ prérogatives; ils prirent en main
„ la cause du Corps Germanique &
„ de sa Liberté. ”

Mylord Bolingbroke dans ses Lét-
tres sur l'histoire, qui ont été tra-
duites en François & publiées sous
le titre du *Siècle Politique de Louis*
XIV. en 1753, parle de cette Epo-
que dans des termes peu différens.
C'est presque la seule fois que cet il-
lustre Anglois & notre Auteur raison-
nent de même. Ils sont entièrement
opposés au sujet de la conduite, que
 tint Cromwel, & du Traité d'Allian-
ce qu'il conclut avec la France en

1655. Notre Auteur, s'appuyant de l'autorité du *Testament Politique du Cardinal Alberoni*, entreprend de soutenir que l'Angleterre en mettant un pié dans les Païs-Bas par l'acquisition de Dunkerque, non seulement s'aggrandit, mais qu'elle se vit par là en état d'être à l'avenir l'Arbitre de l'Europe. Il n'a pas considéré, que cette Alliance obligea l'Espagne à faire la Paix des Pyrénées, qui a servi de base à la grandeur de la France, & qui a commencé la ruine de l'Espagne, en altérant l'équilibre de l'Europe.

Nous allons voir notre Auteur pousser le paradoxe politique plus loin, dans le chapitre du Traité secret de Charles II. Roi d'Angleterre avec la France en 1670. Quoique celle-ci se fût aggrandie depuis Cromwel, par le Traité des Pyrénées & par les cessions de l'Espagne, par l'acquisition de Dunkerque, que Charles lui vendit en 1662, & enfin par la Paix d'Aix la Chapelle, qui la mit en possession d'une bonne partie des Païs-Bas, le Roi d'Angleterre ne manqua en s'unissant avec elle,

que

que d'avoir mis son Alliance à trop bas prix, & d'avoir consenti, par foiblesse, à un Traité, où la politique le devoit engager. On fait que la Duchesse d'Orléans fut envoyée en Angleterre, sous prétexte de faire une visite au Roi son frère, & qu'elle se servit des charmes de M^{le}. de Querouaille, pour gagner ce Prince à la France. „ La critique, nous „ dit-on, ne peut mordre ici que sur „ les motifs de Charles II. Un Roi „ d'Angleterre, qui eût fait de l'intérêt de la Nation la règle de sa conduite, auroit dû s'offrir au Traité, que Louis XIV. rechercha avec tant d'empressement, & qu'il se ménagea par des voyes si peu glorieuses. Cromwel lui-même auroit conjuré, comme Charles, la ruine des Hollandois; la différence eût été que se réservant d'en marquer le point, il auroit mis à un prix plus noble la part qu'il auroit promis d'y prendre... Charles avoit éprouvé dans la dernière guerre que les forces maritimes des trois Royaumes étoient à peine en égalité avec celles des Pro-

„ vin-

„ vines-Unies . . . Ménager une
 „ guerre , dont l'Angleterre feroit
 „ les moindres fraix , tandis qu'elle
 „ feroit à portée d'en recueillir tous
 „ les fruits , étoit le chef d'œuvre de
 „ la bonne Politique. Louïs XIV.
 „ auroit été la dupe d'une négocia-
 „ tion , dont ses Ministres s'applau-
 „ dirent , si Charles II. avoit suivi
 „ constamment son caractère. Après
 „ avoir vendu à la France l'alliance
 „ du Roi d'Angleterre , il pouvoit
 „ faire acheter aux Hollandois hu-
 „ miliés celle de la Nation Angloi-
 „ se . . . En un mot il auroit fait
 „ servir à la grandeur de l'Angleter-
 „ re , l'appareil immense , dont la
 „ France avoit espéré la sienne.

La justesse de ce raisonnement nous
 paroît dépendre de ces deux supposi-
 tions. L'une, que l'Angleterre pouvoit
 par son Traité avec la France obte-
 nir des conditions , qui auroient com-
 pensé par leurs avantages , ce qu'elle
 perdoit , en ruinant la République
 des Provinces-Unies , à ôter un tel
 poids de la balance politique de l'Eu-
 rope. L'autre supposition , c'est qu'il
 eût été fort aisé d'en imposer au Mi-
 nistère

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 275

nistère François. Les négociations passées, & l'histoire des Traités, que la France a faits depuis un siècle, ne doivent pas autoriser une telle supposition. Louis XIV. parvint à gagner Charles II, & l'engagea à un Traité, dont les fruits étoient entièrement pour la France; est-il croïable qu'il les eût laissé recueillir à l'Angleterre? Quel Syllogisme que celui-ci! Charles II. ne ménagea pas les intérêts de son Royaume, parce qu'il fut séduit par la France; donc, s'il n'avoit pas été séduit, il auroit pu tromper la France. Nous ne saurions être du sentiment de notre Auteur sur cette matière, & nous concevons aussi peu ce qu'il veut nous faire croire, que *la postérité pardonne la foiblesse de Charles II, & ne peut pardonner le piège qui lui fut tendu.*

Le XVII. chapitre de ce livre contient l'histoire des deux Traités de Partage, & le Testament du Roi d'Espagne en faveur de Philippe d'Anjou. On y trouve une anecdote politique, qui surprendra le public. Après la conclusion du second Traité de Partage fait en 1700, par lequel l'Archid.

276 JOURNAL BRITANNIQUE.

l'Archiduc Charles étoit institué successeur à la Couronne d'Espagne,
,, l'Empereur Léopold , attentif à
,, l'impression que le Traité de Par-
,, tage & ses plaintes faisoient dans
,, les différentes Cours, connut que la
,, fortune du second Archiduc faisoit
,, obstacle aux avantages qu'il re-
,, cherchoit pour son aîné ; & par un
,, trait de la politique la plus har-
,, die & la plus profonde, il entre-
,, prit de les servir tous deux , en
,, faisant tout pour leur concurrent.
,, Il lui fallut prévenir la Reine, fu-
,, ture Douairière d'Espagne , sur
,, cette singulière manœuvre.
,, L'Empereur lui fit comprendre
,, qu'il étoit essentiel pour la maison
,, d'Autriche de tenter si la France,
,, éblouie par un Testament , qui
,, donnoit toute la Monarchie à un
,, de ses Princes, ne le préféreroit
,, point au Traité de Partage. Il n'é-
,, toit point douteux qu'en optant
,, pour un pareil Testament, Louis
,, XIV. soulèveroit contre lui toute
,, l'Europe. Alors les troupes Im-
,, périales , combinées avec celles de
,, la plûpart des Princes d'Italie, &
favori-

„ favorisées par les escadres des
„ Puissances Maritimes, pourroient
„ s'emparer des deux Siciles, de la
„ Sardaigne, & des Places de la
„ côte de Toscane, & partager la
„ Lombardie avec le Duc de Savoye.
„ Les Alliés, que la France auroit
„ irrités, n'entendroient à la Paix,
„ qu'après s'être mis pour toujours
„ hors d'inquietude sur son ambition.
„ L'Empereur sembleroit accorder à
„ leurs prières l'Archiduc Charles
„ pour le Trône d'Espagne, & les
„ Etats d'Italie demeureroient à la
„ branche Impériale.... Telles, dit
„ notre Auteur, étoient les vues de
„ Léopold dirigé par le Prince Eu-
„ gène. Quand Charles II. eut fait
„ son Testament en faveur de Phi-
„ lippe, comme un voyageur, que
„ l'inquietude de sa marche, dans
„ une nuit obscure, a retenu de pren-
„ dre haleine, jusqu'à l'aspect de son
„ terme, on vit Léopold transporté
„ de joie à la lecture de la dépêche
„ qui lui annonçoit la proclamation
„ de Philippe à Versailles, se félici-
„ ter d'être parvenu à son but. *Tout*
„ *va bien maintenant*, dit-il, *la Fran-*
„ *ce*

„ *ce a mis les Puissances Maritimes*
 „ *de mon côté. Elle ne peut plus re-*
 „ *venir au Partage, & toute l'Eu-*
 „ *rope se joindra à moi, pour l'empê-*
 „ *cher d'avoir la Monarchie*”. Voi-
 là le plan attribué à l'Empereur Léopold par notre Auteur. Pour en constater la vérité, il n'eût pas été inutile de l'appuyer de quelque autorité; mais comme il étoit impossible d'en avoir pour une anecdote, qui vraisemblablement fut inconnue à tous ceux, qui ont écrit l'histoire de cette succession, comme à ceux qui l'ont négociée, Mr. M... a voulu tirer de la conduite de la Reine d'Espagne, des preuves pour confirmer son anecdote. „ La Reine, dit-il, dont le
 „ cœur & l'esprit étoient dévoués à
 „ la maison d'Autriche... signa la
 „ lettre que la Junte de Régence é-
 „ crivit à Louis XIV. Elle se joi-
 „ gnoit au Conseil Espagnol, pour
 „ notifier à la Cour de Versailles la
 „ disposition du feu Roi, pour an-
 „ noncer au Duc d'Anjou l'impac-
 „ tience où étoit la Nation, de voir
 „ son nouveau Souverain. Voilà
 „ une contradiction, qui suffiroit seu-
 „ le

„ le pour démontrer que Léopold en
„ imposa à toute l'Europe, & que
„ son Ministre à Madrid, par son
„ ignorance affectée, dupoit le Con-
„ seil d'Espagne, lors même que ce
„ dernier inféroit de sa surprise qu'il
„ en faisoit sa dupe. La Reine Douai-
„ rière n'avoit point à ménager le
„ Conseil de Regence, & ses me-
„ nées jusqu'à l'arrivée du jeune Roi,
„ qui fut obligé de lui ordonner la
„ retraite, avant que de l'avoir vue,
„ font preuve qu'elle n'attendoit rien,
„ ni de la Cour de Versailles, ni de
„ lui. Il semble démontré à qui pèse
„ ces faits, qu'elle n'auroit point
„ signé une lettre si capable de dé-
„ terminer Louis XIV. à préférer
„ le Testament au Traité de Parta-
„ ge, si la Cour de Vienne ne le lui
„ avoit demandé comme un bon
„ office ”.

Quond on pèse, non seulement ces faits sur lesquels l'Auteur conclut, mais encore toutes les circonstances, qui précéderent ce Testament, on trouve que le Roi d'Espagne fût déterminé à faire cette disposition en faveur du Duc d'Anjou, principale-
ment

ment par le Cardinal de Portocarrero. Ce Ministre représenta vivement au Roi, que c'étoit le seul moyen d'éviter les malheurs, dont l'Espagne seroit menacée au cas qu'il se déterminât en faveur de l'Archiduc, appuyant cet avis de celui de la congrégation des trois Cardinaux, qui avoient envoyé au Roi, par l'ordre du Pape Innocent, le même conseil. On diroit, à entendre ce qu'on vient de lire, que ce fut la Reine qui conduisit toute cette affaire ; pendant qu'il est assez connu que son crédit étoit tombé depuis longtems, & que l'éloignement de ses créatures en avoit été le premier effet. La Reine étoit bien éloignée alors d'avoir l'oreille du Roi. Après cela est-il croyable que l'Empereur ne craignit pas pour son fils un Acte légitime tel que ce Testament, qui l'excluoit de toute la succession de Charles II ? C'étoit, dit-on, pour faire abandonner à la France le Traité de Partage, afin de mettre toutes les Puissances contre elle, & assurer la Monarchie entière à la Maison d'Autriche. Mais l'événement fut aussi contraire à cette pré-

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1754. 281

prétendue finesse de Politique, qu'elle semble l'avoir été aux règles de la vraisemblance. L'Empereur ne pouvoit ignorer l'inclination de la plus grande partie de la Nation Espagnole pour un Prince François, & l'aversion qu'on avoit conçue contre les Allemands, depuis le règne des favoris de la Reine. De plus la premiere démarche de l'Angleterre & de la Hollande fut de reconnoître Philippe pour Roi d'Espagne, & quand ces Puissances s'engagerent dans la guerre, où l'on prétendit le détrôner, il étoit incertain de quel côté tourneroit la balance. Des Louvois à la tête du Ministère, des Luxembourg commandant les Armées, auroient peut-être évité à la France les disgraces qu'elle essuïa, sous les Chamillard & les Villeroy. Que devenoit alors ce projet d'exclurre la maison de Bourbon de la succession entière ? L'exécution en étoit si peu vraisemblable, que tous les succès des Alliés pendant la guerre ne peurent l'obtenir. Enfin, pour que Léopold eût agi conséquemment, il auroit dû consentir au second Traité de Partage, pour mettre
tout

tout le tort du côté de la France , qui s'en seroit détachée en faveur du Testament. Il n'est pas nécessaire de s'arrêter plus longtems sur ce sujet ; on se contente de remarquer la singularité , avec laquelle les rôles sont distribués dans cette espèce d'intrigue politique. Les parties dupées sont les Ministères Espagnols & François. C'est l'Empereur & le Ministère de Vienne qui dupent , & qui en imposent à toute l'Europe , excepté à Mr. M.

Le XX. chapitre de ce volume ainsi que le XXI, sont des morceaux détachés , qui n'ont pas de liaison avec le fil de l'ouvrage. Le premier a pour Titre, *Idee du Corps Helvétique Traité des Cantons Catholiques avec la France en 1715.* L'Auteur a cru devoir une place au Païs où il vit , quoique le Plan de son Ouvrage ne l'exigeât pas. Nous trouvons dans ce chapitre un parallèle entre les anciennes Républiques de la Grèce , & le Corps Helvétique. Comme ces sortes de comparaisons appartiennent plus au Rhéteur qu'à l'Historien , on ne s'attend pas

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1754. 283

pas à les trouver entièrement justes. Mais c'est trop s'éloigner de la ressemblance que de dire par exemple, que les Suisses ont eu leurs Rois de Perse & ennemis dans les Princes Autrichiens. Les forces de ceux-ci étoient, il est vrai, de beaucoup supérieures en nombre à celles des Suisses. Mais qu'étoit-ce au fond que ces Princes Autrichiens? Les fils & petits fils de Rodolphe de Hapsbourg, qui avoient hérité de l'Autriche & du Tirol, avec quelques terres en Suisse, & dont les armées pouvoient monter à 15000 hommes, quand elles étoient les plus fortes.

L'expédition de Charles Duc de Bourgogne contre cette Nation, & l'appareil redoutable, avec lequel il les alla attaquer au fond de leur pays, auroit fourni un parallèle plus juste. On auroit souhaité plus d'exactitude de la part de l'Auteur sur d'autres points, qui sont purement historiques. Il semble, de la manière dont il parle de l'alliance que les Suisses conclurent avec François I, en 1516 après les guerres pour le Milanèze, qu'avant ce Traité les

Suisses n'avoient jamais été liés avec la France. Cependant non seulement les Rois de France s'étoient attaché les Suisses par des traités précédens, mais ils avoient déjà eu des Suisses à leur solde.

„ Les différends de Religion, ce
 „ puissant ressort de la haine, dit
 „ notre Auteur, fut mis en jeu chez
 „ les Suisses, avant que la constitu-
 „ tion des Républiques eût acquis
 „ sa solidité”. Mais ne feroit-il pas
 plus vrai, que cette constitution au-
 paravant bien établie, fut fortement
 ébranlée par ces différends, & ne s'est
 pas encore rétablie? De là ces dis-
 putes continuelles sur la compétence
 de chaque Souverain, dans les affai-
 res de Religion, qui sont presque le
 sujet de toutes les Diètes. De là ce
 traité, que les Cantons Catholiques
 conclurent à part avec la France, &
 cet article du traité qui appelle le
 Roi à intervenir comme arbitre dans
 les différends entre les Cantons.

Le dernier chapitre contient un
 portrait historique de Louis XIV, &
 une histoire de l'établissement du
 pouvoir despotique pendant son reg-
 ne.

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 285

ne. On y trouve un parallele entre les démarches du Parlement d'Angleterre, qui fit le procès à son Roi, & celui de Paris qui osa s'opposer à la Régence pendant le même tems. Ce qui surprend, c'est qu'on entreprenne d'établir, que le Parlement François procéda plus vivement, & avec moins de retenue que celui d'Angleterre. En général nous croyons que l'Auteur aime un peu les paradoxes politiques, & se laisse aller quelquefois au plaisir d'être nouveau; mais on trouvera dans son livre beaucoup d'esprit, & une imagination féconde en conjectures.

S.

ARTICLE III.

Sixteen SERMONS formerly printed now collected into one volume &c. to which are added six Sermons upon publick occasions &c. by BENJAMIN Lord

N 2

Bis-

286 JOURNAL BRITANNIQUE.
Bishop of WINCHESTER.

C'est-à-dire

SERMONS de Mr. BENJAMIN HOADLEY *Lord Evêque de WINCHESTER*, dont les seize premiers avoient été imprimés séparément en différens tems, & dont les six derniers prononcés dans des jours de circonstance paroissent pour la première fois. A Londres chez J. & P. Knapton 1754. In 8. pag. 472. Prix d'un écu.

IL faudroit bien peu connoître l'histoire littéraire de ce siècle, pour ignorer le nom & le mérite de l'Auteur de ces Sermons. Mr. Hoadley s'est distingué de bonne heure en qualité de défenseur de la liberté. On fait les contradictions, qu'il a essuyées de la part des partisans de l'obéissance passive & de la domination Ecclesiastique. Le volume que j'annonce contient les pièces, où notre Orateur, éloigné alors d'avoir aucune
part

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 287

part au gouvernement de l'Eglise & à celui de l'Etat, tâchoit de briser les chaines, qui sembloient se préparer. Elevé sous un autre regne aux postes les plus éminens, auxquels un homme de robe puisse aspirer, il témoigne en publiant ses Sermons, que l'âge & les honneurs ne l'ont point altéré, & que l'Evêque de Winchester, que la Pair du Royaume ne craint point d'avouer, ce que le simple citoyen, ce que l'humble Curé avoit, il y a cinquante ans, osé dire.

En Angleterre, les Prédicateurs sont appellés à porter en chaire des sujets, qui leurs sont ailleurs interdits. Tout ce qui peut contribuer à rendre les hommes sociables & heureux, est regardé comme essentiel à la Religion qu'on leur prêche. La part que chaque citoyen reclame à l'administration publique, l'intérêt qu'il prend à tout ce qui peut assurer ou affoiblir ses privilèges, les circonstances des jours de l'année consacrés à la mémoire de certaines époques intéressantes, autorisent en quelque sorte & dirigent les Pasteurs.

Si l'esprit de satire ou de parti anime quelquefois leur voix, leur audace est d'autant moins à craindre, que le langage de la passion est dans les chaires Angloises un langage étranger. Un auditoire aussi libre qu'éclairé cherche la conviction & se défie de quiconque aspire à l'émouvoir. C'est celui qui raisonne avec calme, non celui qui déclame avec feu, qui fait des impressions durables; & si dans un Anglois l'esprit est quelquefois entraîné par le cœur, le plus grand affront qu'on puisse lui faire c'est de l'en croire capable.

Il seroit sans doute indigne du Ministère Evangélique de négliger la Religion pour ne s'attacher qu'à la Politique. Notre Evêque ne craint point ce reproche, & le recueil qu'il donne pourra causer à certains lecteurs la surprise qu'eurent autrefois diverses personnes, qui s'étoient rendues à sa paroisse. Surprises que le Christianisme fût le sujet de ses discours, elles se retiroient mécontentes, & demandoient si c'étoit Mr. Hoadley qui venoit de prêcher. Mes *Sermons sur les moyens de plaire à Dieu.*

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 289

Dieu sous l'Evangile, dit-il, montrent la manière simple & les vues de pratique que j'avois en instruisant ceux à qui je m'intéressois le plus. On verra, ajoute-t-il plus bas, que si je m'employois avec zèle à soutenir contre des attaques réitérées les fondemens de nos libertés civiles & religieuses, qui sont aussi ceux de notre gouvernement & de notre bonheur; j'étois également prêt à défendre la Religion la plus aimable & la plus utile, toutes les fois que les efforts de ses ennemis, & les fausses gloses de quelques-uns de ses amis m'en donnoient lieu, en la représentant dans sa simplicité, & telle qu'elle se trouve dans le Nouveau Testament.

On ne doit s'attendre dans cet article qu'à une idée succincte des divers Sermons contenus dans ce volume. Je suivrai en général l'ordre des tems, mais sans négliger de rapprocher l'une de l'autre les pièces prononcées dans les mêmes circonstances.

Les deux premières le furent en 1702. Les partis, qui agitoient l'Eglise.

glise & l'Etat, y donnèrent lieu. Ceux, qui confondoient Guillaume avec Cromwel, ne se montroient que sous la forme d'Anglicans rigides. Ils détestoient les innovations, & donnoient une origine sacrée à la discipline, à la Hierarchie, au Symbole, & aux rites de l'Eglise. Regardant comme ennemis des Rois tous ceux, qui desaprouvoient les formes reçues, ou qui ne les regardoient pas comme essentielles, ils se vengeoient du reproche qu'on leur faisoit de regretter autant la Religion que la famille des Stuarts, en accusant à leur tour ceux qui proscrivoient l'une & l'autre d'un penchant à l'Anarchie, à l'Hérésie, à l'Irréligion. Voyez l'illustre Pope, dans les premières éditions de son Essai sur la Critique, lancer sur le règne & sur la patrie de Guillaume, un soupçon de Socinianisme & de Latitudinarisme, dont il eut honte dans les derniers tems de sa vie. Sans doute la même injustice se repandoit sur les partisans zélés de l'autorité inaliénable de l'Eglise & du Trône. *La Haute & la Basse Eglise* étoient
des

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 291

des noms de parti, par lesquels des Prêtres intolérans & des Ministres ambitieux trouvoient moyen de diriger à leurs fins les fureurs du peuple & leurs propres passions. Parler de paix & de modération dans de telles circonstances c'étoit s'exposer au ressentiment d'un parti, sans s'assurer la protection. Mr. Hoadley ose se montrer Chrétien dans cette année, qui donnant un nouveau règne à la Nation, réveilloit les partis, & excitoit à la guerre. Ces paroles remarquables du Sauveur, *pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre? non, vous dis-je, mais plutôt la division*, lui servent de texte. Il veut justifier le Christianisme du tort, que lui ont fait dans tous les tems par leurs quéréles des hommes passionnés; il essaye de ramener les bigots & les factieux à la liberté & à l'union Evangeliques. Une paraphrase animée de la sentence de Jésus lui sert d'exorde. *Ne pensez pas*, veut dire le grand Docteur des Chrétiens, *que l'exemple de charité que je vous donne, que la doctrine de la paix que je vous prêche, changent*

les inclinations des hommes. Tant s'en faut, qu'au contraire cette institution sainte & pacifique servira d'occasion & de prétexte à la fureur de mes ennemis & aux animosités de mes faux disciples. Cette prédiction n'a eu son accomplissement que trop tôt & que trop longtems. Mr. Hoadley n'a point de peine à le prouver dans son 1. article, où il suit pas à pas le Christianisme d'abord persécuté & ensuite persécuteur. Il montre dans le 2. que ce malheur ne doit point être imputé à l'Evangile, puisque ses preceptes tendent à le reprimer. Il indique dans le 3, & c'est l'article essentiel, les véritables causes du mal. Il trouve celles des premières persécutions dans les préjugés & dans les passions des Juifs & des Payens, & passant ensuite aux Chrétiens, il leur reproche 1. d'avoir fait servir la Religion à leurs vues, en appliquant le nom d'Orthodoxes à leurs amis & celui d'Hérétiques à leurs concurrens; 2. de s'être laissé aller imprudemment à de pareilles insinuations; 3. de ne s'être pas contenté de la simplicité
Eyan-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 293

Evangelique , mais d'y avoir ajouté leurs propres inventions ; & enfin 4. d'avoir méconnu l'esprit du Maître , qui jamais n'eut dessein d'appeller les hommes à l'identité de sentimens sur des articles peu essentiels , mais de les réunir dans le culte du Dieu suprême & dans la pratique des vertus. En finissant , le Pasteur exhorte son troupeau 1. à ne pas confondre le Christianisme avec ceux qui le professent ; 2. à mesurer la grandeur de l'abus par l'excellence de l'institution ; 3. à juger du châtiment par la nature du crime ; 4. à se défier des perturbateurs de la paix ; & 5. à rentrer dans le véritable esprit de l'Evangile.

Oserois - je le dire , quelque beau que soit ce discours , il me semble qu'on pourroit avoir insisté sur une idée , qui n'y est tout au plus qu'indiquée. Si Jésus-Christ eut dicté un symbole à souscrire , des dogmes à recevoir sans examen , des institutions positives à suivre sans variation , il y eût eu parmi les hommes une uniformité , si-non dans les idées du moins dans la profession. Ces dispen-

fations étoient nécessaires dans les premiers âges du monde ; parce-que sans ce secours les hommes abandonnés à des passions aussi anciennes qu'eux, & déstitués du secours de l'expérience, se feroient égarés dans un vuide immense. Ils auroient laissé à chaque génération le monde plus défectueux qu'ils ne l'avoient trouvé. Malgré les loix positives des Hébreux, & les restes des traditions primitives conservés chez les autres peuples, l'égarément ne fut encore que trop grand. Mais enfin la Raison soutenue, d'un côté par des institutions mystérieuses mais sévères, qui la ramenoient sans qu'elle s'en apperçût aux véritables principes, & instruite de l'autre par les divers modes d'erreur qu'on avoit épuisés, revenoit insensiblement au vrai. Elle appercevoit, mais d'une manière peu distincte & peu sûre, la route du bonheur. Le monde étoit dans l'attente ; le Guide céleste devoit venir pour réaliser les ombres de la Loi & les espérances des Sages. Jésus-Christ a fait l'un & l'autre ; mais en fournissant aux hommes des motifs d'instruction il les a traités en

Etres

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 295

Etres intelligens, dont le culte & les vertus doivent avoir pour appui la réflexion & le choix. La discipline cesse avec l'enfance; la liberté est le privilège de l'âge mûr; mais cet âge est l'âge fougueux. Serions-nous surpris qu'il abuse de l'indépendance, & que parmi les hommes faits il ne se trouve que trop d'enfans? La Providence le fait; sans doute la Providence le veut. Elle a permis la multiplicité des systèmes, pour prouver à l'esprit humain, que celui qui porte son sceau est le seul, que la Raison perfectionnée pût approuver. Elle a souffert les suites de l'esprit de domination & d'intolérance, pour réveiller dans les hommes ces principes d'humanité & d'amour, qui un jour uniront l'Univers. Le monde tend à sa perfection par des voyes qui nous échapent; la consommation des siècles viendra, quand las de se faire la guerre les Chrétiens seront disposés à l'union, comme avant l'arrivée de Jésus-Christ les peuples las du jargon des Philosophes languissoient après la vérité.

Il ne tenoit pas à notre Prédicateur

N. 7

que

que ses auditeurs ne jouissent de ce paradis anticipé. Le Sermon qu'il prononça le 30. Janvier 1702. en est une preuve. Il pressoit la *modération* dans le jour où les Anglois font le plus disposés à en manquer, je veux dire dans celui de l'anniversaire du supplice de leur Roi. Il représentoit vivement, que c'étoit faute de cette vertu que ce funeste événement étoit arrivé. C'est le même système mais mieux développé qu'il porta en chaire devant le Parlement 18. ans après en un pareil jour. Son texte, pris de ces paroles de St. Paul *toutes ces choses leur arrivoient comme des exemples*, l'engage à exposer les fautes des deux partis. Il tente quelque chose de plus, & par le parallèle qu'il fait de l'exécution de Charles I. & de l'expulsion du Roi Jaques, il s'efforce de montrer, que le premier acte fut un crime, & le second un devoir. Il ne sera pas difficile à ceux qui connoissent la constitution Angloise de juger de ses raisons.

Les paroles énergiques du Sauveur, en jettant, du lieu où il alloit mourir les yeux sur la ville qui l'en-
voyoit

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1754. 297
voyoit au supplice, (*Luc XIX. 41. 42.*) servirent la même année 1702 de texte à notre Auteur, dans son Sermon de Jeûne pour le feu de Londres. On fait ce qu'un Pasteur Evangélique peut & doit dire pour tirer des calamités publiques des instructions de sagesse. Je me contenterai de remarquer, qu'après avoir donné deux raisons des jugemens, que les nations corrompues s'attirent, & qui font le soin que Dieu prend de conserver la vertu des particuliers, & la vue de fournir des exemples aux Etats voisins, il rejette celle qu'on donne d'ordinaire, c'est que les Corps publics ne peuvent être punis comme tels que dans un monde à venir.

Ou je ne comprends pas cette raison, dit-il, ou je ne comprends pas que ce soit une bonne raison. Bien des gens si je ne me trompe, s'en formeront la même idée, & ne trouveront pas mauvais que le Prédicateur ne l'ait pas plus développée. On ne peut mieux répondre qu'il ne le fait à la difficulté, qui semble naître du mélange des gens de bien & des méchans confondus dans la destruction des Etats.

Si

Si sur ce sujet il reste encore quelques ombres, c'est à l'œconomie future à les dissiper.

L'anniversaire du jour, où la Reine Anne commença son règne, fournit l'occasion du III & du XIX Sermons de ce recueil ; l'un prononcé en 1703, l'autre en 1709. Dans le premier Mr. Hoadley alloit librement l'éloge d'une Reine applaudie & victorieuse à celui d'un prédecesseur, dont la mémoire révérée par un parti étoit également noircie par l'autre. Les premiers versets du II. chapitre de la I. Epître à Timothée, choisis pour le texte du second, fournissent le sujet de plusieurs réflexions judicieuses, tant sur les difficultés & les devoirs des Souverains entourés de factions & de flatteurs, que sur les motifs qui doivent porter les peuples, à se proposer dans leurs prières pour les Rois le bien de la société auquel les Rois doivent veiller.

Ces matières devoient être familières à un Auteur, qui depuis l'année 1705 où il composa son Sermon sur les devoirs respectifs des Princes & des Peuples, en expliquant le 1.
ver-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 299

verfet du XIII. des Romains d'une manière toute opposée au sens, que lui donnent les partisans du pouvoir absolu & de la non-resistance, n'avoit cessé d'être engagé dans des controverses fort vives avec les Lesly, Atterbury, & plusieurs autres. Il soutenoit 1. que les formes de gouvernement sont arbitraires, & les devoirs les mêmes soit que le pouvoir fût entre les mains d'un seul ou de plusieurs; 2. que le but de toute administration étant l'avantage du public, les obligations des Magistrats & des sujets ne peuvent qu'être limitées par ce but. Ces principes qui sont ceux de la Révolution, sur lesquels la Reine Anne elle-même fondeoit ses titres, ne donnoient pas moins d'avantage à notre Auteur dans cette controverse, que la clarté de ses idées & son art singulier de faire tomber en contradiction ses adversaires.

Les Cours de Justice, ou les *Affises*, qui se tiennent deux fois par an dans les Provinces, sont précédées d'un Sermon, qui roule sur quelque matière relative à l'administration des Loix. On choisit d'ordinaire pour
cette

cette fonction un Prédicateur distingué. Mr. Hoadley fut prié de prêcher successivement aux deux Assises tenues à Hertford le 22. Mars & le 26 Juillet 1708. Le système & le texte qu'il choisit pour le premier de ces Sermons ne purent que surprendre les zélés défenseurs du Despotisme. Les écrits, où l'autorité Royale est dérivée de celle des Patriarches & de la Volonté Divine, fournissoient aux ennemis de la Révolution des argumens spécieux. Mr. Hoadley, après les avoir suffisamment combattus, voulut montrer que l'origine de la Monarchie absolue chez les Juifs étoit bien différente de celle qu'on lui donnoit. Les paroles de Dieu à Samuel, qui lui avoit demandé de la part du peuple un Monarque semblable à celui des autres Nations c'est-à-dire absolu, fournirent à notre Prédicateur un texte dont il fut faire usage. Sa première partie tendoit à faire voir, que la permission accordée aux Juifs ayant été précédée de marques de desapprobation, & de descriptions sinistres du gouvernement arbitraire, on devoit en conclurre qu'un tel gouver-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 301

vernement étoit en lui-même mauvais. Mr. Hoadley appliquoit dans la 2. partie ces principes à l'Angleterre, en montrant d'un côté les avantages de l'administration présente, & de l'autre les vices essentiels de celle qu'on paroïssoit regretter. Aux préjugés sur la ligne masculine, sur la primogéniture, sur le Droit irrésistible & Divin, il oppose adroitement l'administration glorieuse des Reines Angloises, l'exemple des premiers Règnes Hébreux où Dieu ne voulut pas que l'ordre de la succession & de l'âge fût observé, l'impossibilité enfin d'allier avec une non-resistance absolue l'établissement des Parlemens. La circonstance d'une descente tentée environ ce tems-là en faveur de la famille exilée lui fournit aussi des motifs & des tableaux extrêmement forts.

Le second Sermon eut encore quelque chose de plus singulier. St. Paul menacé du fouet se déclare Romain, & fait trembler le Tribun qui l'avoit fait lier. Un Anglois n'a pas moins de droit de faire valoir ses titres. Celui de Chrétien l'engageroit-il à se
mon-

montrer indifférent sur ses intérêts temporels? Mais le bourgeois des Cieux se souvient qu'il est citoyen de Rome. Dira-t-on que le pouvoir exécutif est au-dessus des loix, & doit en tenir lieu? L'Apôtre parle aux Dieux de la terre avec assurance, & ne les respecte qu'autant qu'ils sont justes & bons. A cette question si répétée, *qui jugera de l'infraction des règles?* St. Paul répond encore par sa conduite, que c'est tout citoyen à qui l'on fait injure. C'est parce que celle dont on le menace vient d'un Magistrat, que le disciple de Jesus Christ, si accoutumé à souffrir les offenses des particuliers, ne craint point de résister. Il réclame avec ses droits ceux de toute la Société lésée dans un de ses membres. Les termes de *privilèges*, de *liberté*, de *propriété*, ne furent donc point inventés par des factions licencieuses. Les loix écrites les autorisent. Elles sont les fondemens de la félicité & de la tranquillité publique. Si St. Paul n'eut pas jugé ces loix inviolables, de quel droit ou avec quel succès auroit-il réclamé des privilèges, que la volonté actuelle

actuelle d'un Supérieur eût pu suspendre? Si le despotisme étoit une institution Divine, un Apôtre n'eût-il pas pris cette occasion de donner un exemple public de résignation & de silence? Si ce sont les loix, dit en finissant l'Auteur, qui changent les deserts de ce monde en un paradis, & les sauvages mortels en une Société délicieuse, estimons une administration qui fait triompher ces loix de l'injustice & de l'oppression.

Le 29. Mai, jour où l'on célèbre l'anniversaire du rétablissement de Charles II. sur le trône offriroit sans doute de dangereux écueils à un Ministre Republicain. Mr. Hoadley envisageant dans cet événement la main bienfaisante du Ciel, fit servir en 1709 à cette solennité ces mots énergiques de l'Auteur de nos Cantiques : *l'Eternel règne, que la terre s'en réjouisse.* Moins gêné encore lorsqu'il fut appelé en 1716 à prêcher en pareil jour devant le Roi George I. il prit pour texte ces autres mots du Psalmiste, *l'Eternel a fait pour nous de grandes choses, c'est pourquoi nous nous réjouissons.* Ce qu'il insinuoit
sim-

simplement dans le premier sermon, est le principal sujet du second ; c'est que le rétablissement de la Royauté fut un événement heureux, en ce qu'il fit cesser une domination & plus illégale & plus tyrannique, mais surtout en ce que sans cela, la Révolution arrivée sous le Roi Guillaume n'eût jamais donné lieu d'éclaircir divers points obscurs & contestés de la Constitution Angloise, d'établir sur des fondemens solides les droits des peuples & des Rois, & d'assurer entre les mains des Princes Protestans la Religion & la Liberté. *La Restauration devenue une source de bénédiction pour nous par l'établissement de la ligne protestante*, c'est le titre de ce Sermon, titre qui dit tout, & qui me dispense des détails. Que croyez-vous qu'on opposât à de pareilles pièces ? des déclamations envenimées, ou des Ecrits badins de l'ordre de celui du Dr. Arbuthnot, qui porte pour titre, *l'Histoire de Jean Bill, ou le devoir imposé aux femmes de faire cocus des maris infidèles.*

Vous êtes frères, pourquoi vous maltraitez-vous l'un l'autre ? Quelle
leçon

leçon à prêcher en 1709 aux partis, qui au milieu d'une guerre onereuse se haïssant plus qu'ils ne craignoient l'ennemi de leur patrie, lui donnoient lieu de contrebalancer par ses intrigues le mauvais succès de ses armes. Ce fut le sujet, que Mr. Hoadley choisit pour le jeûne public à l'ouverture de la campagne. Il rappelloit ses auditeurs, par les motifs les plus tendres, sinon aux mêmes sentimens, du moins au support mutuel. La considération de la fin des Nations coupables fournit la matière du Sermon de jeûne de 1712 sur les paroles du *Deuter*: XXXII. 29.

Le Christianisme, traité comme le Gouvernement, a eu de tout tems deux sortes d'ennemis. Les uns prétendent que la Religion defend l'examen, les autres disent que l'examen renverse la Religion. Mr. Hoadley, dans quatre Sermons prononcés en 1713. sur 1. *Thess*. V: 21. s'oppose également aux Tyrans spirituels, & aux Incrédules déclarés. Il montre, que quelque opposés qu'ils paroissent, rien n'est plus naturel que de soupçonner ceux qui ne veulent pas qu'on
exa-

examine de n'être pas eux-mêmes convaincus, ni de plus ordinaire que de voir ceux qui se moquent en secret de la Religion se déclarer en public pour la parfaite uniformité. Sacheverel (a) & ses protecteurs d'un côté, Toland, Collins & divers autres Déistes de l'autre, justifioient un Prédicateur, qui tâchoit de trouver un milieu, dans un tems où des Ecrits animés sembloient ne laisser aucun choix entre le zèle aveugle & l'incrédulité.

Le Sermon prononcé le 5. Novembre 1715 sur 2. *Thess.* II. II. à l'occasion de la Rebellion est plein de traits extrêmement forts. Le Prédicateur autorisé par les suites mêmes des principes auxquels il s'étoit con-

(a) Le Parlement qui fit faire le procès à ce factieux, approuva les principes du Dr. Hoadley sur le Gouvernement, & le recommanda à la Cour comme un sujet digne d'être avancé. C'étoit mal-prendre son tems, & le Ministre ne devint Evêque que sous George I.

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 307

constamment opposé, & par la protection du Gouvernement dont il avoit pris la défense, avoit encore l'avantage de mettre en contradiction avec eux-mêmes ceux, qui en 1688 avoient appelé Guillaume, & qui trente ans après combattoient pour le Prétendant.

Dans un tems où la succession protestante éprouvoit les plus vives contradictions, il se formoit des associations différentes parmi les habitans des mêmes provinces, celles-ci pour manifester leur zèle, celles-là pour témoigner leur mauvaise volonté. Le païs de Galles, dont les habitans se regardent comme les descendans des anciens Bretons, observe tous les ans la fête de St. David son Apôtre & son Saint. La Société de cette Province formée en faveur de la famille regnante & sous les auspices de la Princesse de Galles, choisit le 1. Mars 1716. Mr. Hoadley pour prêcher devant elle. Il prononça à cette occasion un Discours sur la nature & les obligations de l'amour du bien public, & prit pour texte les paroles de *Philip. II. 4.* L'Auteur

Tome XV.

O

assu-

assure dans sa préface qu'il fit choix du sujet sans aucun égard aux partis, & uniquement pour presser un devoir commun à tous les citoyens.

Quoique divers Ecclesiastiques eussent pris contre notre Auteur la défense des Rois, le Clergé entant que Corps, ne l'attaqua qu'après qu'il eut touché à la Hierarchie. Un Evêque, qui prêchant à la Cour, choisit ces paroles du Sauveur, *Mon regne n'est point de ce monde*, & qui dans son Sermon soutient que l'Eglise n'a nul pouvoir sur les consciences, que Jésus Christ en est le seul Roi, que les maximes de son règne n'ont aucun rapport avec la politique mondaine, que ses Ministres doivent comme lui se montrer humbles, s'abstenir de juger, remettre au grand jour la qualification des hérésies & la décision des controverses, pouvoit-il être épargné? La Chambre basse du Clergé, ou le Concile national, publia contre lui des arrêts, & entama des procédures, que la Cour fit cesser. Nos Ecclesiastiques ne s'assembloient plus que pour la forme, & chaque séance de la *Convocation* est immédiatement suivie

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 309

vie d'un ordre du Roi qui la proroge. La foi & la discipline y perdent je crois moins que la charité n'y gagne.

Un motif de reconnoissance dicta le Sermon funèbre prononcé aux obsèques de Me. Howland le 1. Mars 1719. Dans le tems que le parti des Toris étoit le plus puissant & le plus animé contre Mr. Hoadley, cette Dame, sans le connoître, sans l'avoir vu, & sans être sollicitée, lui donna le bénéfice vacant de son village. Elle releva cette action en déclarant, que son but avoit été de marquer qu'elle n'avoit ni honte ni crainte d'avouer qu'elle pensoit comme lui. Si le Ministre jetta quelques fleurs sur le tombeau de sa bienfaitrice, en prêchant sur les mots de l'*Apoc. XIV. 13.* il le fit avec cette modération, qui convient à un Pasteur, dont le but dans ces circonstances doit être de rendre l'exemple des morts avantageux aux vivans.

Ce que je viens de dire suffit pour faire connoître ce recueil. Comme les mêmes matières y reviennent, l'Auteur a sauvé avec art l'ennui des

redites par la variété des idées & des tours. Il s'exprime par-tout avec cette force & cette clarté, qui caractérisent un Prédicateur convaincu de la vérité & de l'importance de ce qu'il prêche. La sécheresse est cependant évitée, & le pathétique, assez rare dans les Sermons Anglois, se trouve dans plusieurs de ceux-ci. Ce volume fera sur-tout utile à ceux, qui souhaitent de connoître les principes de notre gouvernement civil & ecclésiastique. Ces principes sont à-présent adoptés des deux partis, quelque différente que soit l'application qu'ils en font. Les Whigs sont, du moins en théorie, ce qu'ils étoient autrefois, & les Toris ne manquent guère, lorsque quelque mesure leur déplaît, de crier à la tyrannie, & de se montrer plus républicains que les Whigs mêmes.

A R T I C L E IV.

SHAKESPEAR ILLUSTRATED: or the
Novels and Histories on which
the

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 311

the Plays of SHAKESPEAR are founded, collected & translated from the original Authors, with critical Remarks. By the Author of the FEMALE QUIXOTE.

C'est-à-dire

SHAKESPEAR éclairci, ou les histoires qui ont servi de canevas à ses pièces rassemblées & traduites sur les originaux, avec des remarques critiques, par l'Auteur du DOM QUIXOTTE femelle. A Londres chez A. Millar 1754. 3 Vol. in 12. prix de 9. sh.

SI tout autre Auteur qu'une personne du Sexe avoit composé cet ouvrage, je ne répondrois pas que les adorateurs de Shakespear n'eussent vengé de la manière la plus éclatante l'outrage fait à ses manes. Ce qu'ils admirent surtout en lui c'est l'invention; & c'est suivant l'ingénieuse

nieuse & jeune Dame, à qui nous devons ces volumes, précisément ce qui lui manque. Elle ne se contente pas de l'affirmer, elle entreprend de le prouver, en traduisant les contes & les historiettes, sur lesquelles ce célèbre Tragique a bâti ses pièces, & que selon elle il n'a pas même le mérite d'avoir perfectionnées.

Elle semble cependant avoir craint le ressentiment de ses compatriotes. Aussi dans son élégante dédicace à Mylord Orrery actuellement Comte de Cork, prend-elle la précaution de s'assurer un Juge, que dit-elle Pline lui même se feroit associé dans la décision d'un procès littéraire. C'est devant lui qu'elle plaide, & voici comment elle tache de désarmer ceux qui pourroient devenir ses censeurs.

„ Mon sexe & mon âge, dit-elle,
 „ ne m'ont donné que peu d'occa-
 „ sions de me répandre dans le mon-
 „ de. Il peut s'y rencontrer plus
 „ d'un genre de folie que je n'ai ja-
 „ mais vus. Peut-être s'y trouve-
 „ t-il une vanité, qui se plaît à don-
 „ ner des éloges faux à autrui, &
 „ une superstition, qui adore des i-
 „ doles,

„ doles , fans les reconnoître pour des
„ Dieux.

„ La moindre gloire de ce puissant
„ Génie (Shakespear) dépend du
„ canevas ou du fujet de fes pièces.
„ Il vivoit dans un fiècle , où les
„ livres de Chevalerie étoient com-
„ muns. Les esprits des auditeurs
„ n'étoient pas faits à balancer les
„ probabilités , ou à examiner à la
„ rigueur la proportion entre les ef-
„ fets & les caufes. Il fuffisoit pour
„ rendre une hiftoire recommanda-
„ ble , qu'elle s'écartât du cours or-
„ dinaire des chofes , qu'il s'y trou-
„ vât de fréquentes révolutions , &
„ que fa fin fût pathétique.

„ La difpofition du fiècle concou-
„ roit trop heureufement avec l'ima-
„ gination de Shakespear , pour qu'il
„ eût le moindre defir de la refor-
„ mer. Il lui devoit cette variété
„ licencieufe par laquelle il a rendu
„ fes pièces plus attachantes que
„ celles de tout autre Auteur.

„ Il avoit obfervé avec beaucoup
„ d'attention les fcènes de la Natu-
„ re ; mais fon principal art confif-

„ toit à suivre les actions, les pas-
 „ sions, & les habitudes des hom-
 „ mes. Il ne pouvoit par conséquent
 „ qu'être charmé de romans, qui
 „ lui fournissoient une multitude
 „ d'incidens, de caractères, de chan-
 „ gemens de situation. Il a si fort
 „ diversifié ces caractères, il en a
 „ peint quelques uns d'une manière
 „ si vraie, qu'on peut regarder ses
 „ ouvrages comme une Carte de la
 „ vie, & une mignature-fidèle des
 „ aventures humaines. Celui qui a
 „ lu Shakespear avec attention ne
 „ trouvera peut-être pas grand cho-
 „ se de nouveau dans la foule du
 „ monde.

„ Un des traits, qui lui font le
 „ plus d'honneur, & qui jusqu'ici a
 „ été peu remarqué, c'est que ses
 „ Héros sont des hommes; que la
 „ tendresse & la haine, les espéran-
 „ ces & les craintes de ses principaux
 „ personnages, sont celles qui se
 „ trouvent dans les autres créatures
 „ humaines, & qu'elles ne ressem-
 „ blent nullement à ce que des tems
 „ moins reculés nous ont fait voir
 „ dans

„ dans ces phantomes de personna-
„ ges, qui se présentent sur nos théâ-
„ tres.

„ Il n'est peut-être pas nécessaire
„ de rechercher, si le véhicule, qui
„ nous procure tant de plaisir & tant
„ d'instruction, est une fable vrai-
„ semblable ou absurde, native de
„ notre país ou étrangère. Encore
„ un coup, le mérite de Shakespear
„ ne consiste nullement dans la fic-
„ tion d'un sujet, mais dans la pein-
„ ture de la vie, & sa gloire est en
„ sûreté, tant que la nature humaine
„ ne sera point changée. Celui qui a
„ de si grands titres à nos éloges,
„ ne peut rien souffrir en perdant ce
„ qu'une admiration ignorante lui a
„ donné sans raison. Il est bas de
„ calomnier les morts, il est ridicu-
„ le de les flatter “.

La manière dont M^e. Lennox (c'est
le nom de notre Auteur) s'y prend
pour prouver ce qu'elle avance laisse
peu de lieu à la réplique. Elle tra-
duit chacun des contes, dont Sha-
kespear a fait usage, & après avoir
donné l'analyse de la Pièce qui en est
l'imitation, elle marque les incidens

dont le Poëte est l'inventeur, & jusqu'à quel point il a embelli ou gâté les originaux.

Parmi les pièces de Shakespear, il y en a quelques unes, dont les sujets sont purement d'imagination; quelques autres ont pour fondement l'Histoire d'Angleterre; il y en a enfin, qui ont été tirées de l'Histoire Romaine ou Grèque. Ce n'est que les pièces des deux premiers genres que Me. Lennox a cru devoir analyser. Peut-être a-t-elle voulu éviter l'accusation de pédanterie, qu'il lui étoit permis de négliger. Elle avoue qu'elle ne fait nullement le latin, & elle le prouve en traduisant en bon Anglois la mauvaise paraphrase Française que le Sieur Gueudeville a faite des Ménéchmes de Plaute. Shakespear a tellement défiguré cette pièce, dont sans doute il ne connoissoit que quelque traduction en sa langue, dans sa *Comédie des méprises* (*the Comedy of errors*) que Me Lennox auroit pu se dispenser de relever toutes les fautes qu'il a faites.

La première pièce, dont on trouve ici l'analyse, est intitulée *Mesure pour*

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 317
pour mesure (Measure for measure).
Elle est tirée d'une des Nouvelles de Giraldi Cynthio. C'est l'histoire de ce Juge, qui ayant fait pendre un Gentilhomme coupable de rapt, dont il avoit forcé la sœur à racheter la vie du criminel par le sacrifice de son honneur, fut condamné par son Souverain à épouser cette infortunée, & à expier son crime sur l'échafaut. Me. Lennox montre de combien d'absurdités Shakespear a chargé ce sujet simple & véritablement tragique. Sa principale faute est de l'avoir voulu rendre comique. Le Souverain joue dans la pièce Angloise un personnage indigne de son caractère. Il feint de s'absenter pour éviter de se rendre odieux à son peuple par une loi rigoureuse qu'il croit nécessaire, & demeure cependant dans la ville déguisé en Moine pour observer la conduite du Juge, à qui il a confié son autorité & ses ordres. Le Poète trouve à point nommé certaine belle abandonnée du Juge, mais toujours prête à prendre la place de la sœur du Gentilhomme, & à obtenir sous les conditions que la dernière abhor-

O. 6. re.

re la grace de ce frère. Il prête à ce Magistrat vieilli dans la débauche & la cruauté des combats, qui se trouvent dans les ames novices & précèdent les premiers crimes. Il substitue un criminel ordinaire à celui, que le Juge satisfait ordonne qu'on décapite. Il prête enfin au Souverain la foiblesse de pardonner au scélerat qui a fait un usage si indigne de sa confiance, à la sollicitation de celle qu'il a si cruellement voulu séduire, sous prétexte qu'il n'a commis ses crimes qu'en idée, & à condition qu'il épouse sa facile maîtresse. Cela, dit M^e. Lennox avec une vivacité que lui pardonneront toutes les femmes offensées sur ce point même en imagination, est-il juste & naturel; est-ce là cette *mesure pour mesure*, que le Poète annonce avec tant d'emphase?

Romeo & Juliette, pièce dont le sujet est tiré de Bandello, donne lieu à des réflexions du même genre. Notre Auteur prouve très bien que Shakespear n'entendoit pas l'Italien, & qu'il avoit suivi une simple imitation ou Françoisse ou Angloise imprimée.

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 319

mée environ vers le même tems (a). Les incidens ajoutés dans ces copies à l'original, ont été employés avec aussi peu de jugement que de choix dans la Tragédie Angloise. La catastrophe est infiniment plus touchante dans l'Auteur Italien que dans ses imitateurs. Il fait réveiller Juliette dans son tombeau, avant que le poison, que Romeo vient de prendre, ait produit son effet, & peint des couleurs les plus vives la succession ² du contraste des mouvemens de la surprise, de la joie, de la douleur, qui marquent les instans de cette courte réunion. Les traducteurs & le Poëte ne font ouvrir les yeux à l'amante, que lorsque celui qui est venu mourir auprès d'elle a fermé les siens. Rendons justice à Shakespear; il con-
noissoit

(a) *Histoires tragiques extraites des Oeuvres de Bandel.* A Paris 1571. Il y avoit apparemment eu une édition antérieure de ce conte, puisque le 2 tome du *Palais du plaisir* (*the Palace of pleasure*) où il se trouve visiblement traduit du françois, fut imprimé à Londres en 1567.

noissoit trop le cœur humain, il aimoit trop à l'émouvoir, pour perdre une pareille scène, & ceux qui depuis quelques années, en faisant reparaître cette pièce sur nos théâtres, ont rapproché la catastrophe de celle de *Bandel*, ont exécuté ce que notre grand Auteur auroit fait, s'il avoit pu lire l'original.

Me. Lennox decouvre dans l'*Otello*, moins de déviations de l'Italien *Cynthio*, & par cela même moins de défauts de vraisemblance. Elle montre qu'à quelques égards *Shakespear* a rendu l'histoire plus intéressante, & elle le défend contre un Critique, qui l'a injustement attaqué.

Ceci prouve que notre aimable Critique est moins aveugle dans ses censures que quelques admirateurs stupides ne le sont dans leurs éloges. Si elle relève dans *Hamlet* plusieurs absurdités ajoutées à celles de l'original *Danois de Saxo Grammaticus*, elle y decouvre aussi des corrections sensées & de nouvelles beautés. L'introduction du Spectre est à ce qu'il paroît toute de *Shakespear*, & l'on
fait

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 321

fait l'usage qu'il en fait pour exciter la terreur & la sensibilité. L'invention des machines est justifiée par l'effet qu'elles produisent dans les ouvrages des grands maitres. Il me semble, que l'impression que fait sur l'ame du meurtrier la comédie, dont Hamlet dirige l'exécution, méritoit quelques mots. C'est un des endroits de cette pièce, qui dans les représentations intéresse le plus les spectateurs.

La tragédie de Macbeth, tirée des *Chroniques Angloises de Hollingsbed*, de même que plusieurs autres pièces historiques de Shakespear, doit aussi quelques traits à l'*histoire de Boetius*, traduite en Anglois en 1541. Cette pièce, où les phantômes de l'ambition, la succession des grands crimes, & les agitations qui les suivent, sont si vivement dépeintes, abonde d'ailleurs en circonstances pueriles ou absurdes. On a prédit à Macbeth qu'il n'a rien à craindre jusqu'à ce que la forêt de Bernam s'approche de Dunsinane; on l'a assuré qu'il ne sauroit périr par la main d'un homme né de femme.

Pour

Pour que ces oracles, qui entretiennent sa sécurité, concourent dans la catastrophe à le perdre & à l'atterrer, il faut que les troupes qui viennent l'attaquer arrachent des branches d'arbres, & offrent le spectacle d'une forêt mouvante, & que celui qui le tue ait dû sa naissance à l'opération Césarienne. Les forcières & leurs opérations magiques nous révoltent. Nous rions de leur chaudière, & de leurs hurlemens; nous n'avons garde d'ajouter foi à leurs enchantemens & à leurs prédictions. Dans le spectacle des spectres sanglans & des têtes menaçantes, qui effrayent en vain le meurtrier, nous ne voyons que les songes d'une imagination déréglée. Mais il faut considérer, que notre Poète vivoit dans un Siècle crédule, & que quand même il ne l'eût pas été lui-même, il lui convenoit de profiter des opinions vulgaires, & de faire sa cour à son Roi. Jaques I. avoit, entre autres productions qui illustrent son règne & sa plume, composé dans le dialecte Ecoissois, de savans *Essais de Démonologie*. On diroit à le

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 323

le voir décrire si exactement les cérémonies du Sabbat, qu'il y avoit assisté lui-même, ou que quelque Magicien transfuge lui avoit remis des Mémoires. Le Parlement d'Angleterre avoit, à la sollicitation de son nouveau Monarque, fait une loi très-sévère contre les forciers. Les hommes faits de ces tems-là ressembloient à nos enfans & à nos gens de la campagne, qui même actuellement reçoivent avidement les contes des revenans. Il faut d'ailleurs avouer que personne n'a mieux su faire parler que Shakespear les génies, les forcières, les spectres, & les fous. C'est ce qui auroit pu paroître dans l'analyse de la *Tempête*, si Me. Lennox avoit jugé à propos de la faire. Elle n'a rien dit non plus du *Marchand de Venise*, des *Femmes de Windsor*, & de quelques autres pièces de Shakespear.

Je ne m'étendrai pas davantage sur un ouvrage, qui ne sauroit intéresser que ceux qui ont lu & lu plus d'une fois Shakespear. J'ajoute que ceux-là le liront avec plaisir. Au jugement & au gout d'un Critique,

que, Me. Lennox joint la délicatesse & la modestie, qui caractérisent son sexe; & chaque page du livre nous rappelle que l'Auteur est une Dame.

ARTICLE V.

A Dissertation against pronouncing the Greck language according to accents.

C'est-à-dire

Dissertation pour prouver qu'on ne doit pas prononcer le Grec suivant les accens. A Londres chez A. Millar, dans le Strand 1754. In 8. pag. 149 sans la préface. Prix 2. sh.

DOit-on prononcer le Grec conformément à la quantité des syllabes ou conformément aux accens? Il y a déjà quelque tems que
cette

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 325

cette question a été agitée par les Savans sans qu'elle soit encore décidée. Mr. le Docteur Gally l'envisage ici sous un nouveau point de vue. C'est de la nature même de la langue Grecque & de la nature des accens tels qu'on s'en sert aujourd'hui qu'il prétend prouver qu'on n'en doit faire aucun usage dans la prononciation. Je rapporterai les principaux argumens dont il se sert afin que le Lecteur soit en état de juger.

Les accens, dit-il, *προσῳδιαί* qui étoient en usage chez les Anciens Grecs, se rapportoient uniquement à la Musique, & servoient à diriger ceux qui joignoient leur voix au son de quelque instrument. Cette idée est conforme à l'Etymologie du mot *προσῳδια* & c'est le sens que lui donnent (a) Alexandre d'Aphrodise, Hesychius & le grand Etymologiste.

Tous les Manuscrits, qui sont
de

(a) *Ad Sophist. Elench. Aristotelis*
Cap 3.

de mille ans ou davantage d'Antiquité sont sans accens : Preuve évidente non seulement que les accens tels qu'on s'en sert aujourd'hui étoient inconnus aux anciens Grecs ; mais encore qu'ils sont fort modernes, & qu'ils n'ont été communément en usage que depuis le VII. Siècle. Le plus ancien Manuscript accentué est celui des Epîtres de St. Paul, qui est dans la Bibliothèque de St. Germain des Prés, & l'on y trouve non seulement des mots, mais des lignes entières sans accent, d'où l'on peut conclurre que le copiste étoit accoutumé d'écrire indifféremment avec des accens ou sans accent.

Il est sûr qu'il faut des accens dans toutes les langues, autrement elles n'auroient point d'harmonie ; mais la manière moderne d'accentuer le Grec est vicieuse, 1. parce qu'elle est arbitraire & incertaine ; 2. parce qu'elle est contraire à l'Analogie, à la raison & à la quantité ; 3. enfin parce qu'elle se contredit elle-même.

1. Les règles, qu'on donne pour accentuer le Grec, sont si arbitraires & si peu générales, qu'on pourroit
sou-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 327

souvent faire de l'exception la règle & de la règle l'exception. Il n'y a point de règle constante pour les mots, qui sont d'une même forme; & ceux qui sont d'une forme différente sont accentués d'une même manière. Un mot de plusieurs syllabes dont la dernière est brève & la pénultième longue de sa nature peut être accentué de trois manières différentes, comme *τύψα, τυπῆσα, ταπεινός*. Quelquefois un même mot, qui est de cette forme, sera accentué de deux différentes manières, comme *ἀνίσσι ascendunt*, & *ἀνιᾶσι sursum mittunt*; *ἀπιάσι abeunt*, & *ἀφιᾶσι dimittunt* &c. Cependant ces mots sont de la même forme & devroient par conséquent être tous accentués de la même manière. La règle, qu'on donne à ce sujet, est tout à fait arbitraire, & ce qui le démontre, c'est qu'elle est sujette à bien des variations.

Λόγος a l'aigu sur la première; mais *ὁδός* a l'aigu sur la dernière, quoique ces mots soient tous les deux de la même forme. La même irrégularité

rité se trouve dans *ἐκὼν volens* & *ἄκων nolens*.

Les Monosyllabes qui sont longs de leur nature devroient avoir le circonflèxe comme ᾗν, ᾗς, ᾗ. Ils l'ont en effet quand ils sont contractés; mais par une règle générale, ils doivent avoir l'accent aigu quand il n'y a point de contraction, de sorte que ᾶν & ῖν sont accentués de la même manière. Cette distinction est purement arbitraire. Qu'une syllabe soit longue de sa nature ou qu'elle le soit par contraction, il ne peut y avoir de différence dans la manière de la prononcer. D'ailleurs on donne pour règle que, quand la dernière syllabe d'un mot est brève, & la pénultième longue de sa nature, si celle-ci a l'accent, ce doit être un circonflèxe. Suivant cette Analogie, tous les Monosyllabes longs de leur nature devroient avoir le circonflèxe, parce qu'il est supposé qu'ils doivent avoir un accent, & qu'étant longs de leur nature, ils sont aussi capables d'avoir le circonflèxe que s'ils étoient la pénultième syllabe; mais

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1754. 329

mais la règle est autrement, & les Monosyllabes exceptés sont les seuls qui soient bien accentués.

Les noms verbaux terminés en *έος, έα, έον*, qui répondent aux Gérondifs des Latins, ont l'accent aigu sur la pénultième, quoique la dernière soit brève; c'est-à-dire, qu'ils sont accentués de la même manière que les mots qui ont la dernière syllabe longue.

Les noms verbaux terminés en *τος* ont l'accent sur la dernière, comme *ορατος*; mais s'ils sont composés, l'accent revient à l'antépénultième, comme *αορατος*, pourvu que la composition soit faite d'après la dérivation; car si ces Noms sont dérivés d'un Verbe composé, ils conservent l'accent sur la dernière, comme *επιθυμητος*. De semblables règles ne semblent-elles pas avoir été faites pour embarrasser ce qui est simple & aisé en soi-même?

Notre Auteur cite un grand nombre d'autres mots, dont les accens sont placés de manière qu'il n'est pas possible d'en donner aucune raison, & plusieurs autres sur l'accentuation des

des quels les Grammairiens ne s'accordent pas. Il finit cet Article par une observation sur les voyelles douteuses *α, ι, υ*, c'est-à-dire qui de leur nature ne sont ni longues ni brèves. La quantité de ces voyelles devient déterminée dans chaque mot. Quand elles sont brèves on les considère comme telles pour l'accent, mais quand elles sont longues, pourquoi ne les considère-t-on pas comme longues? Cependant cela se fait très-rarement, & l'on place les accens dans les vers comme dans la prose.

2. L'usage moderne des accens dans le Grec est contraire à l'analogie, à la raison, & à la quantité. Les Diphtongues *αι* & *οι* étant longues de leur nature, sont considérées à la fin des mots comme brèves par rapport à l'accentuation. Cela n'est point fondé en raison, puisqu'une Diphtongue ne peut pas être prononcée comme on veut, brève ou longue, & que ces Diphtongues ont un son aussi plein qu'aucune autre.

De plus *α* & *ω*, avec l'*Jota* souscrit

crit sont des contractions d'*αι* & d'*οι*, ou plutôt ce sont les Diphtongues même qui ont l'*iota* dessous au lieu de l'avoir à coté, comme c'étoit l'usage constant des Anciens, qui ne connoissoient point l'usage de l'*iota* souscrit. Cependant *αι* & *οι* ne sont jamais considérés comme brefs dans l'accentuation. La règle même de regarder *αι* & *οι* finales comme brèves par rapport à l'accent est sujette à bien des exceptions, & ni la règle ni les exceptions n'ont aucun égard à la quantité, car l'accent aigu peut être sur la pénultième, soit que la dernière syllabe soit longue soit qu'elle soit brève. L'usage de prononcer les Diphtongues en un seul son, sans en faire sentir les deux voyelles, ne s'est introduit que tard dans la Grèce, & y fut vraisemblablement porté par les Romains, du tems de Claude & de Néron, ainsi que le prétend Vossius. Il y a apparence, que c'est cette prononciation corrompue, qui a donné naissance à la règle de considérer *αι* & *οι* finales comme brèves pour l'accentuation.

Dans les Déclinaisons, l'accent du Nominatif ne reste point à sa place, ou n'en change point suivant une règle uniforme d'analogie ou de quantité. La variation des accens est singulière dans les noms, qui n'ont qu'une syllabe au Nominatif, & qui en ont plusieurs au Génitif. La règle est que l'accent doit être conservé sur la même syllabe du mot autant qu'il est possible; cependant contre la règle, l'accent est sur la dernière syllabe dans *χείρας*, *χείρι*, *χειρι*, & les Génitifs & Datifs du Duel & le Génitif du Pluriel ont le circonflexe. De plus la pénultième, longue de sa nature & suivie d'une syllabe brève, reçoit le circonflexe à l'Accusatif Singulier, & au Nominatif, Accusatif & Vocatif Duels & Pluriels, *χείρα*, *χείρε*, *χείρες*, *χείρας*: au lieu que l'accent du Nominatif auroit pu être conservé dans tous les cas, soit que c'eût été l'aigu ou le circonflexe. La quantité des deux syllabes permettoit également l'un & l'autre.

La règle générale pour les Verbes est de placer l'accent aussi loin qu'il est possible de la dernière syllabe;
ce.

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1754. 333

cependant non seulement cela ne se fait pas, on l'avance au contraire souvent vers la dernière, lorsque ni la nature des syllabes ni l'analogie ne le demandent. Exemple τυπῶ. Fut. 2. Ind. τυπῶ, τυπῆς &c. Aor. 2. Inf. τυπεῖν. Part. τυπῶν &c. De même τετυφῖναι, τετυφῶς, τυπῆναι &c.

Un accent aigu après son élévation ne peut pas avoir plus de trois mesures dans sa chute. L'oreille ne peut guères aller plus loin pour juger des accens. La distribution de ces mesures est tout-à-fait arbitraire dans le système moderne des accens Grecs; car si l'aigu est sur l'antépénultième, deux des mesures doivent tomber sur la pénultième & non sur la dernière. Cependant il n'y a rien dans les règles de l'harmonie ou de la prononciation, qui empêche que ces deux mesures ne tombent également ou sur la dernière ou sur la pénultième. Κύρις ou Κύριω sont aussi harmonieux que *Dominī* & *Dominō*. Il n'y a donc aucun fondement ni en raison, ni en analogie, ni en harmonie, pour mettre sur la pénultième l'accent, qui

au Nominatif étoit sur l'antepénultième.

Le système des accens, qui dans ses premières règles semble avoir égard à la quantité, s'en éloigne ensuite sans raison. Plusieurs mots, qui pourroient être accentués conformément à la quantité, le sont d'une manière qui lui est contraire. *Εἰρημος* a l'aigu sur l'antepénultième, & suivant la quantité il devroit avoir un circonflexe sur la pénultième, & il le pourroit suivant les règles de l'accentuation. Tous les mots de cette forme ne doivent jamais avoir un accent aigu sur la première syllabe, mais un circonflexe sur la seconde; car le circonflexe est l'accent propre & naturel de toute syllabe longue de sa nature. Le circonflexe est un composé de l'aigu & du grave, c'est-à-dire qu'il marque qu'on doit élever & ensuite abaisser la voix, en prononçant la syllabe sur laquelle il est placé. Il faudroit donc dans le mot *εἰρημος* & dans tous ceux de la même forme élever la voix en prononçant & la première & la seconde syllabe,

ce

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 335
ce qu'aucune langue ne peut permet-
tre.

3. L'usage moderne des accens dans le Grec se contredit lui-même. On donne pour règle que les Polysyllabes terminées en $\bar{\upsilon}$, dont l' $\bar{\upsilon}$ est bref doivent avoir l'aigu sur l'antépénultième. *Ελαχους* devroit donc avoir l'aigu sur l'antépénultième, cependant on veut qu'il l'ait sur la dernière, parce qu'il y a, dit-on, une autre règle, qui ordonne de placer l'accent sur la dernière, quand les mots de cette forme ont une terminaison neutre & un α dans la pénultième. Une autre règle générale prescrit que les noms féminins en α dérivés des masculins en $\bar{\upsilon}$, ayent l'aigu sur l'antépénultième, si le masculin a le grave sur la dernière; mais si le masculin a un aigu sur la dernière, alors le féminin doit prendre le circonflèxe sur la pénultième. Suivant cette règle *ελαχεια* & *λιγεια* doivent prendre le circonflèxe sur la pénultième; mais on veut qu'ils ayent l'aigu sur l'antépénultième en vertu d'une autre règle, qui ordonne de placer l'accent

P-3. sur

sur l'antépénultième, quand le mot est formé du Tems présent. *Ελαχύς*, dit-on, vient d'*Ελάω* & *λιγύς* de *λίγω* ou *λέγω*, ainsi *ελαχεια* & *λιγεια* doivent avoir l'aigu sur l'antépénultième. Les Grammairiens feroient peut-être assez embarrassés, si l'on leur demandoit de prouver, que ces noms sont en effet dérivés de ces verbes. Quoiqu'il en soit ces règles se contredisent elles-mêmes, & au lieu d'avoir égard à la quantité, elles la choquent directement.

Les Oxytones deviennent Barytones dans un discours continu, excepté dans le cas des Enclitiques, & alors l'accent ne doit plus être prononcé ni comme aigu ni comme grave, ce qui est réellement monstrueux. La vérité est que la nature des accens n'a jamais été assez bien examinée. Chaque mot doit en avoir un; mais il est évident qu'il n'y a qu'un accent dans la nature qui est l'aigu. Le grave n'est qu'une privation d'accent. Les polysyllabes, qui ont un aigu dans le milieu, doivent être supposés avoir autant d'accens graves qu'il y a de syllabes outre celle

le

le qui a l'accent aigu, car les syllabes qui la précèdent ou qui la suivent doivent être prononcées sans accent, c'est-à-dire avec l'accent grave. Le circonfléxe, qui est composé d'un aigu & d'un grave, ne doit être censé un accent que relativement à l'aigu. Quand les Oxytones deviennent Barytones, on ne peut dire où l'accent doit être placé. Chaque mot cependant doit en avoir un, & la grace suppose nécessairement un aigu.

Plusieurs mots Grecs ont l'aigu sur l'antépénultième, quoique la dernière syllabe soit longue, ce qui est contraire à la règle fondamentale des accens. On dit à la vérité que ce sont des exceptions; mais ces exceptions sont en si grand nombre qu'il faut convenir, qu'elles sont une contradiction manifeste à la règle générale.

Le savant Auteur passe en revue plusieurs autres règles d'accentuation, & fait voir qu'elles sont ou dénuées de fondement, ou contraires aux règles générales, ou opposées à la raison ou à l'analogie des accens; mais je ne puis le suivre dans tous ces dé-

338 JOURNAL BRITANNIQUE.
tails , qu'il faut lire dans le livre
même.

Si les accens s'accordoient avec la
quantité , ce seroit une raison à allé-
guer en leur faveur ; mais cet accord
est très-rare. Quand ils ne sont pas
placés conformément à la quantité ,
cela occasionne une différence dans
la prononciation ; & si la prononcia-
tion est bonne quand les accens & la
quantité s'accordent , elle doit être
vicieuse quand cet accord ne subsiste
pas. L'un doit céder à l'autre. Si
c'est la quantité , elle ne s'accordera
pas avec elle-même. Si ce sont les
accens , ils seront inutiles pour la
prononciation. Dans leur première
origine , les accens s'accordoient tou-
jours avec l'élévation & l'abaisse-
ment de la voix ; mais dans l'usage
qu'on en fait à présent , personne ne
peut lire ni prose ni vers d'une ma-
nière , qui soit tout à la fois confor-
me & aux accens & à la quantité.
Chaque élévation de la voix allonge
nécessairement la syllabe , & détruit
par conséquent la quantité , toutes
les fois que cette élévation a lieu
pour une syllabe brève. Aussi quoi-
qu'on.

qu'on place les accens dans les vers, on ne les lit jamais, & si l'on entreprenoit de le faire on ne trouveroit plus ni pieds, ni mesure, ni harmonie.

Les accens ne sont-ils donc d'aucune utilité? Mr. Gally répond qu'ils peuvent servir à distinguer les différens sens des mots, qui ne différent ni pour la forme ni pour le son, comme *ἐμὶ sum* & *ἐμὶ vado*, *ἐσόν*, *ἐσέ*, *εστis*, & *ἐσόν*, *ἔσε*, *estote*, *ἔ non* & *ἐ ibi*. Ils pourroient encore servir à faire connoître la quantité des syllabes, si on les plaçoit conformément à cette quantité, ce qu'on ne fait pas. Leur usage se borne donc uniquement à distinguer les différentes significations d'un même mot. Par conséquent il faudroit les retrancher de tous les mots, qui ne sont pas équivoques, & alors il n'en resteroit que peu. Cet usage même des accens pourroit être disputé. Il y a plusieurs mots, qui sont toujours écrits avec le même accent, & qui ont des significations différentes, comme *τόπος*. *ἦν* avec l'esprit doux & le circonflèxe a cinq sens différens, cependant on ne s'y

trompe pas, & dès qu'on aura les différentes significations d'un mot, une médiocre attention à la suite du discours fera aisément découvrir dans quel sens le mot est employé. On met un aigu sur la dernière des Prépositions *ἀνά* & *διά* pour les distinguer d'*ἀνα* Rex & de *Δία* Jovem; mais ne faudroit-il pas supposer un lecteur bien stupide, pour ne pouvoir pas distinguer un Nom d'une Préposition sans le secours d'un accent. Joignez à cela que les Grammairiens ne s'accordent pas sur l'accent qu'on doit donner à plusieurs mots, pour en déterminer la signification, & qu'alors l'accent devient inutile. On ne peut donc retirer à-peu-près aucune utilité des accens, & cependant ils sont suivis de très-grands désavantages.

1. Ils introduisent des difficultés inutiles dans une langue, qui en a suffisamment par elle-même.

2. On les place suivant des règles souvent arbitraires & contraires les unes aux autres.

3. Ils détruisent cette harmonie, pour laquelle la langue Grecque est avec raison si estimée.

4.

4. Enfin ils encouragent la paresse. Cette dernière raison semble contredire la première ; mais il paroît que l'Auteur ne l'emploie , que dans la supposition , que les accens fussent conformes à la quantité. Dans ce cas-là on se rapporteroit à ses yeux pour la quantité , sans se donner la peine d'en étudier les règles.

L'usage primitif des accens se rapportoit , comme on l'a déjà dit , à la Musique. Les Grammairiens de l'Ecole d'Alexandrie furent les premiers qui les appliquèrent à la quantité. Tant qu'on ne les fit servir qu'à cela , il ne se pouvoit pas faire d'altération dans la prononciation du Grec ; mais quand les étrangers se mêlèrent avec les Grecs , leur manière d'accentuer se glissa dans cette langue , & ce fut ainsi que s'introduisit l'usage de placer les accens tels que nous les avons aujourd'hui. Que les premiers accens fussent conformes à la quantité , c'est ce qui est évident par ce passage de Denys d'Halicarnasse. (b) *La prose,*
dit-il,

(b) Περὶ Συνθεσ. Ονοματ. §. 11.

dit-il, *ne change la quantité d'aucun mot, mais elle conserve les syllabes longues ou brèves, comme elle les a reçues de la nature.* Ce judicieux Auteur observe encore dans un autre endroit, que les parties d'oraison n'affectent pas toutes également l'oreille, ce qu'il attribue avec raison à la nature des lettres, qui composent les mots, & à l'union des syllabes, qui se forme de différentes manières. D'où il résulte, que les accens ne pouvoient être considérés, qu'autant qu'ils étoient conformes à la nature des lettres & des syllabes, c'est-à-dire à la quantité.

Cette vérité devient encore plus évidente par le fait. Tous les Poly-syllabes terminés en *οιος* avoient originairement un circonflèxe sur la pénultième, au lieu que les Athéniens modernes mettoient un aigu sur l'antépénultième. C'est ce que Suidas rapporte, & nous apprenons la même chose du grand (c) Etymologiste & du Scholiaste sur l'Aristophane,

(c) *In voce γελῶντος.*

ne, qui préfèrent l'un & l'autre l'ancienne manière d'accentuer. Les modernes mettent un accent aigu sur l'antépénultième d'Ερημος. Dans Homère ce mot avoit le circonflexe sur la pénultième. Il en est de même pour ετοιμος. Ces exemples & d'autres, qu'on pourroit citer, font voir que les Anciens se régloient sur la quantité pour la distribution des accens.

Mr. Gally s'occupe ensuite à répondre à deux objections, que peuvent lui faire les défenseurs des accens, & qui ne sont fondées à ce qu'il croit que sur deux passages mal-entendus. La brièveté d'un Extrait ne me permet pas d'entrer dans cette discussion. Je ne rapporterai pas non plus en détail ce que dit notre savant Auteur sur l'origine des accens tels que nous les avons aujourd'hui ; je me contenterai d'en donner le précis. Il croit qu'après l'expédition d'Alexandre le Grand, le commerce des Asiatiques avec les Grecs introduisit plusieurs prononciations vicieuses par rapport aux accens. Cette corruption dut augmenter dans les

deux Royaumes, qui se formèrent en Egypte & en Asie, & infecter même la Grèce. La conquête de la Grèce par les Romains, & les irruptions des Goths, qui s'y allèrent établir en différens tems, altérèrent encore beaucoup l'ancienne manière de prononcer. Enfin les Sarrasins, qui au commencement du VII. siècle parcoururent toute la Grèce, portèrent un nouveau coup à cette langue. La prononciation du Grec fut alors si corrompue, qu'il parut nécessaire de marquer les accens dans les livres pour l'usage ordinaire. On voit en effet par les Manuscrits, que ce fut vers ce tems-là qu'on commença à faire usage des accens.

On prétend qu'Aristophane de Byfance fût le premier, qui crut que les accens, qui jusqu'alors n'avoient servi qu'à la Musique, pourroient être utilement employés à conserver la prononciation prosodique du Grec, & qu'il en fit usage afin de faciliter l'étude de cette langue aux étrangers. Mais s'il avoit eu attention à faire accorder les accens avec la quantité, il est fort douteux que ses successeurs
 aient

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 345

ayent suivi son exemple. Quand une fois on eut négligé cette règle essentielle, & qu'on eut placé les accens conformément à une prononciation corrompue qui avoit cours alors, les règles des accens durent se multiplier à mesure que la prononciation se corrompoit davantage. Les Grammairiens ne formèrent pas tout à la fois un système complet d'accens, qui fût généralement adopté. Ils se contentèrent de ramener à certaines règles une prononciation, qui avoit été altérée en différens tems & en différentes manières. Cela exigea un grand nombre de règles & d'exceptions. Ils s'efforcèrent alors de fixer de leur propre autorité la prononciation de quelques mots, en quoi ils s'écartèrent beaucoup les uns des autres. Suivant les uns, γελοιος avec l'accent sur l'antépénultième signifie celui qui est l'objet du ridicule, & avec le circonflexe sur la pénultième celui qui a l'art de faire rire. Suivant d'autres c'est précisément le contraire. Ammonius veut qu'ἀγροικος signifie un campagnard & ἄγροκος un homme grossier. Ptolémée d'Ascalon est d'un avis tout

tout opposé. Il est donc évident, que le présent système des accens n'est point fondé sur la pure prononciation du Grec, qui étoit conforme à la quantité, mais sur une prononciation corrompue, qui prévalut & s'augmenta avec le tems. Les Grammairiens, de qui nous tenons ce système, étoient réellement modernes à l'égard de la véritable manière de prononcer le Grec. Leurs règles avoient peu d'égard à la quantité, & se contredisoient souvent les unes les autres. De là ces variations dans les Manuscrits & dans les Imprimés sur la manière de placer les accens.

Il y a des difficultés sur l'accentuation & dans le Grec & dans le Latin; mais il faut considérer que dans toutes les langues la prononciation de quelques mots n'est fondée que sur la coutume, qui est au dessus des loix de la Grammaire. Il y avoit dans l'usage des accens chez les anciens Romains des délicatesses que nos oreilles ne peuvent pas saisir; il en étoit sans doute de même chez les anciens Grecs. Dans les langues vivantes il faut se conformer à l'u-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 347

Usage; mais il n'en est pas de même des langues mortes. Si les défenseurs des accens modernes peuvent les faire accorder avec la quantité, ils sont bien les maîtres, dit notre Auteur, de les retenir; mais cela me paroît impossible. Ils ne prétendent pas même de l'essayer dans les vers, de sorte qu'ils sont obligés de faire deux langues d'une seule. Si nous voulons, ajoute-t-il, observer l'uniformité & nous en tenir à ce qu'il y a de sûr, nous ne devons nous servir des accens dans la prononciation de l'ancien Grec qu'autant qu'ils ne sont pas contraires à la quantité. Si nous avons perdu la partie la plus délicate de l'ancienne prononciation, nous avons d'autant plus de raison de nous attacher à cette partie essentielle qui subsiste toujours.

Il est aisé de voir par la lecture de l'ouvrage de Mr. Gally, qu'il a examiné à fond cette matière. Les raisons qu'il allégué ne sont peut-être pas toutes également solides. On peut lui faire quelques difficultés. Cependant il me paroît presque impossible de ne se pas ranger à son opinion.

nion. Les plus zélés défenseurs des accens, & tous ceux qui ont quelque connoissance de la langue Grecque, conviennent qu'on ne doit & qu'on ne peut avoir égard aux accens dans la prononciation des vers. Il est donc démontré qu'on devroit les en bannir. Leur utilité dans la prose ne se fait pas aisément sentir. J'avoue en mon particulier, que je n'en ai jamais retiré aucune, & il me semble que la prose Grecque lue suivant la quantité est plus harmonieuse que quand on la prononce conformément aux accens. Je n'hésite donc pas de conclurre avec Mr. Gally, que ce seroit rendre un grand service aux amateurs du Grec & à la langue elle même, que d'en bannir les accens. Ils ne servent qu'à en rendre l'étude plus embarrassante, & à charger inutilement la mémoire de règles & d'exceptions assez difficiles à apprendre & plus difficiles encore à retenir.

L. C.

ARTI-

ARTICLE VI.

*Lettre de M. de Missy à l'Auteur
du Journal, sur l'Article suivant.*

MONSIEUR,

COMME la seconde lettre du Chevalier Newton se trouve beaucoup moins longue que la première, je n'ai pas cru qu'il y eût la même nécessité d'abréger : & une raison particulière m'a déterminé à ne pas user non-plus avec la même hardiesse, des autres licences qu'autorise le titre de *traduction libre*. Mr. Wetstein, qui sur le texte des *Témoins célestes* s'est contenté d'indiquer la première lettre, ne s'en est pas tenu à une simple indication de la seconde, dans sa Note (ou plutôt Dissertation) sur le mot Θεός, substitué au pronom εγώ dans le passage du *Grand mystère de la piété*. Il a dit, vers la fin de sa Note : *Aufus sum de hoc loco paulo fusius & curatius differere, adjutus præcipue epistola ISAACI NEWTONI, quæ cum multa*

*multa contineat aliis parum animad-
versa, judicavi non solum ad defen-
dendam exstimationem viri summi,
post fata primo e suggestu, deinde
Dissertatione critica in hunc locum,
Londini ante hos decem annos typis
edita, indignis modis laceratam, sed
etiam universæ Republicæ Christianæ
atque Veritatis magni interesse, ut il-
la (quibusdam tum additis tum rese-
ctis) ad considerandum proponerem. Il
m'est venu dans l'esprit, que ces pa-
roles pourroient faire naître l'envie
de comparer les dissertations des deux
Sçavans: je n'ai pas voulu qu'on pût
dire de ma traduction, qu'elle étoit
trop libre pour servir sûrement à la
comparaison: & j'ai réglé là-dessus
les libertés que j'ai prises. Cet avis
m'a paru nécessaire: j'en supprime-
rai quelques autres, s'il vous plaît,
ou je les réserverai pour un tems plus
convenable: ce n'est pas sans regret
que j'ai suspendu pour quelques mo-
mens, le plaisir d'introduire une se-
conde fois notre illustre Anglois s'ex-
pliquant lui-même sur des points de
Critique sacrée: je me permets à pei-
ne de vous dire que je suis &c.*

AR-

ARTICLE VII.

Traduction libre de la Lettre du Chevalier NEWTON, sur 1 Tim. ii j,

16: Καὶ ὁμολογούμενος μυστὴρ ἐστὶ τὸ τῆς
εὐτελείας μυστήριον, Θεὸς [autrement
ὁ] ἐφανερώθη ἐν σαρκί, ἐδικαιώθη ἐν
πνεύματι, ὤφθη ἀγγελίοις, ἐκηρύχθη ἐν
ἔθνεσιν, ἐπιστεύθη ἐν κόσμῳ, ἀνελήφθη ἐν
δόξῃ.

MONSIEUR,

Nous avons vu les Latins interpoler le passage des trois Témoins, nous allons voir les Grecs à leur tour interpoler celui du grand mystère de la piété, & se mettre en possession de lire, *Le mystère de la piété est grand*, DIEU a été manifesté dans la chair: au lieu de lire, comme l'ont fait constamment toutes les Eglises des quatre ou cinq premiers siècles, & comme le font jusqu'à ce jour les Versions, éthiopique, syriaque & latine, *Le mystère de la piété est*

est grand, LEQUEL a été manifesté dans la chair. Grotius ajoute même aux autres anciennes versions, l'arabique: Et s'il faut convenir que l'arabique faite à l'usage des Coptes est pour *Q. 266*, comme l'est aussi l'esclavonne de Cyrille, nous ne devons pas oublier non plus, que ces deux versions sont bien postérieures au 6^e. siècle, où la corruption commença: ni que celles qui sont plus anciennes, ont pour elles le suffrage des Auteurs des cinq premiers siècles, tant Grecs que Latins.

Tertullien contre Praxéas, & St. Cyprien contre les Juifs, font valoir avec beaucoup d'adresse tous les passages où J. Christ est appelé Dieu: mais ils ne disent mot de celui-ci. Alexandre d'Alexandrie, St. Athanase, les Pères du concile de Sardique, St. Epiphane, St. Basile & les deux Grégoires, St. Chrysostôme & les deux Cyrilles, parmi les Grecs; St. Hilaire & Lucifer, St. Jérôme & St. Ambroise, St. Augustin & Phebadius, Victorin d'Afrique, Faustin, Léon le grand, Arnobe le jeune, Céréalis, Vigile de Thapse, Fulgen-
ce,

ce , parmi les Latins ; écrivirent tous dans les siècles 4 & 5 , pour la divinité du Fils & l'incarnation de Dieu : quelques-uns d'entr'eux le firent avec étendue , & dans plusieurs traités : aucun d'eux cependant , que je sache , n'a jamais fait valoir le mot en question. Dans tout le cours de la longue & vive controverse de l'Arianisme , ce texte est demeuré à l'écart ; quoiqu'aujourd'hui que ces disputes sont éteintes , ceux qui lisent , *DIEU a été manifesté dans la chair* , ne connoissent point de texte qui dût y venir plus naturellement & plus à propos. Les Eglises de ces tems-là n'avoient donc nulle idée de cette leçon. Et cela est si vrai , que lorsque leurs Docteurs (indépendamment de la controverse touchant la divinité du Fils) ont occasion de rapporter le passage tel qu'ils l'avoient , on voit manifestement qu'ils lisoient ε, & non pas Θεός : Témoin notamment St. Ambroise , ou tel que vous voudrez de ses contemporains , dans le commentaire inséré parmi ses œuvres sur les Epîtres de St. Paul : Témoin St. Augustin , sur le 19^e. Chapitre

354 JOURNAL BRITANNIQUE.
pitre de la Genèse, dans le 5°. livre
De Genesi ad literam: Témoin l'Au-
teur du commentaire attribué à St.
Jérôme, & cité avec St. Augustin
par le vénérable Bède: Témoins Pri-
mase & Sédulius, dans leurs com-
mentaires: Témoin Victorin d'Afri-
que, dans son ouvrage même con-
tre Arius, livre I; & Vigile de Thap-
se, dans son 3°. livre contre Varima-
dus, ch. 12: Témoins deux Papes;
Léon le grand, *Epist. XX. ad Fla-
vianum*; & Grégoire le grand, *Mo-
ral. l. 34, c. 7, al. 4*. Tous ces an-
ciens Auteurs Latins lisent *quod*: &
je crois que c'est jusqu'à ce jour la
leçon de tous les MSS latins des
Epîtres de St. Paul. Je ne puis dou-
ter par conséquent, que ce n'ait été
constamment la leçon publique des
églises latines. Nous avons parmi les
œuvres de Fulgence, une homélie
d'un Arien qui lisoit à, & qui l'ex-
pliquoit du Fils de Dieu, né du Père
ante secula, né de la Vierge *in no-
vissimo tempore*: & l'on ne voit pas
que Fulgence, dans sa réponse à l'ho-
mélie arienne, ait eû la moindre
plainte à faire touchant la citation.
Je

Je vois au contraire , par le ch. 6. de son premier livre à Thrasimond , qu'il doit avoir lu le texte & l'avoir entendu comme les autres Latins. Quant aux Grecs , il est trop vrai que ce n'est pas la même chose. Non-contens d'altérer le texte de St. Paul dans les Epîtres mêmes de St. Paul , ils l'ont altéré dans divers endroits de leurs Auteurs où il se trouvoit. Mais vous allez voir , j'espère , qu'il nous reste malgré cela des indices suffisans de l'ancienne leçon du Grec chez les Grecs eux-mêmes.

Dans les commentaires de St. Chrysostôme , par exemple , quoique le texte de St. Paul nous présente la leçon Θεός , les explications du commentateur ne permettent pas de douter qu'il n'ait lu εἰς . Car ni dans ces explications , ni ailleurs , il n'établit la divinité de Jésus-Christ par ce passage : & au lieu de l'expliquer comme ceux qui lisent Θεός , il l'explique (de même que les Latins qui lisoient εἰς) de Jésus-Christ incarné ; ou comme il s'exprime , de *l'homme fait Dieu* & de *Dieu fait homme* ; ce qui nous laisse au moins la liberté d'entendre

le mot en question, ou de Dieu ou de l'homme. Aussi dit-il dans un endroit de son commentaire: ἐφανέρωθη ἐν σαρκὶ ὁ θεουργός: & dans un autre endroit: Ἄνθρωπος ἄφθῃ ἀναμάρτητος, Ἄνθρωπος ἀνελήφθη, ἐκηρύχθη ἐν κόσμῳ, μετ' ἡμῶν ἔειδον αὐτὸν οἱ ἄγγελοι. *Un homme a été vu exempt de péché: c'est ainsi qu'il explique la partie du texte où je maintiens qu'il faut lire ὁ ἐφανέρωθη ἐν σαρκὶ, ἐδικαιώθη ἐν πνεύματι. Un homme a été reçu en haut, un homme a été prêché dans le monde, a été vu avec nous par des Anges: c'est ainsi qu'il explique la suite: faisant dépendre du nominatif Un homme, tous les verbes qui viennent après: ce qu'il n'eût certainement pas fait, si Θεὸς eût été le nominatif exprimé dans son texte de St. Paul. Il pouvoit raisonnablement interpréter de l'homme le pronom vague ὁ: mais il ne pouvoit certainement pas interpréter de l'homme le nom Θεός: Et s'il avoit lu dans son texte, Θεός... ἐδικαιώθη ἐν πνεύματι, il n'auroit certainement pas expliqué ἐδικαιώθη par ἄφθῃ ἀναμάρτητος: car il faudroit être fou pour dire de Dieu, qu'il aît été rendu exempt de*
péché

péché dans l'Esprit ou par l'Esprit. Mais ce que j'observe dans St. Chrysostôme deviendra plus évident, lorsque j'aurai montré comment après lui, dans la controverse Nestorienne, tous les partis s'accordoient à lire &, & comment les Grecs ont depuis altéré le texte de St. Paul dans les écrits de St. Cyrille, non moins que dans ceux de St. Chrysostôme.

Que la leçon des Nestoriens ait été &, c'est ce qui paroît nettement par les morceaux de quelques homélies de Nestorius, qui se trouvent employés par Arnobe le jeune, dans le deuxième livre de sa dispute avec Sérapion, pour faire connoître comment Nestorius lui-même expliquoit & défendoit son opinion. *Non peperit sanctissima Maria Deitatem; nam quod natum est de carne caro est. Non peperit Creatura Creatorem; sed peperit hominem Deitatis ministrum. Non ædificavit Deum-Verbum Spiritus sanctus: Quod ex ipsa natum est, de Spiritu sancto est. Deo itaque Verbo, templum ex Virgine ædificavit. — Qui per se natus est Deus in utero (scilicet*

ante luciferum) Deus est. — Θεοτόκου
formam in Deo honoramus. Ainsi par-
 loit Nestorius dans une de ses homé-
 lies: Et dans une autre il disoit: *Spi-*
ritum divina separat natura, qui hu-
manitatem ejus creavit. Quicquid ex
Maria natum est, de Spiritu sancto
est, qui & secundum justitiam reple-
vit quod creatum est. Hoc quod mani-
festatum est in carne, justificatum est
in Spiritu. Ces dernières paroles se-
 roient certainement en grec: ὁ ἱφα-
 νερώθη ἐν σαρκί, ἐδικαιώθη ἐν πνεύματι:
 Or Nestorius avoit écrit en grec. Et
 son raisonnement seul fait assez voir,
 que bien loin de lire Θεός, il ne pou-
 voit pas même admettre Θεός com-
 me une interprétation de ὁ. Car se-
 lon lui les termes de St. Paul prou-
 voient, que la sainte Vierge ne de-
 voit point être appelée *Mère de DIEU*;
 d'autant que *ce qui* avoit été *mani-*
festé dans la chair (& que Nestorius
 appelle même une *créature*) avoit
 été *justifié dans l'Esprit*, c'est-à-dire
 suivant son explication, *rempli par*
l'Esprit quant à la justice. Nestorius
 donc, non-seulement ne lisoit pas
 Θεός, mais lisoit ὁ. Et que les autres
 Grecs

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1754. 359

Grecs de son tems lûssent de même, c'est ce qui n'est pas moins évident par la conduite que tiennent à son égard ceux qui combattent son opinion. Car qui ne penseroit qu'ils vont tous crier au mensonge ainsi qu'au blasphême , contre un homme qui ose mettre au rang des créatures ce qui est appelé DIEU *manifesté dans la chair* : & que les clameurs sur la falsification du texte , vont faire autant de bruit pour le moins qu'aucune autre chose dans le cours de la controverse ? Le fait est néanmoins , qu'ils ne lui font pas le moindre procès sur la corruption du texte , & qu'ils citent eux-mêmes le texte comme lui, ne disputant avec lui que sur l'explication qu'il en a donnée. Nous pouvons juger du fait par les écrits de ses deux principaux antagonistes, Cyrille & Cassien.

Jean Cassien, Disciple & Diacre de St. Chrysostôme , & député à Rome pour y ménager ses intérêts , avoit abandonné Constantinople d'où son maître étoit exilé : il passa quelque tems en Syrie & en Egypte dans l'état monastique , & vint finir

ses jours dans la Gaule Narbonnoise. Nestorius sur ces entrefaites devenu Patriarche de Constantinople, avoit broché son nouveau Système; Cyrille d'Alexandrie s'étoit déclaré contre Nestorius; & Nestorius avoit envoyé des copies de ses sermons à Rome pour mettre le Pape au fait; lorsque Léon, depuis surnommé le Grand, mais qui n'étoit encore qu'Archi-diacre de Rome, engagea Cassien (qui étoit alors dans les Gaules) à prendre la plume contre Nestorius. Cela produisit l'ouvrage de Cassien *De incarnatione Domini*: Et comme on voit par l'ouvrage même qu'il est antérieur au Concile d'Ephèse, ce n'est pas sans raison que Baronius le rapporte à l'an 430. Nous ne l'avons aujourd'hui qu'en latin: mais je suis persuadé que c'est une traduction. Le dessein de l'auteur est manifestement de soulever les églises grèques contre Nestorius; il cite les Pères Grecs, il conclut par une apostrophe aux citoyens de Constantinople, il y vante sa doctrine comme celle qu'il a reçue de son maître St. Chrysostôme, tout cela répond au des-

dessein d'enflammer les Grecs , pour lesquels on croira difficilement qu'il ait écrit en latin. D'ailleurs ses autres ouvrages ont existé dans les deux langues : Photius les avoit vus en grec : & ce qu'il dit de la force avec laquelle ils sont écrits , convient mieux (ce me semble) à des originaux qu'à des traductions. Or dans cet ouvrage (liv. 7, ch. 18) lorsqu'il vient à considérer l'usage que Nestorius faisoit du texte en question, notez quelle est sa réponse à Nestorius : „ Jam primum enim „ quod ais, *quia justitia repleverit* „ *quod creatum est*; & hoc apostolico „ vis testimonio comprobare, quod „ dicat, *apparuit in carne, iustifi-* „ *catus est in Spiritu*; utrumque „ infano sensu & furioso spiritu lo- „ queris: quia & hoc, quod a Spi- „ ritu vis eum repletum esse justi- „ tia, ideo ponis ut ostendas ejus „ vacuitatem, cui praestitam esse „ afferas justitiae adimpletionem: „ & hoc, quod super hac re aposto- „ lico testimonio uteris, divini te- „ stimonii ordinem rationemque fu- „ raris. Non enim ita ab Apostolo

„ positum est , - ut tu id truncatum
 „ vitiatumque posuisti. Quid enim
 „ Apostolus ait? *Et manifesto ma-*
 „ *gnum est pietatis sacramentum ,*
 „ *quod manifestatum est in carne ,*
 „ *justificatum est in Spiritu.* Vides
 „ ergo , quod mysterium pietatis
 „ vel sacramentum justificatum A-
 „ postolus praedicavit ”. Voilà ,
 Monsieur , la leçon & , non-seulement
 reconnue de Cassien , mais tournée
 par Cassien contre Nestorius même.
 Nestorius avoit appelé *créature* ce
 que St. Paul dit avoir été justifié:
 Cassien lui remontre qu’il devoit
 l’appeller , dans les termes de l’Apô-
 tre , *le mystère de la piété.* S’il a-
 voit lu *Dieu* dans St. Paul , il de-
 voit dire assurément , *Vides ergo*
quod DEUM justificatum (& non pas ,
quod MYSTERIUM pietatis vel SACRA-
MENTUM justificatum) Apostolus prae-
dicavit. Dans un autre passage du
 même traité (liv. 5 , ch. 12) Cas-
 sien dit : „ Et manifeste magnum est
 „ pietatis sacramentum , *quod ma-*
 „ *nifestatum est in carne , justifica-*
 „ *tum , &c.* Quod ergo magnum est
 „ illud Sacramentum *quod manife-*
 „ *statum*

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 363

„ statum est in carne? Deus scilicet,
„ natus in carne, Deus visus in cor-
„ pore, qui utique sicut palam est
„ manifestatus in carne, ita palam
„ est assumptus in gloria”. Vous
voyez donc encore que Cassien s’ac-
corde avec Nestorius pour la leçon
d, & ne differe de lui que dans la
manière de l’expliquer: celui-ci l’ex-
pliquant d’une créature, parcequ’il
s’agit d’un être dont on puisse dire
Justificatum est in Spiritu: celui-là
l’expliquant de Dieu, parcequ’il s’a-
git de quelque chose que St. Paul
appelle *magnum Sacramentum as-
sumptum in gloria*. Voilà pour Cas-
sien. Et quant à St. Cyrille, vous
pouvez vous convaincre qu’il dispu-
te contre Nestorius sur le même
pied, si vous lisez ses trois livres
De fide ad Imperatorem & Reginas.

Dans le premier de ces livres,
§ 7: Vous vous trompez, dit-il,
parceque vous n’entendez ni les écri-
tures, ni le grand mystère de la pi-
été, c’est-à-dire Christ, qui a été
manifesté dans la chair, justifié dans
l’esprit: *πλανῶσθε, μὴ εἰδότες τὰς γραφὰς,*
οἷότε μὲν τὸ μέγα τῆς εὐσεβείας μυστήριον,

τετέστι χριστόν, ὃς ἐφαιερώθη ἐν σαρκί, ἐδ-
 καιώθη ἐν πνεύματι. Vous avez ici ὃς
 pour ὃ, mais ce n'est qu'après χριστόν
 mis par manière d'explication pour
 μέγα μυστήριον : & vous ne direz cer-
 tainement pas que ὃς y soit pour Θεός :
 car si c'étoit cela, St. Cyrille n'au-
 roit pas dit, μυστήριον, τετέστι χριστόν,
 ὃς ἐφαιερώθη : il auroit dit, μυστήριον,
 Θεόν (τετέστι χριστόν) ὃς &c : il auroit
 donné le mot χριστός pour glose du
 mot Θεός, & non pas pour glose des
 mots μέγα μυστήριον. S'il avoit eû le
 terme de *Dieu* dans son texte, con-
 cevez-vous qu'il eût omis un terme
 de cette importance pour lui substi-
 tuer celui de *Christ*? Vous ne pen-
 sez pas qu'il fût homme à manier si
 mal-adroitement une si belle preuve.
 Et notez comment il continue dans
 le § 8 : *Je ne croi pas*, dit-il, *que le*
mystère de la piété soit autre chose
que le Verbe même de Dieu le Père,
manifesté en chair pour nous, qui
prenant la forme d'un serviteur, est
né de la sainte vierge deïpare : Εἴη
 γάρ ἂν ἔχ' ἕτερον ὀμῶι τι τὸ τῆς εὐσεβείας
 μυστήριον, ἢ αὐτὸς ἑμῶν ἐκ Θεῶ πατρὸς
 λόγος ὃς ἐφαιερώθη ἐν σαρκί. Σεβνται γὰρ
 διὰ

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 365

διὰ τῆς ἀγίας παρθένου καὶ θεοτόκου, μορφῇ
δούλου λαβών: après quoi viennent plu-
sieurs autres raisonnemens, au bout
desquels il conclut (dans les §§ 23
& 24) que ce divin mystère est au-
dessus de notre intelligence: mais
que le Fils unique, lequel est Dieu
& Seigneur de toutes choses selon
les écritures, nous étoit apparu,
qu'il avoit été vu sur la terre, qu'il
étoit devenu homme. Vers la fin
du second livre c'est la même cho-
se: *Qui est-ce, dit-il, qui a été ma-
nifesté en chair? N'est-ce pas évi-
demment le Verbe de Dieu le Père?*
Posez que c'est lui: vous reconnoissez
aussi-tôt le grand mystère de la piété,
LEQUEL a été manifesté dans la chair.
Il a été vu des Anges, montant au
ciel: il a été prêché aux Gentils par
les Apôtres, il a été cru dans le mon-
de: mais non pas comme un simple
homme, mais comme un Dieu né dans
la chair, mais comme un Dieu né à
la manière des hommes: Car c'est là
tout ce que Cyrille a voulu dire dans
ce passage; & les Correcteurs n'ont
fait qu'embrouiller son raisonnement,
lorsqu'à l'endroit du passage où je

lis, LEQUEL *a été manifesté*, ils ont mis *Dieu pour lequel*. Ils ont pris la même liberté dans d'autres endroits de ce livre ou du suivant : mais les raisonnemens de Cyrille qu'ils n'ont pas supprimés, suffisent pour découvrir la fourberie. Vous en avez vu un exemple tiré du deuxième livre : en voici un du 3 , § 33 : „ Si nous disons que le Verbe „ étant Dieu est devenu homme , „ & continue néanmoins d'être ce „ qu'il étoit, sans perdre sa divinité, alors sans-contradiction le mystère de la piété est un grand mystère : „ Mais si Jésus-Christ est un simple „ homme, associé seulement à Dieu „ par la communication d'une dignité & d'une puissance divine „ (selon l'imagination de quelques „ ignorans) comment peut-on dire „ qu'il soit manifesté dans la chair ? „ N'est-il pas évident que tout homme est dans la chair, & ne peut être vu de personne que dans la chair ? Comment donc l'Ecriture „ dit-elle qu'il a été vu par les „ saints Anges ? Ne voient-ils pas „ pareillement tous les hommes ? „ Les

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 367

„ Les Anges auront vu en Jésus-
„ Christ un homme tel que nous,
„ & rien de plus : Que trouvez-
„ vous en cela de nouveau , d'ex-
„ traordinaire? “ Tel est le train
des raisonnemens de St. Cyrille. Je
vous laisse à juger quelle grace pou-
voient avoir de pareils raisonnemens
dans la bouche d'un homme qui au-
roit lu & cité lui-même en autant
de termes, *DIEU a été manifesté
dans la chair.* Et si les raisonnemens
de ce Pere vous persuadent comme
à moi, que dans toutes ses citations
du texte dans lesquelles les copistes
ont mis Θεός, nous devons lire ὁ;
je vous présenterai son témoignage
en faveur de cette leçon, sous un
nouveau point de vue qui n'y gâte-
ra rien. Il a fait usage du texte
dans son explication de ses douze
Anathématismes : vous avez cette
pièce dans la 3^e. partie des Actes du
Concile d'Ephèse tenu en 431 : c'est
une pièce qu'on peut regarder com-
me si elle étoit l'ouvrage du Concile
même : elle prouve par-conséquent
que l'accord de Cyrille avec Nesto-
rius touchant la leçon du texte,
Q 7 étoit

étoit un accord général des Orthodoxes avec les Nestoriens. Et si l'autorité d'un des quatre premiers Conciles ecuméniques peut avoir quelque poids, pour faire panacher la balance en faveur de la véritable leçon, nous aurons cela par dessus le marché. Reste à faire voir comment la fausse leçon s'est introduite : & vous pouvez en avoir entrevu déjà quelque chose dans les remarques précédentes.

Vous avez vu les Théologiens se jeter dans les deux extrêmes : & d'accord entr'eux pour lire α , d'accord entr'eux pour l'entendre au fond d'une personne, se diviser pour soutenir, les uns qu'il s'agissoit proprement d'un homme ou d'une créature, les autres, qu'il s'agissoit proprement du Verbe de Dieu, ou de J. Christ entant que Dieu. Or vous concevez bien que les derniers ayant eû le dessus, l'orthodoxie consista bientôt à ne se pas contenter du terme de Christ pour expliquer le pronom α , mais à prononcer nettement, que quand l'Apôtre avoit dit α , c'étoit comme s'il eût dit $\Theta\epsilon\acute{o}\varsigma$. Ce
lan-

langage une fois mis à la mode, les expoliteurs dûrent bientôt se croire autorisés à dire en autant de termes, comme je trouve aussi que Théodoret l'a dit: Θεὸς ἐφανερώθη ἐν σαρκί. Si vous joignez à cela la grande facilité qu'il y avoit à changer ο en Θ, abbréviation de Θεός, vous n'aurez pas de peine à vous imaginer comment Θεός a pu devenir la bonne leçon dans les exemplaires mêmes des Épîtres de St. Paul: & vous ne demanderez plus après cela, comment les Orthodoxes ont pu corriger dans St. Chrysostôme, dans St. Cyrille, dans Théodoret, ou partout ailleurs, un texte corrompu sans-doute (à leur avis) par les Hérétiques. Mais nous avons là-dessus quelque-chose de moins vague à remarquer: c'est que Macédonius, Patriarche de Constantinople au commencement du 6^e. siècle, fut le premier qui tenta de falsifier le texte, en mettant Θεός à la place de ο, pour faire valoir la cause qu'il avoit embrassée dans un fameux démêlé. Il lui en coûta cher, comme nous verrons tout-à-l'heure: mais cela n'empêcha pas fa-
faus-

fausse leçon de faire fortune. Son parti (qui eut à la fin le dessus) le regardoit comme un homme opprimé par la calomnie : & que ne fait pas faire l'esprit de parti ? St. Jérôme le sçavoit bien, lorsqu'il comptoit sur le succès de ses Temoins célestes, en vertu de l'utilité qui en résulteroit pour la foi catholique. Mais revenons au démêlé dans lequel j'ai dit que Macédonius s'intéressa, & intéressa le texte de St. Paul.

Les Grecs étoient divisés depuis longtems au sujet du Concile de Chalcedoine. Bien des gens qui d'ailleurs n'étoient pas Eutychiens, ne pouvoient approuver le Concile d'avoir défini, sur la lettre de l'Evêque de Rome contre Eutychès, que Jésus-Christ n'étoit pas seulement *EX duabus*, mais *IN duabus naturis*. Ce langage étoit nouveau pour les Grecs, & paroissoit à plusieurs favoriser le Nestorianisme. Ils concevoient que comme l'ame & le corps font la nature de l'homme, de même Dieu & l'homme font la nature de Jésus-Christ ; & ils assignoient

gnoient à la personne de Jésus-Christ sa nature comme à toute autre chose ; ils ne voyoient pas que dans un composé, les différentes parties ont leurs natures différentes : & moyennant cela , le soupçon d'hérésie se renvoyoit d'un parti à l'autre : ceux qui défendoient le Concile en tout, étoient soupçonnés de tenir secrètement pour les Nestoriens , de même que ceux qui rejettoient le Concile se rendoient suspects d'Eutychianisme. Les uns , parcequ'ils pressoient fortement la distinction des deux natures en Jésus-Christ , passoient pour méconnoître en lui , comme Nestorius , la nature d'une seule personne : les autres , parcequ'ils s'opposoient à cette distinction si précise de deux natures , passoient pour nier , comme Eutychès , la vérité de l'une des deux. De part & d'autre cependant l'on avoit soin de se purger , par des anathêmes lancés contre l'une & l'autre hérésie : & l'on auroit dû voir qu'en parlant sur ces matières , comme l'observe Evagrius , quelque différence qu'il y eût dans les termes l'on étoit d'accord pour
le

le sens. Mais les Evêques de Rome & d'Alexandrie se trouvant appointés contraires, les brouilleries avoient été portées si loin que l'Empereur Zénon, pour mettre la paix dans son empire, & peut-être pour le garantir des entreprises de l'Evêque de Rome, qui visoit dans la dispute à gagner le titre & l'autorité d'Evêque universel, avoit publié son hénotique ou décret d'union, qui foudroyant d'une part Eutychès & Nestorius avec leurs partisans, annulloit de l'autre la lettre de Léon & le Concile même de Chalcédoine. L'Empereur Anastase avoit succédé à Zénon, & il auroit voulu voir l'hénotique signé de tous les Evêques: il avoit même gagné d'abord Macédonius: mais Macédonius ensuite s'étant mis à la tête de ceux qui tenoient toujours pour le Concile, les choses vinrent au point qu'il fut exilé, ou la même année que Flavien Patriarche de Constantinople, ou l'année d'auparavant: c'est-à-dire, ou l'an 512, ou l'an 511: car l'exil de Macédonius précède celui de Flavien dans Evagrius; & à
comp-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 373

compter comme cet Historien, l'exil de Flavien tombe sur l'an de l'ère d'Antioche 561, qui répond à l'an 512 de l'ère chrétienne. Vous pouvez voir, si vous voulez, le livre 3 d'Evagrius, ch. 31-41: le livre 2 de Théodore Lecteur, n. 6-28: & le Chronicon de Marcellin le Comte. Or sans entrer dans l'examen des diverses causes de la disgrâce de Macédonius, il me suffit de dire qu'une de ces causes fut, la liberté qu'il avoit prise de falsifier les Ecritures en faveur de son parti, & de falsifier nommément le texte en question. Mon auteur est Libératus, Archi-diacre de l'église de Carthage, & dont le Bréviaire (composé sur des mémoires grecs en 553 ou peu de tems après) me fournit ce que vous allez lire, & qu'il est bon de vous présenter d'abord tel qu'il est dans la première édition des Conciles: „ Hoc tempore Macédonius „ Constantinopolitanus Episcopus ab „ Imperatore Anastasio dicitur expul- „ sus, tanquam Euāgelia falsaret, „ & maxime illud Apostoli dictum: „ *Quia apparuit in carne, justifica-*
„ *tum.*

„ *tum in spiritu*. Hunc enim mu-
 „ tasse ubi habet QUI. . . hoc est...
 „ monosyllabum graecum , litera
 „ mutata in . . . vertisse & fecisse...
 „ id est , ut esset Deus , apparuit per
 „ carnem. Tanquam Nestorianus er-
 „ go expellitur per Severum mona-
 „ chum. ” Voyez Baronius , An.
 510 , § 9.

Dans les éditions suivantes , les
 vuides sont remplis de cette manie-
 re : „ ubi habet $\theta\varsigma$, hoc est *qui* ,
 „ monosyllabum graecum , litera
 „ mutata o in ω vertisse , & fecisse
 „ $\omega\varsigma$, id est , *ut esset Deus , apparuit*
 „ *per carnem*. ”

Mais de pareils supplémens n'ont
 sûrement été faits que par conjectu-
 re. Car de deux choses l'une : Ou
 le mot $\Theta\epsilon\omicron\varsigma$ étoit dans le texte , ou
 il n'y étoit pas , avant la falsification.
 S'il y étoit , il n'y avoit ni θ ni $\theta\varsigma$ qui
 pût être changé en $\omega\varsigma$: & s'il n'y
 étoit pas , le changement de θ ou $\theta\varsigma$
 en $\omega\varsigma$ ne suffisoit certainement pas
 pour l'y mettre. D'ailleurs que veu-
 lent dire les mots *ut esset* joints a-
 vec le mot *Deus* , comme s'ils
 faisoient partie du texte même de
 St.

St. Paul? C'est encore pis à l'égard de ces derniers dans Hincmar, Ecrivain du 9^e. siècle, qui a copié Liberatus: j'y trouve, *ut appareret, ut esset Deus*. Mais qui ne voit que les mots *ut appareret* sont une pure interpolation de quelcun qui vouloit absolument que les mots *ut esset* figurâssent là comme partie du texte altéré? Et qui peut croire sérieusement que la falsification de Macédonius consistât à faire dire à St. Paul *Ut esset Deus*? Peut-être qu'en la représentant de la sorte, on s'imaginoit lui donner cet air de Nestorianisme qu'on suppose qu'elle doit avoir: & je croirois bien que l'*Ut*, ainsi représenté comme essentiel à la falsification, aura fait naître à l'auteur des supplémens l'idée de la représenter en grec par *ώς*. Mais je n'en suis pas moins persuadé que c'est une faute des éditeurs, & dans Hincmar & dans Liberatus, de joindre les mots *ut esset* avec *Deus*: que dans Hincmar comme dans Liberatus il faut lire, *id est, ut esset: DEUS APPARUIT*: & que du reste, le supplément des lacunes dans le texte imparfait

parfait de Libératus, doit se faire conformément au texte complet d'Hincmar, qui sur la foi de Libératus a détaillé le fait de la manière suivante : „ Quidam nimirum ipsas „ Scripturas verbis inlicitis impostu- „ raverunt : sicut Macedonius Con- „ stantinopolitanus Episcopus, qui ab „ Anastasio Imperatore, ideo a civi- „ tate expulsus legitur, quoniam fal- „ savit Euangelia : & illum Apostoli „ locum, *Quod apparuit in carne* „ *justificatum est in spiritu*, per co- „ gnationem graecarum literarum „ O & Θ, hoc modo mutando fal- „ savit : ubi enim habuit *Qui*, hoc „ est OC monosyllabum graecum, „ litera mutata O in Θ vertit & fecit „ ΘC, id est, ut esset : *DEUS appa-* „ *rui per carnem* : Quapropter tan- „ quam Nestorianus fuit expulsus. ”

Tel est l'exposé d'Hincmar dans le ch. 18 des 55 Opuscules : & ce qu'il dit du fait dans le ch. 18, est confirmé par ce qu'il en dit encore dans le ch. 22.

Il n'y a donc pas moyen de douter que l'introduction du mot Θς dans le texte de St. Paul, ne soit une des causes

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 377.

causes de la disgrâce de Macédonius. Que si je m'écarte de la relation de mes auteurs, en prenant δ plutôt que ϵ pour l'ancienne leçon, c'est que je concevois qu'il peut y avoir eû quelque méprise de leur part sur ce point-là, qui ne sçauroit vous fournir après tout que la matière d'un incident. Et si vous me demandez, comment il se pouvoit qu'un homme exilé comme Nestorien, le fût en même tems pour avoir mis $\Theta\epsilon\delta\varsigma$ au lieu de δ , dans un texte où $\Theta\epsilon\delta\varsigma$ sembleroit plutôt avoir été mis exprès pour confondre les Nestoriens? je ne vois pas que cela même nous doive intriguer beaucoup, après ce que j'ai dit du mal-entendu des querelles de ce tems-là. Macédonius avoit renoncé à l'hénotique qui annulloit le Concile de Chalcédoine: Macédonius vouloit de nouveau que le Concile fût approuvé en tout: Macédonius entendoit, que la distinction des deux natures établie contre Eutychès, fût admise dans toute la rigueur des termes de Léon consacrés par le Concile: cela n'étoit pas moins contraire sans-doute à Nestorius qu'à Eutychès, mais qu'y ferons-

rons-nous? Dans le stile du parti opposé cela s'appelloit être Nestorien; tout comme dans les idées de ce parti, l'attachement au Concile n'étoit qu'un Nestorianisme déguisé. Il suffisoit qu'on insistât fortement sur la distinction bien nette des deux natures, pour être taxé de n'en reconnoître qu'une, dans laquelle le Verbe-Dieu ne fût censé habiter que comme le Saint-Esprit habite dans les Saints: or c'étoit là le Nestorianisme.

Il y auroit de quoi nous embarrasser davantage, si ceux qui nous apprennent que Macédonius fut condamné pour l'intrusion du mot Θεός, nous eussent dit qu'il le fut par cela même comme coupable d'un Nestorianisme bien réel. Mais ils ne s'expliquent pas si clairement. Ils rapportent le fait, & s'en moquent peut-être tout bas; ou le rapportent dans le stile des amis de Macédonius, qui se moquoient ainsi du procédé de ses adversaires, comme d'une inconsistance palpable; puisqu'il est évident qu'un Nestorien réel, bien loin de mettre Θεός pour εἰς, auroit dû être bien-aïse de

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 379

de voir à la place de Θεός. Ceux qui lisent l'histoire avec jugement, pourront y trouver des moqueries plus fortes que celle-là. Et sans aller plus loin que l'affaire même de Macédonius: ne fut-ce pas une moquerie de la part de ses amis, quand au lieu de dire qu'il avoit refusé à l'Empereur Anastase les Actes du Concile de Chalcédoine, signés par l'Empereur sous qui le Concile s'étoit tenu; ils tournèrent si bien la chose, que l'Empereur Anastase passa pour avoir voulu retirer sa propre signature? Macédonius devoit le siège de Constantinople à la complaisance qu'il avoit eue pour Anastase; de signer l'hénotique de Zénon, (a) & par cela même la condamnation du Concile de Chalcédoine: on lui reprochoit cela depuis qu'il avoit abandonné le parti de l'Empereur & de l'hénotique: ses amis crurent apparemment qu'il étoit bon d'avoir un conte à faire, qui mît
l'Em-

(a) Voyez les Notes de Valois sur Evagrius L. III. C. 31. vers la fin.
Tome XV. R

l'Empereur & le Patriarche à deux de jeu. Et ce conte au-reste ne fut pas le seul. „ Vers ce tems-là (si vous en voulez bien croire le Chronicon de Victor de Tunis) „ les gens d'Alexandrie & de toute „ l'Egypte , grands & petits , esclaves & libres , Prêtres & Moines , „ les seuls étrangers exceptés , se „ trouvèrent possédés d'esprits malins , privés du don de parler „ comme les hommes parlent , & „ aboyans jour & nuit comme des chiens : il fallut les lier avec des chaines de fer , & les traîner dans „ cet état à l'église , pour y être „ guéris : car ils mangeoient leurs mains & leurs bras. Un Ange apparut à quelques-uns : il leur dit „ que cela leur étoit arrivé parce- „ qu'ils anathématisoient le Concile de Chalcédoine , & leur enjoignit „ avec menaces de n'y plus retourner. ” Je ne vous demande pas , Monsieur , ce que vous pensez de ce conte-là : mais que dites-vous de celui-ci ? C'est Evagrius même qui nous en a conservé la mémoire , livre 3 : ch. 32. On s'étoit assemblé
pour

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 381

pour juger Macédonius. De jeunes garçons comparurent dans ce Concile contre le Patriarche, & témoignèrent des choses, dont ils ne pouvoient l'accuser comme coupable sans s'accuser eux-mêmes comme complices: il se trouva heureusement en état de faire voir qu'il n'avoit pas ce qu'il falloit pour un péché comme celui-là: & l'on fut obligé de dresser d'autres batteries. Croyez-vous en-bonne-foi, Monsieur, qu'un Eunuque ait eû la barbe & la voix d'un homme ordinaire? & que dans une grave assemblée, le grand Patriarche de l'Orient ait pu être ainsi accusé, ainsi absous, & pour conclusion déposé? Vous m'avouerez au moins que si tout cela est vrai, les Prélats Grecs d'alors étoient des gens, parmi lesquels il pouvoit bien s'en trouver quelqu'un qui fût capable aussi d'altérer quelques passages de l'Ecriture: Et si tout cela n'est qu'un joli conte, fait à-plaisir pour décréditer le nouveau Concile, vous m'avouerez qu'il falloit que la cause de Macédonius (condamné comme faussaire) fût une cause bien

382 JOURNAL BRITANNIQUE.
désespérée , pour avoir besoin d'un
tel secours.

Ce Concile (si je m'en fais de justes idées) s'assembla d'abord à Constantinople , & c'est de lui que j'entens ce que dit Théodore Lecteur , (II , 26) d'une troupe de mercenaires : Nicéphore (xvi , 26) les appelle *une assemblée d'hérétiques* : Et le zèle du peuple contr'eux fut admirable. Comme ils étoient à l'Eglise le dimanche , ils avoient répondu au *Trisagion* avec l'addition du *Qui crucifixus es pro nobis* : ce fut l'occasion d'un tumulte où l'on en vint des paroles aux coups. Et ce fut encore pis (à l'instigation , dit-on , du Clergé de Constantinople) lorsqu'on vit Macédonius ouvertement accusé. Vous eussiez vu hommes , femmes , enfans , courir les rues en criant : *Voici le tems du martyre , n'abandonnons pas notre Père* : plusieurs endroits de la ville furent mis en feu : les Grands furent exposés au plus grand danger : l'Empereur ne put appaiser les mutins que par l'offre qu'il fit de résigner la couronne , pourvu que l'on dît à qui l'on vou-

vouloit obéir : & pour prévenir les nouveaux mouvemens que pouvoit occasionner le procès de Macédonius, si les procédures continuoient à Constantinople, il se vit réduit à le faire enlever de force pendant la nuit à Chalcédoine, d'où il se fit ensuite conduire dans le lieu de son exil (comme il paroît par le récit de Theodore, n. 28) en vertu sans doute d'une sentence du Concile, transféré peut-être aussi à Chalcédoine pour y terminer plus tranquillement ses procédures. Au moins Nicéphore ne place-t-il qu'après le grand tumulte dont j'ai parlé, le témoignage porté contre Macédonius par de jeunes garçons : & tous conviennent qu'il fut condamné. Les Moines d'Egypte, dans la lettre conservée par Evagrius, l. 3, c. 31, représentent son exil comme l'ouvrage de plusieurs Evêques associés à Xénaias & à Dioscorus. On dit même que lorsqu'il reçut sa condamnation, signée par l'Empereur, il demanda si ses Juges recevoient le Concile de Chalcédoine ? à quoi la réponse ayant été que non, il repliqua : *Si des Ariens ou des Ma-*

cédoniens m'eussent envoyé une sentence de condamnation , pourrois-je la recevoir ? C'est-à-dire qu'il se retranchoit sur l'incompétence de l'assemblée qui lui avoit fait son procès. Ajoutez que le siège vacant par sa déposition fut rempli dès le lendemain par un nommé Timothée , & que le nouveau Patriarche (au rapport de Théophane , p. 135) envoya la condamnation de son prédécesseur à tous les Evêques absens pour la signer : de sorte qu'on pourroit dire , non-seulement qu'il fut jugé & condamné comme faussaire , mais qu'il le fut par la majeure partie des églises d'Orient. Il faut donc bien que la leçon ait été jusqu'alors la leçon publique de ces églises : car il n'y avoit pas moyen sans cela de prétendre qu'il l'eût changée en Θεός.

Mais malgré cela qu'arriva-t-il ? J'en ai déjà dit un mot. Environ six ans après cette affaire , l'Empereur Anastase mourut : Justin & Justinien rétablirent l'autorité du Concile de Chalcédoine : l'Evêque de Rome fut reconnu pour Evêque universel : les amis de Macédonius eurent à leur tour

le

le dessus. La nouvelle autorité du Pape s'évanouit dans les guerres des Goths, & demeura comme ensevelie jusqu'au tems où Phocas devoit la faire revivre : mais les amis de Macédonius conservèrent leurs avantages, & je croirai difficilement qu'ils ne sçurent pas les faire valoir. Leurs adversaires avoient rejeté la leçon *Θεός*, c'en étoit assez pour la recevoir & pour la répandre. D'ailleurs cette leçon venoit à-merveille pour soutenir contre les hérétiques la doctrine des deux natures. Et je suis fort trompé, ou ce fut pour mieux établir la leçon proscrite par le nouveau Concile comme une corruption, que le nouveau Concile fut représenté lui-même comme un corrupteur impudent des saintes Ecritures, dans un autre petit conte que vous pouvez joindre à ceux dont je parlois tout-à-l'heure. Car pesez bien, je vous prie, ce que nous dit encore Victor de Tunis : que sous le Consulat de Messala, par ordre de l'Empereur Anastase, les saints Evangiles furent censurés & corrigés à Constantinople, comme un livre composé par des idiots : *Messala*

la V. C. Consule, Constantinopoli, jubente Anastasio Imperatore, Evangelia tanquam ab idiotis Evangelistis composita, reprehenduntur & emendantur. Ici Victor se trompe quant à la date : car le Consulat de Messala tombe sur l'an de Christ 506 : c'est-à-dire six ans avant l'exil de Macédonius : Et cet anachronisme de Victor, n'est pas le seul. C'est ainsi qu'il place l'exil de Macédonius sous le Consulat d'Avienus en 502 ; & le tumulte à l'égard du Trisagion, sous le Consulat de Probus en 513 ; quoiqu'il eût dû bien certainement, réunir tout cela sous une seule & même année. Mais ses termes au-reste font assurément juger, que la correction prétendue des saintes Ecritures fut l'ouvrage de quelque assemblée tenue à Constantinople par ordre d'Anastase : & je ne vois pas quelle assemblée il peut avoir eue dans l'esprit, si ce n'est le Concile même par le quel j'ai dit que Macédonius avoit été jugé. Or cette histoire de la correction des Evangelies comme composés par des idiots, est une moquerie si palpable, qu'il n'est pas possible en vérité de la
pren-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 387

prendre pour histoire sérieuse. Je reviens par conséquent à mon idée : & au lieu de dire que le Concile corrompit les Ecritures, je dis que ce fut Macédonius qui hazarda, que ce furent ses partisans qui fixèrent, la substitution du mot Θεός au pronom ο. Et comme il s'est écoulé depuis ce tems-là près de douze-cent ans, je ne m'étonne pas qu'il soit si difficile de retrouver la véritable leçon dans les MSS Grecs qui sont parvenus jusqu'à nous : car il y a bien de la différence, entre l'affaire dont il s'agit aujourd'hui, & celle dont il étoit question dans ma lettre précédente. L'interpolation des trois Témoins célestes, ne pouvoit pas s'emparer des exemplaires aussi facilement que la simple mutation de Ὁ en Ὁ̅C. Encore ne sommes-nous pas tout-à-fait dénués d'exemplaires Grecs, qui déposent en faveur de la véritable leçon.

Car quoique Bèze assure que tous les MSS grecs ont le mot Θεός, je dois avertir les lecteurs de Bèze, que tous ses MSS grecs à lui, avoient le pronom ο, puisqu'il n'avoit à lui,

pour les Epîtres de St Paul, que son MS de Clermont; & que Jean Morin, Prêtre de l'Oratoire, après avoir vu de ses yeux le MS de Beze, nous a dit en autant de termes, dans ses *Exercitationes biblicæ* (livre I, Exercit. II, chap. 4): *Alia manu & atramento extra lineæ seriem addita est litera Θ, & ambesa paululum O, ut appareret C. Sed præpostera emendatio facile conspicitur.* Beze envioit à ses lecteurs une partie de ses variantes. Il s'est vanté lui-même de n'avoir pas publié toutes celles que lui fournissoit son ancien MS des Evangelies & des Actes. Vous pouvez voir ses propres termes, dans la lettre qu'il écrivit à l'Académie de Cambridge en lui donnant le MS. La pièce est imprimée à la tête des variantes de Walton.

Le Marquis de Vélès aussi paroît avoir trouvé à dans quelqu'un de ses MSS d'Espagne: & les variantes de l'édition de Fell, 1675, nous donnent la même leçon comme celle du MS du collège de Lincoln, le plus ancien des MSS d'Oxford.

La leçon à se trouve donc au moins
dans

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 389

dans quelques anciens MSS grecs. Mais je n'en connois pas un seul, soit ancien, soit moderne, parmi les latins, dans lequel se trouve la leçon *Deus*.

D'ailleurs cette leçon rend le texte obscur & difficile : car en quel sens, je vous prie, pouvez-vous bien dire que *Dieu* ait été *justifié par l'Esprit* ? Lisez à, prenez-le comme les premiers Chrétiens, & il n'y aura plus d'embarras. Vous l'entendrez de Jésus-Christ, sans le restreindre à sa divinité : & vous n'aurez pas de peine à sentir, que celui en qui St. Paul voyoit le Messie promis & attendu depuis tant de siècles, est pour nous *le grand mystère de la piété*. Ce mystère, ou Jésus-Christ en qui ce mystère est renfermé, avoit été manifesté aux Juifs depuis le tems de son baptême : & il avoit été *justifié par l'Esprit*, parceque l'Esprit justifioit à leurs yeux la vérité de ses titres, en faisant voir qu'il étoit bien réellement le Messie qu'ils attendoient.

ARTICLE VIII.

OBSERVATIONS sur les Antiquités historiques & sur les Monumens de CORNOUAILLES, &c. par Mr. BORLASE. Second Extrait (a).

L'Histoire abrégée des révolutions de Cornouailles a fait le sujet du premier livre de Mr. Borlase. Il passe dans le second à l'ancienne Religion du païs. Vingt-trois chapitres en font la division. Le 1. contient des idées générales sur l'idolatrie, dont le Druidisme ou la Religion des Bretons fut une branche. Les noms & les divisions des Druides, les païs où cette espèce de Prêtres fut reconnue, leur antiquité & leur origine se voyent dans les cinq chapitres suivans. Le 7. nous instruit de leur dignité & de leur pou-

(a) Ou trouvera le premier au Tom. XIV. p. 305.

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 391
pouvoir; & le 8. de leur discipline
& de leurs écoles. Les Prêtresses
Druides occupent le 9. chapitre. On
passe ensuite en revue dans le 10, 11,
& 12. la littérature des Druides, &
leurs connoissances dans la Physique,
la Botanique & l'Anatomie. Leurs
idées de la morale & de l'immortalité
de l'ame, leur manière d'instruire, &
les Divinités dont ils peuploient la na-
ture, sont détaillées dans les 4. cha-
pitres suivans. Le 17. contient la de-
scription des lieux consacrés au culte
public. On recherche dans le 18, le
19, & le 20. en quoi consistoit ce
culte, & l'on dit quelque chose dans
le 21. de la partie la plus mystérieu-
se de l'art des Prêtres, je veux dire
de leur divination, de leurs charmes
& de leurs enchantemens. Mr. Bor-
lase indique dans le 22. les rapports,
qui se trouvent entre le Druidisme
des Bretons & le Magisme des Per-
ses, & tâche de deviner la raison de
cette conformité. Il montre enfin
dans le 23. par quels degrés & en
quel tems les Druides déchurent de
leur puissance & rentrèrent dans le
néant.

Les richesses savantes, que notre Antiquaire étale sous ces divers titres, n'ont pas toutes le mérite de la nouveauté. L'art consiste à rassembler & à choisir. Mr. Borlase me donne à cet égard un exemple. Ainsi sans m'astreindre scrupuleusement à l'ordre du livre, je tacherai de renfermer en peu de pages, ce qu'il contient de plus intéressant.

Les causes de l'idolâtrie furent communes à tous les peuples. L'idée d'un seul Dieu trop relevé & trop pur inspira les mêmes craintes aux hommes coupables, & leur fit souhaiter des Divinités inférieures & médiatrices. Les corps célestes, les objets de la nature, les quatre éléments attirèrent les premiers regards & les adorations aveugles des mortels. Faire des Dieux de ce qui sert & de ce qui peut nuire étoit une idée trop naturelle, pour ne se pas présenter également à leurs esprits. Le dogme défiguré de la Providence & le désir de Divinités tutélaires produisirent les représentations matérielles ou symboliques; & celui de l'immortalité de l'âme donna naissance

fance au culte des Héros déifiés. L'univers se peupla de Génies bons & mauvais, dont on voulut gagner la faveur par des sacrifices, captiver la protection par des charmes, arracher la connoissance de l'avenir par des divinations.

Parmi les causes de l'uniformité de l'idolatrie ancienne, il y en a une sur laquelle plus d'un lecteur pourront croire que Mr. Borlase insiste trop. Emanée selon lui du père des mensonges, elle dut partout porter l'empreinte de la même main. Mais il semble qu'un Etre aussi fertile en artifices & en expédiens que le Démon auroit pu mieux varier les sources de l'égarement, & l'on peut croire que s'il ne l'a pas fait, c'est que le fond trop uniforme des passions humaines ne le lui a pas permis. Pour d'autres Etres il auroit employé différens plans de séduction.

Comme les Celtes furent une Colonie de l'Orient, leur Religion dut avoir la même origine. Les bosquets si chéris des Druides, l'étoient également des Nations Cananéennes du tems de Josué, & les sacrifices humains;

maines qu'ils se permirent furent adoptés dans les premiers tems par la plupart des Nations Payennes. Nos Sacrificateurs Gaulois & Bretons n'ont que la gloire ou la honte de les avoir multipliés davantage & pratiqués plus longtems.

L'établissement des Prêtres fut sans doute moins ancien que celui de la Religion. Quelques Savans d'Allemagne ont soutenu, qu'avec la doctrine de l'Orient vinrent aussi les Docteurs, & qu'un certain *Tuiscon* le Chef des bandes Celtes fut le premier des Druides. Mais leur prétention n'est fondée que sur le desir d'affirmer à leur país le foible avantage d'avoir eu de tels Maitres. Tous les monumens historiques démentent cette opinion. On n'a point de peine à démêler chez les diverses Nations Celtiques, savoir chez les Germains, les Teutons, les Cimbres &c. des traits marqués de la même superstition; mais ce n'est que dans la Bretagne & dans les Gaules qu'on trouve des Druides.

Il est vrai que leur origine paroît y avoir été très ancienne. Pythagore,
après

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 395
après avoir visité les Brachmanes de l'Inde, passa d'Orient en Occident pour profiter du commerce des Druides. Ce fut d'une Isle opposée aux Gaules, c'est-à-dire probablement de la Bretagne, qu'un certain Abaris Prêtre d'Apollon & probablement Druide, se rendit à l'école du même Pythagore, & l'on a lieu de croire que si le Philosophe Grec apprit quelque chose des Druides, il leur laissa en échange quelques uns de ses dogmes, la pratique du silence, & peut-être le choix de la couleur blanche pour les victimes, & pour les vêtemens sacerdotaux.

Quelques Savans ont cherché chez les Grecs l'origine du Druidisme, & ont même dérivé l'étimologie du nom, de celui de $\Delta\epsilon\upsilon\varsigma$, qui signifie un chêne. Mais il y a lieu de croire, que cet Ordre de Prêtres, dont on ne trouve ailleurs point de vestiges, étoit établi dans le païs des Bretons & des Gaulois, longtems avant que la Grèce fît figure dans l'histoire. Si ce peuple vain eut eu de tels prosélytes, ne s'en seroit-il pas vanté? Ne trouveroit-on pas chez lui dans quel-
que

que période de ses annales, quelque chose de semblable à l'institution des Druides ? Le rapport entre les cérémonies & les Divinités des Bretons & des Gaulois, & celles des Grecs, prouve que l'idolatrie de tous les peuples eut la même origine, ou si l'on veut que le commerce des Phéniciens en Bretagne, la visite de Pythagore, & l'Académie Grecque de Marseilles introduisirent chez nos Insulaires & chez les Gaulois quelques unes des superstitions de l'Orient. Enfin l'ancienne langue des Celtes fournit diverses racines pour le nom des Druides, avec lequel celui des *Dervis* Turcs peut avoir quelque rapport (b).

Si les Druides ne sont point originairement Grecs, moins encore est-on

(b) En langue Celtique ou Bretonne, *Derw* ou *Deru* signifie un *Chêne*, & *Tru* joint avec *Wis* veut dire un *homme sage*. Si l'on choisit la première de ces étimologies, nos Druides auront reçu leur nom du chêne, & l'auront donné à la Sagesse ; ce sera le contraire, si l'on se détermine pour la seconde.

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 397

on fondé à les croire Hébreux ou Egyptiens. C'est probablement en Bretagne que ce College prit naissance. Si les Gaules donnèrent des habitans à cette Isle, celle-ci leur rendit des Prêtres. César assure que c'étoit l'opinion publique. Il ajoute que la discipline des Druides Bretons, étoit si fameuse, qu'on faisoit le voyage de leur Isle pour s'en instruire (c). Aucun Auteur ancien ne contredit César, & Pline semble confirmer son témoignage en disant, que les Bretons étoient si attachés aux mystères de leurs Druides ou de leurs Mages, qu'ils auroient pu donner des leçons à ceux même de la Perse (d). Enfin si quelques Ecrivains François

dis-

(c) *Disciplina in Britannia reperta, atque inde in Galliam translata esse existimatur; & nunc, qui diligentius eam rem cognoscere volunt, plerumque illo, discendi causa, profisciscuntur. De Bel. Gal. VI. 13.*

(d) *Britannia hodie eam (Magiam) atronite celebrat tantis ceremoniis, ut eam Persis dedisse videri possit. Hist. Nat. XXX. 1.*

disputent à leurs rivaux l'origine du Druidisme, il y en a d'autres, qui avouent ingénument que les Gaules avoient tiré leur Religion de la Bretagne (e).

Mais quels étoient donc ces hommes dont tant de païs se disputent l'origine; quelles étoient leurs dignités, leurs classes, leur doctrine, & leurs fonctions? Répondons distinctement à ces diverses questions.

I. Il y a, nous dit César, deux ordres de Noblesse dans les Gaules, & apparemment aussi en Bretagne, celle-ci civile ou plutôt militaire, celle-là sacrée ou Religieuse. La plupart des disputes des particuliers se décident en effet par les Druides. C'est le nom qu'on donne aux premiers Nobles, les seconds portent celui de Chevaliers.

Les Druides dépositaires de la Religion de leurs compatriotes, régloient leur culte, élevoient leur jeunesse,
ju-

(e) C'est l'aveu que fait le savant Auteur de la *Religion des anciens Gaulois*, Tom. I. pag. 13.

jugeoient des querèles particulières, & par leurs haruspices & leurs augures devenoient les mobiles de l'Etat, & les arbitres des affaires publiques. Les peuples trembloient à leur voix, les Rois ne faisoient rien sans leur approbation. Leurs sacrifices, leurs prières, & leurs chants animoient les soldats le jour de la Bataille (f), & quelquefois les Druides des deux partis se montrant entre les deux armées, prévenoient la mêlée, & ramenoient comme par enchantement leurs troupes à la paix. Les dépouilles, vouées par eux à leur Teutates, ou Dieu Mars, leur étoient remises après l'action, pour servir à leurs sacrifices. En tems de paix, logés dans de superbes palais, assis sur des trônes d'or, voluptueusement nourris, nos Philosophes participoient aux honneurs & au culte de leurs Dieux.

II. Il est cependant probable, que
ce

(f) TACIT. XIV. 30. Cet Auteur, qui connoissoit si bien le cœur humain, appelle l'armée Bretonne animée par ces Druides, *fanaticum agmen*.

ce haut degré de distinction étoit affecté à l'Ordre supérieur de ces Prêtres. C'étoit ceux qu'on nommoit *Druides* par excellence. De leur corps se tiroit sans doute, soit par une élection libre du plus sage, soit par la force des armes, le Chef ou l'*Archi-Druide*. Les *Bardes*, plus anciens, dit-on, mais inférieurs en dignité, se distinguoient par leur mémoire, & instruisoient les jeunes gens. Ils étoient les Poètes ou les Chantres de la Nation, & faisoient apprendre à leurs élèves les 20000. vers sacrés, ouvrages de leurs ancêtres. La troisième classe, ou si l'on veut la première de ceux, qui entroient dans l'Ordre, étoit celle des *Eubates*, ou des Devins. Le soin de lire dans les entrailles des victimes & de satisfaire à la curiosité des dévots, étoit regardé avec raison comme quelque chose de moins important & de moins noble, que celui d'élever aux sciences & aux grandes actions; & l'on mettoit au-dessus de tout la science relevée des mœurs.

Dans une Isle appelée *Sena* par
deux

deux Auteurs anciens (g), & située quelque part près des côtes ou de la Bretagne ou des Gaules, se trouvoit un double Collège de Prêtresses. Les unes, dont le nombre n'étoit peut-être que de neuf, se faisoient gloire d'être constamment vierges. Leur génie étoit étendu, & à la réserve peut-être de la forme, tout dans elles étoit Divin. Leur voix appelloit les tempêtes, & leur art leur donnoit le pouvoir de se transformer en quelque animal que ce fût. Elles guériffoient les maux, que les Médecins regardoient comme incurables. Elles discernoient l'avenir, & se monstroient accessibles aux matelots & aux étrangers, qui venoient pour les consulter. Contentes d'un moindre degré de perfection, les autres Prêtresses quittoient tous les ans une fois l'Isle, & trouvoient leurs époux sur la côte voisine. L'accès de l'Isle étoit interdit à ceux-ci de même qu'à tous les hommes, & nos

Prê-

(g) STRAB. L. I V. POMP. MEL. L. III. 8.

Prêtresses Amazones, après avoir donné quelques jours à Vénus, retournoient sans regret à leur asile & au culte de Bacchus. C'étoit leur Divinité, & tous les ans, peut-être la veille du départ ou le lendemain du retour, elles enlevoient le toit du temple, & le renouvelloient le même jour. Toutes employées au même ouvrage, & saisies également de cette fureur si ordinaire dans les Orgies, elles déchiroient en pièces celles de leurs compagnes, qui laissoient tomber les matériaux qu'elles étoient chargées de porter. Je passe sous silence ce que Mr. Borlase avance pour prouver que les *diseuses de bonne aventure* des Germains (*sacræ fatidicæ*) ne formoient point comme nos Bretonnes un Collège Druidique. Il faut bien laisser quelque chose à la curiosité de ceux qui liront son livre.

III. L'honneur d'entrer dans un Ordre aussi distingué étoit ambitionné par les fils des plus grands Seigneurs ; mais ce n'étoit qu'après vingt années de préparation & de discipline qu'on pouvoit l'obtenir.

Les

Les Académies de nos Druides se tenoient dans des lieux retirés, parmi des amas de rochers, ou au milieu des sacrés bosquets. Le enfans éloignés de leurs parens s'attachoient entièrement à leurs exercices & à leurs études. Ceux, qui ne se consacroient pas au Sacerdoce, ne restoient parmi les Druides, que jusqu'à ce qu'ils eussent la force de combattre pour la patrie. Les autres passoient successivement d'une science à l'autre. On s'attachoit surtout à fortifier leur mémoire; car quoique nos Docteurs se servissent pour les usages communs de la vie de l'écriture & des lettres grecques (*b*), ils ne mettoient point leurs

(*b*) CÆSAR, *ibid.* Quelques Commentateurs croient le mot *Græcis* ajouté au texte. Notre Auteur veut bien l'y laisser. Les caractères, dont on se servoit pour les usages ordinaires, pouvoient être les mêmes que ceux, que Cadmus avoit apportés en Grèce, quoique la langue ne le fût pas. Le Grec

leurs instructions par écrit, de peur que leurs élèves ne se fiasent trop à la lettre, & que le peuple ne vînt à connoître & à mépriser ce qu'il respectoit comme mystérieux.

Les spéculations de Physique faisoient partie des connoissances de nos Sages. Ils avoient étudié le cours des Astres, l'étendue & les bornes de l'Univers, la forme & la disposition des diverses parties de la terre. Ils enseignoient que le monde avoit commencé d'être, & qu'il devoit finir par le feu. Ils mesuroient le tems par les nuits plutôt que par les jours (*i*), non pas simplement, com-

ne devoit pas être commun en Bretagne, puisque les Romains étoient souvent obligés de se servir d'interprètes. Ceux des Druides qui avoient voyagé, & peut-être étudié à Marseille, entendoient sans doute le Grec.

(*i*) CÆSAR, *ibid.* Cet usage commun aussi aux Germains, comme on l'apprend de Tacite, s'est conservé en Angleterre, où au lieu de huit ou de quinze

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 405
comme le dit César, pour désigner
que leurs Ancêtres étoient descendus
du Dieu de l'obscurité, ou que leur
origine étoit cachée, mais pour per-
pétuer la mémoire de cette grande
vérité transmise par les Hébreux,
par Orphée & par Hésiode, que *la*
nuit est la mère de toutes choses, ou
que *les ténèbres ont précédé la lu-*
mière.

Le cas que les Druides faisoient
du gui de chêne, de l'hyssope de la
verveine, &c. ne prouve pas abso-
lument, qu'ils fussent de grands Bo-
tanistes. On a cependant lieu de
conjecturer que le choix qu'ils fai-
soient de ces herbes, & les précau-
tions qu'ils prenoient pour les cou-
per le 6 jour de la lune, & avec des
serpes d'or, avoient pour foudement
les vertus médicinales, qu'ils y a-
voient

quinze jours on dit *se'nnight & fortnight*.
Les Gallois en font de même; *With-*
nos, huit nuits, désigne une semaine,
& *Pymthec-nos* ou quinze nuits, en mar-
que deux.

voient reconnues, ou qu'ils vouloient persuader au peuple qu'elles acqueroient entre leurs mains. Aussi Pline appelle-t-il les Prêtres Gaulois, des Médecins (*k*). Leurs sacrifices barbares, & l'inspection des entrailles palpitantes des victimes, ne pouvoient que leur rendre l'Anatomie familière, & Hérophile l'un de leurs Docteurs avoit donné des leçons sur les corps vivans de plus de 700 hommes.

Les connoissances, qu'on vient de voir, paroissent avoir été communes aux trois ordres de Prêtres; mais il semble que les grands mystères étoient réservés à la classe supérieure ou aux Druides proprement dits. L'étude des loix, & la doctrine des mœurs, occupoient tous leurs instans. Au dogme de l'immortalité de l'ame, dont ils étoient tous convaincus (*l*), & qui rendoit leurs
Rois,

(*k*) *Sustulit Druidas Gallorum*, (Tiberius) & *hoc genus Vatum Medicorumque* Hist. Nat. XXX. I.

(*l*) CASAR, ib. VALERE MAXIME, L. II.

Rois, justes, & leurs guerriers des Héros, quelques-uns joignoient la doctrine de la transmigration (*m*). Quelques autres admettoient un double état des ames vertueuses après la mort, savoir le *crépuscule des Dieux* avant la conflagration du monde, & après cet événement un monde plus heureux sorti des cendres du premier (*n*). Ceux qui embrassoient l'opinion de la metempsychose, ne l'entendoient pas, du moins tous, dans le sens grossier, qu'on a peut-être à tort attribué même à Pythagore. Ils ne croyoient pas, que l'ame d'un homme pût animer après la mort le corps d'un cheval ou d'un rat, mais ils s'imaginoient que cette ame dégagée de son véhicule corporel s'envoloit dans les airs, & trouvoit

II. 6. AMMIEN MARCELLIN L. XV. & en général tous les Auteurs anciens leur rendent le même témoignage.

(*m*) Voyez CÉSAR & DIODORE DE SICILE. Lib. V.

(*n*) KEISLER *Antiq. Sept.* p. 122.

408 JOURNAL BRITANNIQUE.
voit dans un autre monde un nouveau corps analogue à celui qu'elle avoit eu, aux inclinations qui lui étoient familières, aux besoins qu'elle avoit retenus. *Le même esprit*, dit l'ardent Lucain, dans cet admirable passage, où il expose d'une manière si précise & les rites barbares & les doctrines sublimes de nos Druides (o), *anime* de nouveaux membres, mais c'est dans un monde nouveau.

. . . *Regit idem spiritus artus
Orbe alio.*

Dans cette idée, & sûrs de se rejoindre, les Druides remettoient souvent leurs comptes jusqu'après leur mort. Pressés d'être réunis, ils suivoient sur le boucher l'ami qui venoit de les devancer, ou remplis de la même tendresse ils lui envoioient des lettres, ses armes, ses habits, ses chevaux, & ses esclaves.
Ils

(o) *Lib. I. v. 456.*

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 409

Ils croient les âmes éternelles, dit un autre Auteur latin (p), ils attendent une autre vie après la mort, c'est pourquoi ils brûlent ou ensevelissent avec les morts ce qui leur étoit nécessaire pendant la vie. Faute de distinguer les diverses espèces de métempsychose, quelques Auteurs modernes (q) ont soutenu qu'on a eu tort d'attribuer le Dogme Pythagoricien à nos Druides, & Mr. Borlase a, ce me semble, la gloire d'avoir concilié la transmigration qu'ils admettoient avec leurs pratiques à l'égard des cadavres, & César,

(p) Pomp. Mel. L. III. 2. *Aeternas esse animas vitamque alteram ad manes, itaque cum mortuis cremant ac defodiunt apta viventibus olim.* Ce raisonnement montre clairement, quelle espèce de métempsychose étoit adoptée par les Druides. César insinue la même chose; *non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios* (scilicet homines) *Ibid.*

(q) Cluvier, Frickius, & Martin l'Auteur de la Religion des Gaulois.

far, Diodore de Sicile, & Valère Maxime avec Lucain & Pomponius Mela.

Pour inculquer des doctrines si peu à la portée du vulgaire, nos Maîtres de la sagesse se servoient d'allégories (1). C'est ce que confirme le beau monument trouvé à Montmorillon en Poitou, & mal expliqué par le Père Montfaucon (2), & par l'Auteur de la Religion des Gaulois. On y voit huit figures, six d'hommes, & deux de femme. Ces dernières sont aux deux bouts. L'une d'elles est entièrement habillée à peu près comme les femmes de nos jours. Ses cheveux divisés en deux tresses tombent avec grace de chaque côté de sa tête. Elle est gantée & porte des souliers. La femme de l'autre bout n'a rien qui la couvre. Ses cheveux flottent sans art

(1) Καὶ φασὶ τὰς μὲν Γυμνοσοφίστας καὶ Δρυϊδὰς αἰνιγματῶδως φιλοσοφῆσαι. DIOG. LAERT. de Druid. Segm. 6.

(2) *Antiq: expliq. Suppl. Tom. II. p. 221.*

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 4M

art & tombent avec négligence. Deux serpens s'élèvent le long de ses jambes & de son corps, & leurs têtes, que ses mains paroissent diriger, reposent sur ses mammelles, pour y sucir peut-être son lait. Les six hommes sont partagés en deux bandes. Les trois plus vieux sont du côté de la femme nue, & celui qui est tourné vers elle porte sur son visage toutes les marques d'un âge avancé. Le second vieillard placé à plus de distance de la Divinité, & dans la même direction qu'elle ne la regarde pas, & le troisième adossé au premier se trouve dans l'impossibilité de jeter vers leur commune maîtresse le moindre coup d'œil curieux. Le même ordre est observé dans le groupe des adolescents sans barbe. Le plus jeune est tourné vers le moins avancé des vieillards, & celui qui l'est le moins envisage la femme habillée, comme le vieillard le plus âgé voit la femme nue. Entre ces deux derniers personnages, on en voit un en face, de même que celui qui occupe la place mitoyenne entre les vieillards.

lards. Les habits suivent la même gradation. On les reconnoit pour ceux des Druides, mais à proportion de l'âge & de la place de ces Prêtres, leurs vêtemens sont plus ornés & plus différens de ceux du vulgaire.

Vous voyez dans ce tableau une représentation symbolique des états successifs, par lesquels passaient les Druides. Chacune des femmes désigne la vérité, elle doit faire l'objet de l'attachement de l'âge le plus avancé & de celui qui l'est le moins; mais elle n'est pas la même pour l'un & pour l'autre. Ornée & couverte pour la jeune, nue & offrant dans les serpens, qui se préparent à tirer de son sein une nourriture salutaire, l'image de l'union, de la sagesse & de la vérité, elle ne se montre dans cette attrayante simplicité, qu'à ceux que l'âge & une longue discipline en ont rendu dignes. Le jeune adolescent ne voit rien encore, il ne diffère presque en rien du commun des hommes; avec le tems il se tourne, & s'approche de la première statue. Le vrai lui est offert, mais sous les voiles de la fable, du
my-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 413
mystère, & de l'allégorie. Le cours
des années meurt sa raison, il passe
dans la classe des hommes faits;
mais ce n'est qu'à force d'études qu'il
parvient à contempler la vérité telle
qu'elle est.

Mr. Borlase n'explique pas moins
ingenieusement la singulière figure
du Dieu *Cernunnos*, déterrée à Paris
en 1711 (t). Ce Dieu est vieux &
barbu; ses regards sont perçans, ses
oreilles relevées & semblables à cel-
les du lièvre. Il paroît attentif, &
deux bois de cerf, à chacun desquels
est passé un petit anneau ou un cer-
cle, s'élèvent sur le haut de sa tête.
Par ces divers symboles, il semble
qu'on a voulu designer les attributs
du Souverain Etre; sa sagesse, sa
toute-science, sa puissance & son é-
ternité. Que si, car dans ces for-
tes de matières il est permis de ha-
farder des conjectures, l'on suppose
qu'une chaîne tenoit à chacun des
anneaux, on trouvera dans cet em-
bleme

(t) MONTF. *ibid.* Tom. II. p. 425.
S 6

blème cette impotante leçon, c'est que le pouvoir se laisse attirer par la Raison, dès qu'il consent à écouter sa voix.

On est surpris de voir des Philosophes, qui ont pris un si haut vol, retomber dans la fange du polythéisme. On ne peut cependant le nier, à moins que de contredire César & Plin. L'idolatrie de nos Druides étoit le vice essentiel du Paganisme. Aussi trouvons-nous parmi eux les Divinités des Grecs, quoique sous d'autres noms. On peut mettre en question s'ils adoroient réellement des Dieux bêtes, tels que le serpent (u) & le taureau; ou si sous ces images, de même que sous celle de leurs chênes grossièrement taillés, ils dirigeoient leurs hommages
au

(u) Quoique les temples serpentins ou ailés trouvés en Angleterre n'aient paru à notre Auteur que des enceintes de divers cercles entrelacés, il a cependant vu une levée de terre tortue en forme de serpent, au bout de l'enclos de *Karnbré*.

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 415
au Dieu suprême, dont ils reconnois-
soient la providence. Mais il est
certain que les rivières, les rocs,
les fontaines étoient l'objet de leur
culte, parce qu'ils regardoient ces
objets & en général toute la nature
comme servant de demeure à des
Intelligences célestes. Ces Génies,
appelés *Spriggian* ou *Esprits* par les
habitans de Cornouailles, passent
encore chez eux, malgré le Chri-
stianisme, pour des Etres réels. On
croit qu'ils ont quelque pouvoir sur
le tems, qu'ils aident à trouver des
trésors cachés, & l'on conserve pour
eux un reste de veneration (x).

IV. On a disputé si les Bretons
ou

(x) La superstition & le gout de la
poësie n'ont point entièrement aban-
donné nos Cambro-bretons. Il y a
souvent dans le país de Galles des trou-
pes de joueurs de harpe, qui s'assem-
blent dans de certains jours, & qui
sans savoir ni lire ni écrire composent
inpromptu des vers où il y a du génie &
du feu.

ou les Gaulois avoient d'autres temples que leurs hauts lieux & leurs bocages. Il est certain que dans les anciens tems ils ne renfermoient, ni leurs Dieux ni leurs cérémonies dans des édifices fermés par le haut & régulièrement bâtis. Mais sur les rocs & dans les bosquets, où se faisoient les assemblées religieuses, il y avoit des enclos de pierres, où les Druides seuls avoient le privilège d'entrer. C'est là que se trouvoient les petits monts circulaires, les autels destinés aux holocaustes & aux oblations, les pierres élevées qui représentoient leurs Divinités, & plusieurs autres ouvrages du même genre, que j'aurai lieu de passer en revue, en rendant compte une autre fois du troisième livre de mon Auteur. Il suffit ici de dire, que sur une éminence de Cornouailles appelée *Karnbré* (y) Mr. Borlase a découvert des traces visibles de l'usa-

(y) *Karn* dans la langue du pays signifie un amas de rochers, & *bré* ou *brae*, un mont, une colline.

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 417
l'usage, auquel ce lieu fut autrefois
consacré.

Nos Prêtres, habiles dans l'art de
mettre à profit la crédulité des peu-
ples, avoient réuni toutes les circon-
stances propres à émouvoir l'imagi-
nation. L'heure des assemblées étoit
ou à Midi ou à Minuit, & l'on choi-
sissoit d'ordinaire les jours de la plei-
ne & de la nouvelle lune. L'obscuri-
té du bois, dont chaque arbre avoit
été consacré par quelques gouttes de
sang humain, avoit quelque chose
d'effrayant. Le peuple, dans un si-
lence, qu'il étoit dangereux de rom-
pre, se tenoit hors de l'enceinte sa-
crée. L'assemblée étoit nombreuse,
parce que ceux que les Prêtres en-
avoient exclus, étoient détestés com-
me des impies. Les femmes y assis-
toient nues, & peintes par le moyen
du suc de quelques herbes, soit que
l'estime que tous les peuples septen-
trionaux s'accordoient à faire du sexe
fit regarder leurs prières comme plus
efficaces pour appaiser les Dieux (2),
soit

(2) ALEXAND. AB. ALEXANDR. p. 753.

soit que par la vue de ces spectacles sanglans on voulût endurcir leurs âmes naturellement tendres , & les familiariser au carnage (a), soit enfin, ce qui me paroîtroit le plus naturel , qu'elles fussent nécessaires à la conclusion de ces fêtes. Les Druides s'y rendoient dans leurs robes blanches rayées de pourpre. Ils portoient des sandales; une tiare ornoit leur tête , leur front étoit ceint de branches de chêne, & leur main tenoit la baguette, attribut de leur Ordre, & instrument de leurs prestiges. L'autel trouvé à Paris (b), & qui représente les Druides chassés des Gaules par Tibère, fait voir une plaque octangulaire, qui ne sauroit être un bouclier, comme l'a cru l'Auteur de la *Religion des Gaulois*, mais plu-

(a) Elles accompagnoient souvent leurs époux au combat. Voyez la description de la bataille, où Boadicee fut vaincue; TACIT. *Annal.* XIV. 36. *Plus illæ fœminarum, quam juventutis aspici*, dit le Général Romain, pour animer ses soldats.

(b) MONTF. *ibid.* p. 423,

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 419

plûtôt quelque instrument de musique des Bardes, ou la tablette divinatoire des Eubates. Une des figures tient une torche allumée, l'autre le cercle symbolique. C'étoit probablement dans cet appareil majestueux que nos Druides se montraient dans ces solennités. Saïsés eux-mêmes d'un tremblement naturel ou feint, ils inspiroient à l'assemblée les mêmes sentimens de respect & d'horreur. Pour exciter la diligence de tout le Collège des Prêtres, celui qui venoit le dernier payoit dit-on sa paresse de son sang. Les autels étoient couverts de feuilles de chêne, & après la cérémonie on y en mettoit de nouvelles. Des ablutions & des prières précédoient les sacrifices. Des feux allumés sur des éminences servoient à les éclairer (c). On faisoit
faire

(c) Plusieurs des lieux, où l'on élevoit ces buchers en Cornouailles, se distinguent encore par leurs noms. *Karn-Gollewa* désigne le roc de la lumière, *Karn-Leskysz* celui de l'embrasement.
C'étoit

faire aux animaux & aux hommes dévoués aux Dieux, des processions mystérieuses autour de l'aire, où l'on alloit les immoler. Les victimes étoient ou des criminels condamnés à mort, ou des étrangers & des captifs, ou même des personnes du premier rang, dont la dignité & la beauté relevoient l'offrande. On persuadoit à ces malheureux, que ce jour étoit pour eux un jour de triomphe, que leurs ames passaient directement dans le séjour des Immortels, & que leurs

C'étoit là que dans de certains tems de l'année les habitans, après avoir laissé éteindre leurs feux domestiques, venoient en procession & sans doute à prix d'argent allumer leurs torches. On observe encore en Cornouailles, dans quelques jours de fête, l'usage de ces feux, de ces processions, & de ces flambeaux. C'est un reste de l'ancienne superstition. Aussi les Conciles des Gaules ont-ils pros crit cette coutume, (*faces præferre*) en déclarant sacrificateurs du Diable & dignes de mort ceux, qui portoient ainsi des torches allumées. (*accensores facularum*). Voy. Baluz. Tom. VI. p. 1234.

leurs cendres consacrées par des honneurs publics perpétuoient leur souvenir. Des supplices variés prévenoient le dégoût, que ces spectacles auroient pu causer. Quelques victimes étoient tuées à coup de flèche, d'autres expiroient empalées ou sur la croix. On en égorgeoit quelques unes, & leur sang recueilli dans des bassins consacrés servoit à l'aspersion des autels. Il y en avoit qu'on renfermoit avec d'autres créatures vivantes dans un vaste simulacre d'osier, qui repésentoit un taureau, & auquel on mettoit le feu. Tandis que le bruit des tambours empêchoit qu'on n'entendit leurs cris, le sacrificateur attentif observoit le cours du sang, qui jaillissoit de leur corps, la direction dans laquelle ils tomboient, les mouvemens convulsifs de leurs membres, l'état de leurs entrailles, le cours que la flamme prenoit dans des conduits propres à la diriger. C'étoit par ces signes, ou quelquefois par le vol des oiseaux, par les détours d'un animal qu'on laissoit s'échaper, par les cercles formés sur la surface d'une

ne

ne eau agitée (*d*), par les replis des petits serpentaux renfermés dans l'*Anguinum* (*e*), par les mouvemens des pierres en berceau communes en Cornouailles, &c. qu'ils se flattoient de découvrir l'avenir. Ils changeoient d'autel & de situation, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu la réponse qu'ils attendoient. Ils prononçoient ensuite de quelque éminence, appelée *Gersedau* dans la langue du païs, leurs arrêts à l'assemblée. De nouvelles prières, des circonvolutions faites ou suivant le cours du Soleil ou dans un sens contraire, des lustrations soit par eau soit par feu, & des excès de plus

(*d*) Les habitans de Cornouailles aiment encore à se rendre dans de certains jours aux bords de quelque fontaine célèbre. Ils y jettent des épingles ou des cailloux, observent les ondes qui se forment, & suivant que l'eau se trouble ou conserve sa transparence, ils jugent de ce qui leur doit arriver.

(*e*) Voyez PLINÉ *Hist. Nat.* L. XXIX. 3. & si vous en avez le tems, ce que les Commentateurs disent sur cet œuf merveilleux.

plus d'un genre favorisés par l'obscurité & par le silence, terminoient ces honteuses fêtes.

Notre Auteur ne croit point avec Mr. Pelloutier, (f) que la conformité des rites des Druides avec ceux des Mages soit entièrement l'effet d'une extraction commune. Il juge plutôt que Pythagore instruisit les Druides des pratiques les plus singulières de l'Orient, & qu'ensuite les Phéniciens se rendirent chers à ce peuple superstitieux, en leur portant les nouvelles inventions des successeurs de Zoroastre, & peut-être quelques unes des coutumes des Egyptiens & des Juifs.

L'établissement des Romains dans cette Isle fit peu-à-peu cesser ce que le culte des Druides avoit de plus barbare & de plus grossier. Mais ce ne fut qu'après l'introduction du Christianisme, que nos Sacrificateurs, privés de tout pouvoir, rentrèrent dans la foule. On les perd de vue
en

(f) Dans son excellente *Histoire des Celtes*, Tom. I. p. 18.

424 JOURNAL BRITANNIQUE.

en Angleterre depuis le règne du premier Roi Chrétien Lucius en 177, mais ils ont conservé leur autorité en Irlande jusqu'à l'arrivée de S. Patrice en 432. Plusieurs de leurs pratiques ont été plus durables, & un Gentilisme caché n'a eu que trop d'influence sur l'esprit & sur la Religion des Chrétiens. Le progrès de la lumière est lent; la conversion des hommes est l'ouvrage des siècles.

ARTICLE IX.

Observation nouvelle sur l'INOCULATION.

L'inoculation a-t-elle quelque prise sur les personnes, qui ont eu naturellement la petite vérole? C'est une question, qui, quoique décidée par la première épreuve, qu'on fit de cette méthode dans les prisons de Londres, pouvoit laisser encore quelque lieu à la chicane & au doute. J'ai cru la chose assez importante, pour mériter une nouvelle expérience. Quel-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 425

Quelque assuré que je fusse par le concours de diverses probabilités, que cet essai ne seroit accompagné d'aucun danger, il me parut qu'il y auroit quelque chose de dur à donner du moins des inquiétudes à tout autre qu'à moi-même. Malgré mes précautions, il auroit été difficile de constater également dans un autre toutes les circonstances & tous les détails d'une opération de cette nature.

Il y a quatorze ans que j'eus naturellement la petite vérole, c'est-à-dire dans un âge où il est impossible que je me sois mépris sur la nature du mal. Elle fut distincte. Les grains furent gros & assez nombreux surtout sur mon visage. Le mal eut son cours ordinaire ; la seconde fièvre, la supuration, l'exsiccation des pustules se succédèrent régulièrement. Mon visage est marqué quoique légèrement, & je pourrois s'il étoit nécessaire fortifier mon témoignage de celui des personnes, qui ont eu la bonté de me donner des soins.

Assuré de ce côté que l'illusion ne pouvoit être crainte, je ne m'en fiai qu'à

qu'a moi-même du choix de la matière, dont je voulois éprouver le pouvoir sur mes humeurs. Je la pris d'une fille de cinq à six ans, naturellement saine, & que j'avois régulièrement visitée dans le cours d'une petite vérole du même ordre que l'avoit été la mienne. Ce fut le 23. du mois de Novembre dernier, que m'étant muni d'un fil je le fis passer & repasser plusieurs fois au travers de quelques unes des pustules les plus pleines & les plus mures. Le fil se trouva enduit d'une couche épaisse, qui ne tarda pas à se changer en croute.

Trois jours après, ou le 26 du même mois, je me fis à moi-même, par le moyen d'un raifoir deux incisions, l'une sur l'autre, au bras gauche. Elles avoient environ un demi-pouce de longueur. J'eus soin de les faire assez profondes, pour tirer de chacune quelques gouttes de sang. J'appliquai sur l'une & sur l'autre deux brins de mon fil, que je choisis aux endroits où la croute me parut la plus épaisse. J'assurai enfin l'insertion par le moyen d'un emplâtre de

Dia-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 427
Diachylon, & d'une bande, dont je m'envelopai le bras.

Vingt-quatre heures après, je levai ce simple appareil; je trouvai les deux petites coupures en bon état, elles avoient un peu mais très-peu saigné. Les lèvres étoient sensiblement écartées, les bords légèrement enflammés. J'écartai les fils, & laissai l'emplâtre & la bande.

Les trois jours suivans ne m'offrirent rien que je n'eusse attendu. Les bords de la playe se rejoignirent comme ceux d'une simple égratignure; seulement me paroissoient-ils un peu plus rouges qu'ils ne l'eussent été dans ce cas. Ce qui put y contribuer, c'est que le troisième jour l'emplâtre s'étant séché & tenant mal, je l'écartai & ne conservai que ma bande, dont les plis pouvoient un peu me blesser.

Ce fut à cette cause que j'attribuai les picottemens & les legers élanchemens, que je sentis au bras le cinquième jour. Les bords de chacune des playes étoient alors beaucoup plus rouges qu'ils n'auroient dû l'être, & j'y discernai même à chacu-

ne un ou deux petits boutons de la grosseur d'une tête d'épingle. Mais comme les playes étoient parfaitement formées, & que par conséquent la petite ligne blanchâtre, qu'on regarde comme un signe que l'incubation a pris, ne pouvoit paroître, je n'eus garde de me livrer à la crainte, & la personne de ma famille à qui j'avois confié mon secret, & qui tous les jours m'en demandoit des nouvelles, fut la seule qui tremblât pour moi.

Le sixième & le septième jour ne différèrent en rien du cinquième, mais le huitième la douleur & l'inflammation commencèrent à diminuer, & les petits boutons à se dissiper. Le huitième & plus sensiblement encore le neuvième la peau reprit sa couleur. Je n'eus ce jour là non plus qu'aucun des précédens pas la moindre indisposition de tête ni d'estomac; je n'éprouvai aucune altération dans mon sommeil, mes excrétiions, mon appétit. J'annonçai alors à tous mes amis le succès de mon épreuve, & je montrai à plusieurs

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 429

fleurs d'entr'eux les cicatrices des deux incisions.

Pendant tout le tems qu'a duré l'expérience, je n'ai fait à ma manière de vivre aucun changement, de peur de donner à ma famille des soupçons & des craintes, que je voulois lui éviter.

Les détails qu'on vient de voir ne sauroient passer pour inutiles, vu la nature & le but de mon expérience. Elle tend à prouver, que la petite vérole prise par inoculation est la même que celle que donne la nature, & que quand on l'a eue de cette manière on ne court point de risque de la reprendre de la première.

Il est vrai que l'inverse de cette proposition ne résulte pas nécessairement de mon observation, & qu'on pourra toujours dire, que l'inoculation n'a pas pour défendre de la petite vérole naturelle le pouvoir que la petite vérole naturelle a de défendre de l'inoculation. Mais tant qu'on avancera sans preuve, que la petite vérole prise naturellement diffère autrement que par le danger qui l'accompagne de celle que donne la mé-

450 JOURNAL BRITANNIQUE.
thode artificielle, des faits circon-
stanciés tels que celui que je rappor-
te, & l'induction qui résulte de tren-
te années d'expérience conserveront
toute leur force.

Dira-t-on que l'inoculation ne
réussit pas toujours, & que quand
même je n'aurois jamais eu la petite
vérole l'inoculation auroit pû être
inefficace? Dans l'enfance de la mé-
thode on trouva que de 897 person-
nes inoculées il y en avoit eu 39 qui
l'avoient été inutilement. De ces
39 il auroit fallu en retrancher du
moins la moitié, qui ayant eu la
petite vérole si heureusement en bas
âge qu'on ne s'en étoit pas apperçu
ou qu'on en avoit perdu le souvenir,
se trouvoit aussi peu disposées que
moi à la reprendre. Des 19 autres
la plus grande partie sans avoir les
pustules de la petite vérole eut ce qui
en fait l'essence, ce qui exemte d'u-
ne nouvelle infection.

Dans le tems que j'écris ceci, on
m'annonce un fait trop curieux &
trop bien attesté, pour que je ne me
fasse pas un plaisir de le rapporter.
Le Chevalier J. E. Membre de Par-
le-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 43
lement vient d'être inoculé à l'âge
de 32 ans par Mr. Middleton. Son
temperament est fort , & sa peau
très épaisse. Il n'a eu aucun mal ,
& il n'est point sorti de pustules ,
mais la playe a suppuré , & le pa-
tient souhaitant de s'assurer de son
état a fait recueillir du pus de l'inci-
sion ; on s'en est servi pour inoculer
un enfant , qui n'avoit point eu la
petite vérole , & qui l'a prise. C'est
bien ici qu'on peut appliquer l'axio-
me ; *On ne sauroit donner ce qu'on
n'a point.*

Si l'on fait ces réductions on trou-
vera je crois que de cent inoculés il
n'y en a pas un , sur lequel l'opéra-
tion ne produise pas son effet. C'est
aussi la probabilité qui résulte de
mon expérience. Si l'on joint cette
épreuve avec celles du même genre,
qui ont précédé la mienne , ou qui
pourront la suivre , on verra dimi-
nuer à l'infini le risque , qu'une per-
sonne , qui a eu la petite vérole une
fois de quelque manière que ce soit ,
peut courir de la reprendre. Il se-
roit à souhaiter qu'on fût également
le maître de s'assurer des événemens

dans les diverses choses qu'on entreprend.

J'ai souvent soupçonné que le défaut de l'opérateur fait quelquefois manquer l'opération. Nous avons raffiné sur la méthode de l'Orient, & je crains qu'à quelques égards nous n'ayons outré la délicatesse. Au lieu de deux playes nos Chirurgiens n'en font qu'une, ils se piquent d'effleurer simplement la peau, & au lieu d'un plumaceau imbibé de matière, on n'insère qu'un petit bout de fil souvent légèrement trempé. L'opération ne laisse pas de réussir le plus souvent. Mais seroit-il impossible que la parcelle infiniment petite du venin ne trouvât pas toujours des vaisseaux ouverts pour la recevoir?

J'avois tâché de prévenir les diverses causes, qui peuvent faire manquer l'opération. La matière étoit fraîche, le fil passé diverses fois & à travers cinq ou six pustules différentes. J'avois fait deux incisions, & tiré du sang de l'une & de l'autre. Que si malgré toutes mes précautions l'opération a manqué, que puis-je en conclure si ce n'est que mon sang étoit

étoit aussi peu disposé à une nouvelle fermentation varioleuse, que le vin ne l'est à une nouvelle fermentation vineuse?

Mais est-il bien certain que je n'aie point en effet reçu quelque infection? Les trois ou quatre têtes d'épingle, qui parurent près des bords, ne seroient-elles point de véritables pustules? Si quelqu'un peut le penser, je lui permets de confondre une éréthipele avec la petite vérole, & la gratelle avec la peste:

Que si les causes de l'irritation, que j'ai alléguées, ne paroissent pas suffisantes pour produire une légère inflammation si fréquente dans les coupures les plus communes, j'ajouterai qu'il ne me paroît pas impossible, que la matière même, que j'ai employée, n'ait eu quelque part à cet effet. On peut considérer le pus vérolique & comme une matière en partie corrompue, & comme un levain. Au premier égard il est tout simple que par son acreté elle affecte les vaisseaux subtils qu'elle touche; au second toutes les expériences concourent à prouver que la masse qui a

fermenté une fois ne fermente point une seconde.

Il ne me resteroit plus qu'à repousser les reproches qu'on m'a faits de m'être témérairement exposé. Ces reproches ont été assaisonnés de tout ce qui pouvoit le plus mortifier mon amour propre; mais je les pardonne aux personnes oisives qui les ont hasardés. Puisse-je employer en occupations utiles le tems qu'elles passent à en médire! J'ai voulu confirmer un fait de physique, & je leur abandonne la discussion d'un problème de morale. *Mundum tradidit disputationi eorum.*

Londres le 24. Décembre 1754.

P. S. Je viens de recevoir de Mr. de la Condamine un nouvel exemplaire de son excellent Mémoire sur l'Inoculation. Parmi les additions manuscrites, dont-il m'a fait l'amitié d'enrichir les marges de son ouvrage, se trouve celle-ci que je transcris, & qui pourra servir à prouver que je ne suis pas de tous les hommes le plus hardi. *Un frère du*
Ca-

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 435

Colonel York, que nous avons vu en France Envoyé de la Cour d'Angleterre, avoit reçu la petite vérole par la voye de l'Inoculation. Dans la crainte qu'il avoit encore de la contracter de nouveau, il se soumit une seconde, une troisieme, une quatrieme fois à la même épreuve, qui ne produisit plus aucun effet sur lui. Je tiens ce fait de plusieurs personnes, qui l'ont ouï conter à Versailles au Colonel York.

ARTICLE X.

NOUVELLES

LITTERAIRES.

D'EDIMBOURG.

UN Auteur connu depuis longtems par son imagination & par ses paradoxes vient de consacrer ses talens à cette branche de nos connoissances, où il est le plus difficile & le plus dangereux de vouloir se distinguer. Ce

n'est plus sur la Métaphysique & sur la Morale qu'il s'exerce ; les cinq volumes qu'il a publiés sur ces sujets réduisent tout ce qu'on croyoit savoir à l'incertitude & à l'ignorance. Il en faudra dire la même chose de l'Histoire, si les recueils de pièces & de Mémoires que nous avons sur les cinquante premières années du dernier siècle nous en représentent moins fidèlement les événemens & les personnages, que ne le fait le Volume suivant. *The History of great Britain, Vol. I. containing the Reigns of James I. and Charles I. by David Hume Esqr. Edinburgh; printed by Hamilton, Balfour and Neil. In 4. pr. 14. sb.* C'est-à-dire *L'Histoire de la grande Bretagne ; Tome I. qui contient les règnes de Jacques I. & de Charles I. par Mr. Hume..* Nous aurons soin de justifier par une analyse l'idée que nous avons donnée de ce volume. Il sera, dit-on, suivi de deux autres, qui conduiront cette histoire jusqu'à l'Union des deux Royaumes.

D' OXFORD.

Le concours du monde, qui depuis quelques années se rend à nos ports, pour y boire l'eau de mer ou pour en prendre les bains, a engagé un Médecin de Southampton de publier une Dissertation, qui tend à fixer la véritable nature de cette eau, & l'effet qu'on peut s'en promettre. Notre Auteur paroît moins prévenu en faveur de l'eau marine, que le lieu qu'il habite ne pourroit le faire croire, & il a surtout pris à tâche de rendre suspecte l'autorité & la dissertation du Dr. Russel sur le même sujet. En qualité de purgatif, celui de l'eau de mer n'a aucun avantage sur les autres, & sa principale efficace consiste dans l'immersion. Notre Docteur déclare qu'il trouveroit fort mauvais qu'on traduist sa dissertation en Anglois. Serait-ce que l'attachement qu'il a pour le lieu de sa demeure l'engage à souhaiter, que le public ne soit pas informé de la médiocre opinion qu'il a de ses eaux? Ou veut-il simplement

T 6. ment

ment empêcher, comme il semble l'insinuer, que les garçons apothicaires ne deviennent Médecins par la lecture de sa pièce? Elle est intitulée *De aqua marina commentarius auctore J. Speed. M. D. Oxonii e Theatro Sheldoniano, impensis R. Clements &c. 1755. In 4. pr. 1 sh.*

Le recueil des œuvres du Dr. Potter, en son vivant Archevêque de Cantorbery, paroît depuis quelque tems dans cette ville. Il consiste en trois volumes *in 8*, & se vend dix-huit shelings. La première partie contient douze sermons & six discours pastoraux. La seconde est remplie par un Discours sur le gouvernement de l'Eglise en réponse à celui de Tindal sur les droits de l'Eglise Chrétienne. On trouve enfin dans la troisième les leçons de théologie dictées dans les Ecoles publiques d'Oxford, pendant que notre Prélat y étoit Professeur. L'Auteur fait paroître beaucoup de zèle pour le soutien de l'orthodoxie, & du gouvernement Ecclésiastique, qu'il avoit à défendre contre le Dr. Clarke,

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 439

ke, l'Evêque Hoadley, & le Dr. Sykes. On pourroit peut-être lui souhaiter un peu plus de précision dans les idées, & un peu plus de modération dans les jugemens. L'ouvrage au reste le plus connu & le plus estimé de l'Archevêque, je veux dire son *Traité sur les Antiquités de la Grèce*, ne se trouve pas dans ce recueil.

L'édition des caractères de Théophraste annoncée dans un des volumes de ce Journal paroît depuis quelque tems. Celui à qui on la doit est mort, avant qu'elle ait été publiée.

DE LONDRES.

La médaille d'or, que le Conseil de la Société Royale donne chaque année, à ceux qui lui paroissent avoir fait les découvertes les plus utiles, a été assignée le 30 Novembre 1754. à Mr. Lewis Bachelier en Médecine. Les expériences qu'il a faites sur ce métal si peu connu, qu'on trouve en Amérique, & que les Espagnols appellent *Platina di Pinto*,

lui a mérité cette distinction. Les pièces, que ce Savant a composées sur ce sujet, doivent paroître dans le nouveau volume des Transactions Philosophiques, & je ne manquerai pas d'en donner dans mon Journal une analyse, que je voudrois pouvoir rendre aussi intéressante & aussi nette que celle qu'en fit Mylord Macclesfield, en annonçant la nomination qu'avoit faite l'illustre Corps auquel il préside.

Nous perdimes ici le 27 du même mois Mr. Abraham de Moivre, dans sa 87 année. Ce grand Mathématicien s'est fait assez connoître de toute l'Europe, pour autoriser le foible éloge, que je me propose de faire de lui, dans un des volumes suivans, & dont les Mémoires qu'il m'a dictés feront la principale partie.

Mr. Emerson a donné depuis peu au public deux traités fort estimés, l'un sur la *Mécanique*, l'autre, sur la *Navigation*. Ils se vendent chez Innys & Richardson, le premier 7 *sh.* 6 *s.* le second 3 *sh.* 6 *s.*

Le

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 441

Le savant Evêque de Clogher vient de faire paroître à Dublin & à Londres la seconde partie de sa *Défense de l'histoire du Vieux & du Nouveau Testament*. Au caractère de Théologien il joint ici celui de Naturaliste. Il attaque avec liberté les systèmes de ses compatriotes, Burnet, Whiston, & Woodward, & ne traite pas moins favorablement ceux de Mr. de Buffon & de Mr. le Cat. Les idées qu'il voudroit substituer aux leurs ont en grande partie le mérite de la nouveauté. Quelques unes paroîtront plausibles; peut-être souhaitera-t-on à quelques autres des fondemens plus solides; & en général il est je crois heureux pour notre Auteur, que Keil, ce grand destructeur des théories de la terre, soit mort. L'écrit de l'Evêque se vend trente sous chez Baldwin & chez Cooper.

Si la construction & la première origine de notre globe nous échappent, il ne tient qu'à nous de cultiver sa surface mieux que nous ne le faisons jusqu'ici. C'est ce qu'on se propose de prouver dans un nouvel écrit,

442 JOURNAL BRITANNIQUE.

écrit, dont il suffira de copier ici le titre; *A new System of Agriculture, or a plain, easy, and demonstrative method of speedily growing rich: proving by undeniable arguments, that every Land-owner, in England, may advance his Estate to a double value, in the space of one year's time; together with several very curious instructions, how to feed oxen, cows, and sheep, to much greater profit, than has ever yet been known in England; by a Country Gentleman.* London, printed for A. Millar 1755. In 8. pr. 2. s. 6. d. C'est-à-dire *Nouveau système d'Agriculture, où l'on enseigne à doubler au bout d'un an le revenu de sa terre, & où l'on propose diverses règles d'oeconomie, au sujet des boeufs, des vaches, des brebis &c. par un Gentilhomme de campagne.* Quelque magnifiques que soient les promesses de notre nouveau Columelle, ceux qui ont lu son livre, sont tentés de croire qu'il tient à peu près ce qu'il promet. L'ordre, la précision, l'élégance, & la brièveté sont des hors-d'œuvre, qu'il ne faut point

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 443
point exiger dans un traité, dont le grand mérite consiste à être utile plutôt qu'à être bien écrit.

Il paroît une nouvelle brochure au sujet de la Nouvelle Ecosse. On y trouve dans un grand détail l'histoire des premières découvertes & des Traités, qui sembleroient devoir assurer aux Anglois la possession paisible & complète de ce païs. Cet écrit en forme de lettre est de la main de l'Auteur de l'*Histoire des Voyages*, & se vend un sheling chez *Jefferys*. On ne voit pas ce qu'il seroit possible de répondre aux preuves de fait, que renferme cette lettre.

Un Chirurgien, connu par quelques autres écrits, vient de faire paroître un *Traité historique sur la Peste*. Il se vend trente sous chez *Baldwyn*. Mr. Ingram, c'est le nom de l'Auteur, travaille à renverser le système de la contagion transmise du dehors, & s'attache surtout à combattre les raisons du Docteur Mead.

On attend avec impatience la suite d'un ouvrage, dont le premier volume paroît sous ce titre. *Dissertations*

444 JOURNAL BRITANNIQUE.

tations on the prophecies, which have remarkably been fulfilled, and at this time are fulfilling in the world, by Thomas Newton DD. Chaplain to her Royal Highness the Princess Dowager of Wales. Volume the first. London printed for P. and R. Tonson, and S. Draper 1754. In 8. pr. 5. sb. C'est-à-dire *Dissertations sur les prophécies qui ont été accomplies d'une manière remarquable, ou qui s'accomplissent actuellement, par T. Newton Dr. en Théologie, & Chapelain de la Princesse Douairière de Galles. Tome I.* Le nom du Primat auquel ce volume est dédié, celui de l'auteur, & plus que tout l'érudition & la sagesse, avec laquelle des sujets fort délicats se trouvent ici traités, font d'heureux préjugés en faveur d'un livre, où l'on se propose d'appuyer sur les preuves les moins équivoques, la vérité des livres saints.

Il ne manquoit aux Moraves que d'être mis en parallèle avec les hérétiques détestés des premiers siècles. Un anonyme, qu'on dit être un de nos Evêques, vient d'entre-
pren-

Mois de Nov. 6^e de Dec. 1754. 445

prendre cette tâche. Son écrit expose successivement les sentimens & les expressions qu'on trouve dans les Ecrits du Comte de Zinzendorf, & les pratiques qu'on a reprochées aux disciples de Simon le Magicien, aux Gnostiques, aux Valentinien, &c. Je ne fais si quelques lecteurs ne seront pas portés à croire, que ceux, à qui on fait le plus de tort, sont ceux qui n'ont plus le pouvoir de se défendre. On trouve ce livre chez Knapton, & il se vend deux shelings.

Letters concerning taste. London, printed for Doddsley 1754. In 8. pr. 2. sb. C'est-à-dire *Lettres sur le gout*. L'auteur de cet ouvrage s'est fait connoître par une *Vie de Socrate*, dont on a parlé dans ce Journal. Ce nouvel écrit ne contient rien de neuf; on n'y trouve ni la précision d'un Philosophe, ni l'élégance qu'on devoit naturellement attendre d'un Auteur, qui travaille sur un tel sujet.

FAUTES À CORRIGER.

Mois de Mai & de Juin

Pag. 115. *lig.* 3. De 24 enfans d'un an &c. *lis.* De 24 enfans d'un an inoculés entre les années 1721 & 1728. on en perdit deux, quatre de 34 entre 1 & 2, un de 65 entre 2 & 3, de même que de 88 entre 3 & 4, & de 63 entre 4 & 5.

Mois de Juillet & d'Août

Pag. 215. *lig.* 10. 2. *lis.* 11. P. 216. l. 7. quinze *lis.* treize P. 236. l. 5. 1722 *lis.* en 1722. P. 247 l. 13. que *lis.* pas P. 284 l. 28 effays *lis.* essais P. 309. l. 4. d'arts, qui même *lis.* d'arts même, qui P. 321. l. 22 meridionele *lis.* meridionale P. 325 l. 15. Athelston *lis.* Athelstan P. 326. l. 28. pour des *lis.* pour juger des P. 329. l. 21. ne fût *lis.* ne fût pas P. 353. l. 1. ses *lis.* les P. 368 l. 15. Comée *lis.* Camée P. 370. l. II dit

Mois de Nov. & de Dec. 1754. 447
 II dit *lis.* doit P. 372. l. 13. diffi-
 cile *lis.* difficiles P. 381. l. 20 *Icie*
lis. *Scie* P. 388. l. 15 Britannicæ *lis.*
 Britannicæ P. 399. l. 5. avec langue
lis. avec la langue Ib. 13. qu'elle *lis.*
 qu'il P. 403. l. 29 bathe *lis.* battle
 P. 406. l. 21. adopt *lis.* adapt P.
 408. l. 7. s'éloignant *lis.* s'éloignent
 P. 409 l. 16. Wr. *lis.* Mr.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

*Contenues dans les Journaux de Sept.
Octob. Novemb. & Decembre 1754.*

A.

ACCENS de la langue Grèque. Voyez
GALLY.

AGARIC du chêne. Sur les vertus (de l')
218 & suiv.

AGRICULTURE, Nouveau système (d')
annoncé, 442

ALLEMAGNE, Tableau de l'Etat (de l')
avant Maximilien I. 266 & suiv.

ALSTON (Mr) Précis de sa dissertation
sur le sexe des Plantes, 104

APPLEBY (Mr.) Son secret de dessaler
l'eau de mer, 35

ARCHIMEDE. Ses Oeuvres vont être im-
primées en Anglois, 232

AYSCOUGH (Mr.) vient de donner une
description de l'organe de la vuë &
des instrumens propres à remédier à
ses défauts, 232

AURORE boreale (l') est causée par les jets
lumineux de la matière électrique, 258

B.

DES MATIERES.

B.

- B**AKER (Mr.) Sa description d'un fos-
file extraordinaire, 45 & suiv.
BARDES (les) une classe des Druides, 400
BOLINGBROKE (Myl.) Extrait de ses *Oeu-
vres*, 65. Ses sentimens sont analysés
par Mr. Warburton, 230
BORLASE (Mr.) Second Extrait de ses
*Observations sur les Antiquités de Cor-
nouailles*, 390
BROWNRIGG (Mr.) Sa methode pour
determiner le nombre des vivans,
51 suiv.
BUBONOCELE, Sur l'opération (du) 213
BULLE d'or (la). Qu'est ce qu'elle ren-
ferme, 266 suiv.

C.

- C**ANTON (Mr.) Ses *expériences & ob-
servations sur l'Electricité*, 252
**CARACTERES ecclésiastiques, ou secrets de
la Politique de l'Eglise.** Idée de cet
écrit, 223 suiv.
CATARACTE, sur l'opération (de la) 208
CAUTERE, sur l'usage (du) pour arrêter
une hémorrhagie, 210
CELTES (les). Leur Religion vient de
l'Orient, 393
CERNUNNOS, Explication d'une singu-
lière figure (du Dieu) 413
CHAR-

T A B L E

CHARLES II. Roi d'Angleterre. Reflexions sur son Traité secret avec la France,	272 & suiv.
CHARLETON (Mr.) Extrait de son <i>Traité sur les eaux de Bath</i> ,	191
CHAUSSE'E des Géans en Irlande (Sur la)	53
CHAUX, <i>Différente force de diverses eaux (de)</i> Voyez WHYTT.	
CHINE (la) abonde en mines de tout ordre,	54
CHINOIS (les) ont des idées fort confuses d'un déluge universel,	56
CHIRURGIE (<i>Cas de</i>) accompagnés de remarques. Voyez WARNER.	
CHRISTIANISME, Causes des Divisions dans (le)	291 suiv
CLAIRAUT (Mr.) se défend du reproche que lui a fait le Père Frise &c. 30 & suiv. Il a le premier ramené les irrégularités de la Lune aux loix de la Nature,	34
CLARK (Mr.) Ses expériences sur l'eau de mer rendue potable,	35
CLOGHER (l'Evêque de) vient de publier la seconde Partie de l' <i>histoire du V. & du N. Testament</i> ,	441
COLDEN (Mr.) Ses Expériences & observations sur l'Electricité. Voyez ELECTRICITE'.	
CORALINE, Description (d'une singulière)	43
	COR-

DES MATIÈRES.

CORNOUAILLES, *Observations sur les Antiquités (de) par Mr. Borlase.* Second Extrait de cet Ouvrage, 390

CUIVRE, *Observations sur une mine (de) extrêmement riche,* 41

D.

DESPOTISME (le) n'est pas une institution divine, 303

DOBBS (Mr.) Extrait de ses *Observations sur la Lettre d'un Officier Moscovite,* 2

DOLLOND (Mr.) Ses recherches sur un théoreme de Mr. Euler. Voyez EULER.

DRUIDES (les). Discussion sur leur origine, 395. Leurs dignités & fonctions, 398. Leurs classes, 400. Leurs Prêtres, 401. Leurs Academies, 403. Leur Physique, 404. Leur doctrine de la metempsychose, 407. Leur représentation symbolique des états successifs, par lesquels ils passaient, 410 & suiv. Une autre, pour designer les attributs du Souverain Etre, 413. S'ils adoroient réellement des Dieux bêtes, 414. Leurs temples, 416. Leur culte, 417 suiv.

E.

EAU, *Observations sur une source (d') qui contient du cuivre,* 41

EAU (l') *de mer.* Secret de la dessaler, 35

EAUX de Bath, (sur les). Voyez CHARLETON.

Tome XV.

V

EAUX

T A B L E

EAUX <i>minerales</i> . Leur analyse n'est point sans difficultés,	192
ECLAIRS. Sur le reservoir de la matière (des); ou sur la question, si l'électricité de l'éclair est <i>positive</i> ou <i>negative</i> ?	239 <i>suiv.</i>
ECOSSE (<i>Nouvelle</i>). Nouvelle brochure au sujet de ce païs, annoncée,	443
EDIMBOURG, Extrait des <i>Essais & Observations</i> &c. lus devant une Société (d')	92
ELECTRICITÉ' (l') naturelle des cieux,	
50. Observations sur l'Electricité par Mr. Fait, 101 <i>suiv.</i> par Mrs. Franklyn, Canton & Colden,	236
ELISABETH (la Reine). <i>Mémoires de son regne, tirés des papiers de Mr. Ant. Bacon</i> . Second Extrait,	121
ELLIS (Mr). Ses observations sur la structure d'une espèce de Coraline,	
43. Sa description d'un nouveau Polype à bouquets,	47 <i>suiv.</i>
EMERSON (Mr.) vient de donner au public deux traités, l'un sur la <i>Mechanique</i> , l'autre sur la <i>Navigation</i> ,	440
EMPIEME, sur l'opération (de l')	213.
ESSEX (le Comte d'). Ses expéditions en Espagne, ses fautes en Irlande, ses correspondances en Ecosse, ses fureurs en Angleterre, 123 & <i>suiv.</i> On rapporte de lui un trait digne d'un Romain,	139
	Eu-

DES MATIERES.

EUBATES (les) ou les Devins, une classe
des Druides, 400

EULER (Mr.) Sa methode pour corriger
l'aberration des rayons dans les telef-
copes dioptriques, examinée par Mr.
Dollond, 57 & suiv.

F.

FAIT (Mr.) Extrait de ses *Observations*
sur le Ténnerre & Electricité, 99 suiv.
& sur de *certaines phenomenes que l'on*
peut observer en tems de brouillard, 102

FORTE (l'Amiral De). Discussions sur
l'autenticité de la Relation attribuée
(à) 3 & suiv.

FOUDRE, Terribles effets (de la). 28

FRACTURES, (sur les) de la rotule, 216

FRANKLYN (Mr.) Extrait de ses *Nouvelles*
expériences & observations sur l'Electri-
cité, 235

FUENTE (l'Amiral De). Voyez FORTE.

G.

GALLY (Mr.) Sa dissertation sur l'in-
utilité des accens Grecs annon-
cée, 233. extraite, 324

GOVERNEMENT arbitraire (le) est en lui-
même mauvais, 300

H.

HEMORRAGIE des blessures. Remede
pour arrêter (l') 218 & suiv.

HIMEN, Sur l'extirpation de cette mem-
brane, 215

T A B L E

HISTOIRE <i>Politique du siècle, depuis la Paix de Westphalie jusqu'à la dernière Paix d'Aix-la-Chapelle. Ire Partie.</i> Extrait,	260
HOADLEY (l'Evêque de Winchester). Extrait de ses Sermons,	286
HUME (Mr.) le Tome I. de son <i>Histoire de la Gr. Bretagne</i> annoncé,	436
HUTCHESON (Mr.) Son <i>Système de Philosophie morale</i> annoncé,	222

I.

I ACK (Mr.) se propose de faire imprimer une traduction angloise des <i>Oeuvres d'Archimède.</i>	232
JACQUES (le Roi) successeur d'Elisabeth. Son portrait,	145
IDOLATRIE , Causes (de l') chez tous les Peuples,	392
JEROME (St.) a le premier revendiqué pour le Texte la glose des trois Témoins celestes,	156
INCARVILLE (le P.) Extrait de sa Lettre sur divers points relatifs à l'Histoire Naturelle de la Chine,	53 suiv.
INGRAM (Mr.) vient de publier un <i>Traité historique sur la Peste</i> ,	443
INOCULATION , <i>Observation nouvelle</i> (sur l')	424
JUGEMENS , -Raisons (des) que les Nations corrompues s'attirent,	297
JULI-	

DES MATIERES.

JUPITER. Sur les changemens de cette Planète. Voy. MAC-LAURIN.

JUS PUGNI en Allemagne avant Maximilien I. 267

K.

KERSSEBOOM (Mr.) a défendu son travail & celui de Halley &c. 52

L.

LENNOX (Mc.) vient de publier un Ouvrage sur Shakespear. Voyez SHAKESPEAR.

LEOPOLD (l'Empereur). Anecdote sur sa Politique par rapport au Testament du Roi d'Espagne, 276 *suiv.*

LEWIS (Mr.) vient de remporter, par ses experiences sur le métal de l'Amerique nommé *Platina di Pinto*, la medaille d'or de la Societé Royale de Londres, 439

LINING (Mr.) Ses observations sur l'eau de pluie tombée à Charles-Town, 42

LUNE (la). Ses irregularités sont ramenées aux loix de la Nature, 34

M.

MACEDONIUS (le Patriarche de Constantinople) fut exilé pour avoir falsifié les Ecritures en faveur de son parti, 373. autre chef d'accusation contre lui, 381

MAC-LAURIN (Mr.) *sur la cause de la variation de l'obliquité de l'Ecliptique.*

V 3

Ex-

T A B L E

Extrait. 92. <i>Changemens que l'on a observés sur la surface de Jupiter</i> , Extrait de ce Mémoire,	97
MARQUES (sur les) ou excrescences des enfans	211
MER (la) n'est pas le reservoir de la matière électrique,	237 <i>suiv.</i>
METEMPSYCOSE (l'opinion de la) chez les Druides,	407 <i>suiv.</i>
MILLAR (Mr.) Defauts de son Nouveau Cours de Chimie,	231
MISSY (Mr. de). Sa <i>Lettre à l'Auteur du Journal</i> sur un Lettre du Chevalier Newton, 148. Encore une, sur une autre lettre de Newton,	349
MOIVRE (Mr. de). Sa mort annoncée,	440
MONDE (la création du) prouvée par Myld. Bolingbroke,	68 & <i>suiv.</i>
N.	
NEWTON (le Chevalier). Traduction libre de sa lettre sur le passage des trois Témoins célestes, 151. Traduction libre de sa lettre sur 1 Tim. III, 16.	351
NEWTON (Mr.) Ses dissertations sur l'accomplissement des prophécies, annoncées,	444

DÉS MATIERES.

O.

OBSERVATIONS (Pour rendre les)
utiles au Public, ce qu'il est ne-
cessaire, 207

OESOPHAGE, Sur les tumeurs (de l') 210

P.

PAIX *Profane* (la) en Allemagne qu'est
ce qu'elle signifie, 268

Paix de Religion (la) qu'est ce qu'elle
veut, 268

PHILADELPHIE, *Description abrégée (de la
Ville de)* 16

PIERRES de la vessie, (sur l'inégalité
des) 215

PLANTES. Sur leur sexe. Voyez ALSTON.

PLATINA DI PINTO. Les experiences sur
ce métal ont merité à Mr. Lewis la
medaille d'or de la Societé Royale
de Londres, 439

PLUMMER (Mr.) Idée de ses *remarques
sur les Solutions & les Precipitations chy-
miques*, 115

POCOKE (Mr.) Ses observations sur la
Chaussée des Géans en Irlande, 52 *suiv.*

POÉSIES (les) d'Anacreon, de Sapho,
& d'Erinne, sont nouvellement im-
primées, avec leurs traductions, 226

POLYPE, description (d'un nouveau) à
bouquets, 47 *suiv.*

PONTOPPIDAN (l'Evêque). Son *Histoire
natu-*

T A B L E

naturelle de la Norvège s'imprime en
Anglois, 231
POTTER (le Dr.) Le recueil de ses œu-
vres vient de paroître, 438

R.

REFRACTION (la loi de la) d'un mi-
lieu à un autre n'est pas la même
pour les divers rayons, 57
RICHELIEU (le Cardinal de). Sa Con-
duite dans les negociations de la Paix
de Munster & dans la Guerre qui les
précéda, 270

RUTHERFORD (Mr.) vient de publier *In-
stituts de la loi de la Nature* &c. 227

S.

SERMONS (Un Recueil de) de l'Evê-
que de Winchester vient de pa-
roître, 227

SHAKESPEAR *éclairci &c. avec des remar-
ques critiques, par l'Auteur du Dom
Quixotte femelle.* Extrait de cet Ou-
vrage, 311

SMELLIE (Mr.) vient de donner au pu-
blic un volume d'*Observations* sur les
accouchemens, 233

SOCIÉTÉ (la) Royale de Londres a affi-
gnée la medaille d'or à Mr. Lewis, 439

SPEED (Mr.) Précis de sa Dissertation
sur l'eau de mer, 437

SPINA bifida (sur la) 211

STYPTIQUE (sur le) inventé ou renou-
vélé

DES MATIERES.

vellé par Broffard,

217

T.

TEMOINS *célestes*, (sur les) Voyez
NEWTON.

TEMPLEMAN (Mr.) a donné au public
un second volume des Mémoires de
l'Acad. des Sc. de Paris, 230

TENDONS, Manière d'opérer (sur les)
217

TERRE, discussion sur la figure (de la)
30 & *suiv.* Si la terre est le reservoir
de la matière des éclairs, 243 & *suiv.*

TESTAMENT Politique du Cardinal Al-
beroni. Discussions (sur le) 276 & *suiv.*

THEOPHRASTE, La nouvelle édition des
caractères (de) vient de paroître, 439

TILLOTSON (l'Archevêque) attaqué par
Myl. Bolingbroke, sur ce qu'il a dit,
que Dieu a imprimé dans l'esprit hu-
main une idée innée de lui-même. 81 ;
& sur la manière, dont il prouve que le
monde a commencé d'être, 84

TONNERRE, Observations (sur le). 99
& *suiv.* Voyez aussi ECLAIRS

TRANSACTIONS *Philosophiques*, Extrait du
Vol. XLVIII. 1 *Part.* (des) 23

TRANSMIGRATION. Voyez METEMPSY-
COSE.

TREPAN, sur l'usage (du) 207

TREUGA veut dire un certain recueil de
Man-

TABLE DES MATIERES.

Mandemens du Clergé en Allemagne
&c. 267

V.

VENT (Coup de) extraordinaire 27

VIVANS, Pour déterminer le nombre
(des) 52

VOLTAIRE (Mr. de) critiqué, pour a-
voir trop resserré les loix de l'Histoire,
263. & au sujet du Testament Politique
du Cardinal Alberoni, 264

W:

WARBURTON (Mr.) vient de publier
un nouveau Volume de Ser-
mons, 229. & *Ebauche de la Philoso-*
phie de Myl. Bolingbroke, 230

WARNER (Mr.) Extrait de son livre in-
titulé *Cas de Chirurgie* &c. 206

WHYTT (Mr.) Extrait de son Mémoire
sur la *différente force de diverses eaux*
de Chaux, 117

Z.

ZINZENDORF (le Comte de). Un Ano-
nyme vient d'écrire contre lui,
444

6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

